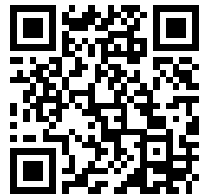

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

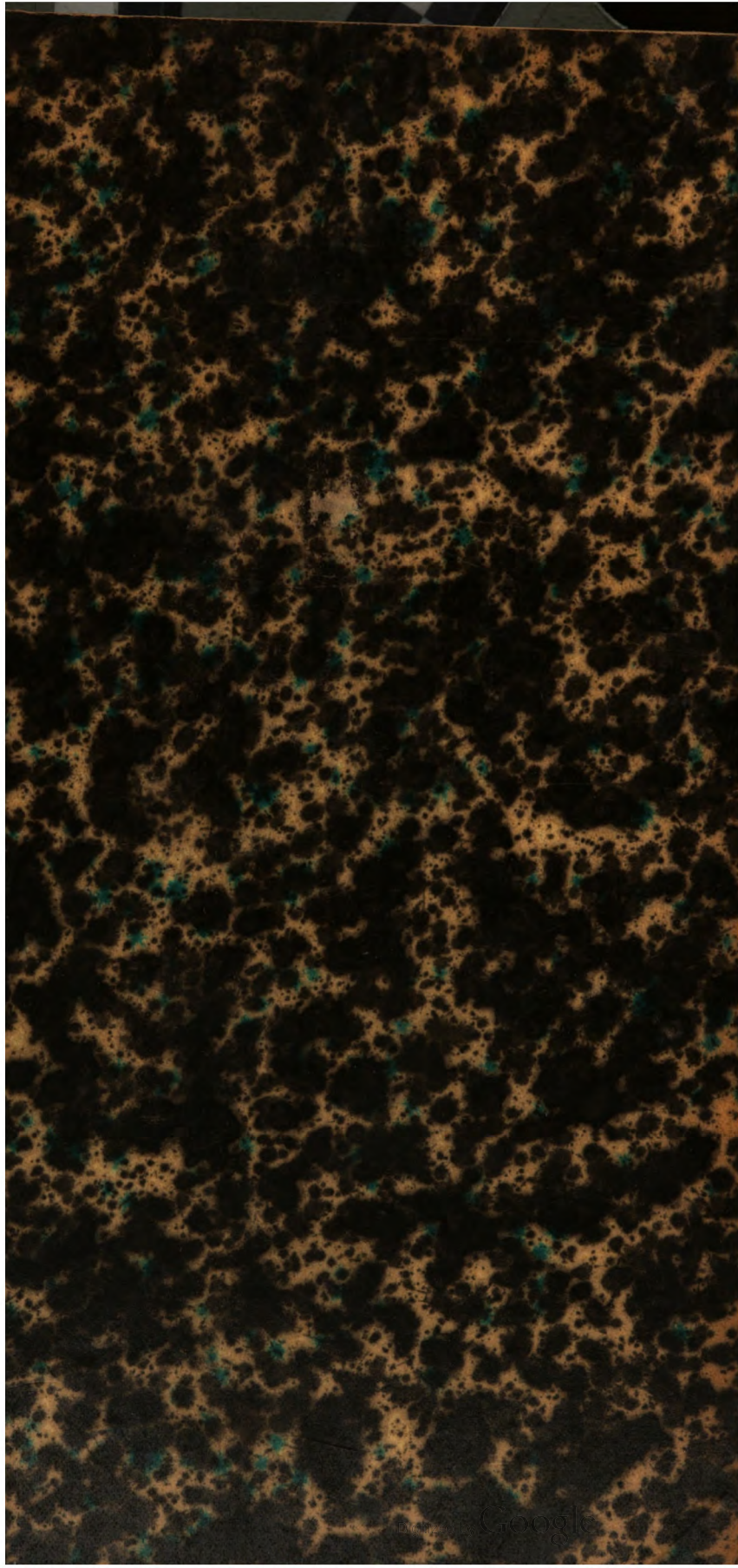
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

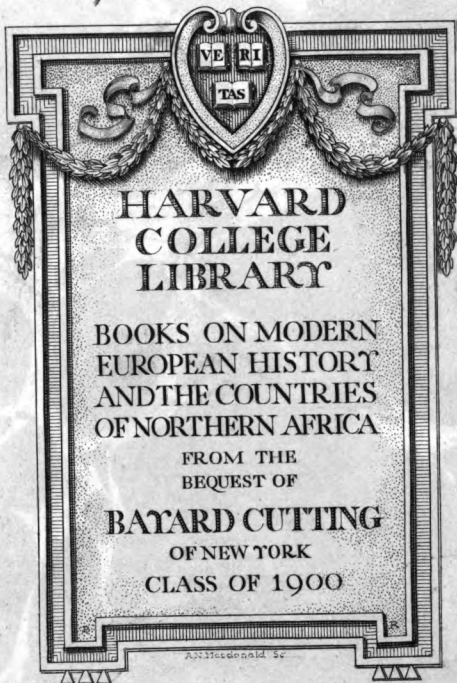
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Fr 4579





ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
- 82 -
PARIS VIVARROND

LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
ETRANGERS

Omnes omnium caritates patria una complexa est.

REVUE
SAVOISIENNE

PUBLICATION PÉRIODIQUE

DE LA

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE



1890 -- 31^È ANNÉE

II^E SÉRIE, VOL. VI.



ANNECY
IMPRIMERIE F. ABRY
LIBRAIRE-ÉDITEUR

1890

REVUE
SAVOISIENNE

Omnes omnium caritates patria una complexa est.

REVUE
SAVOISIENNE

PUBLICATION MENSUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

31^m. ANNÉE

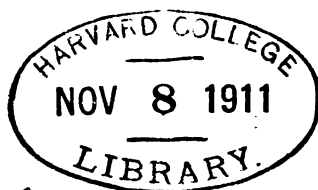


ANNECY

IMPRIMERIE F. ABRY

—
1890

Fr 45.9



Cutting fund

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

BUREAU.

Président : M. Dunant Camille * † ☉ I, conseiller de préfecture honoraire.

1^{er} Vice-Président : M. le chanoine Ducis ☉ I, archiviste départemental.

2^e Vice-Président : M. Eugène Tissot † †, ingénieur.

Secrétaire : M. Gustave Maillard, conservateur du Musée.

Secrétaire adjoint : M. Miquet, contrôleur des Contributions directes.

Trésorier : M. Ritz Jean † ☉ A, compositeur de musique.

Archiviste : M. Serand ☉ A.

Bibliothécaire : M. Louis Grivaz, licencié en droit.

Comité de rédaction : MM. Dunant, Ducis, Serand, Tissot, Miquet et Maillard.

Comité des épreuves : MM. Ducis, Tissot, Serand et Maillard.

Directeur de la Revue : M. Gustave Maillard.

VI.

MEMBRES EFFECTIFS.

- MM. Agnellet, maire de Saint-Jean-de-Sixt.
 Allart, ingénieur, à Annecy-le-Vieux.
 Belly, receveur des finances en retraite, à Annecy.
 Blanchard, inspecteur-adjoint des Forêts, à Annecy.
 Bouchet Pierre, ancien chef de bureau à la mairie d'Annecy.
 Brachet François, à Albertville.
 Carron Jacques, avocat, à Annecy.
 Chardon  A, sénateur, conseiller général, à Bonneville.
 Châtelain Maurice, notaire, à Faverges.
 Chaudier, architecte départemental, à Gap (Hautes-Alpes).
 Chaumontel   A, sénateur, président du Conseil général.
 Chevalier E., chanoine, à Annecy.
 Constantin Aimé  A, homme de lettres, à Annecy.
 Dor Alice (M^{lle}), à Lyon.
 Dubouloz Jacques, juge au tribunal d'Annecy.
 Ducis (le chanoine)  I, archiviste, à Annecy.
 Dunand Auguste, maire de Metz (Haute-Savoie).
 Dunant Camille    I, conseiller de préf. honoraire, à Annecy.
 Duplan, numismate, maire d'Evian-les-Bains.
 Dupont François, ingénieur-chimiste, à Paris.
 Durandard, avoué, à Moutiers.
 Duval César  A, député de la Hte-Savoie, maire de St-Julien.
 Gaillard, médecin, à Annecy.
 Germain Félix  , ancien maire d'Annecy.
 Gouville François, à Annecy.
 Grivaz Louis, avocat, licencié en droit, à Annecy.
 Laeuffer Frédéric C.   O , directeur principal de la manufacture d'Annecy et Pont.
 Laeuffer Emile , direct. de la manuf. d'Annecy et Pont, à Turin.
 Levet Eugène , capitaine du génie, à Vesoul.
 Maillard, bibliothécaire et conservateur du Musée d'Annecy.
 Mangé Auguste  A, architecte de la ville d'Annecy.
 Mathieu, ancien conseiller de préfecture, à Annecy.
 Mermillod, ingénieur civil, à Bar-le-Duc.
 Miquet, contrôleur des contributions directes, à Annecy.
 Montgellaz, ancien conseiller général, médecin, à Reignier.
 Mugnier Fr.    A, conseiller à la Cour d'appel de Chambéry.
 Nanche, dentiste, à Annecy.
 Ogier, homme de lettres, à Annecy.
 Perrin, capitaine au 30^e de ligne, à Annecy.
 Philippe Charles, professeur de physique au collège de Condom (Gers).
 Pissard  A, secrétaire de la mairie d'Annecy.

- MM.** Pissard Hippolyte O ✱, ancien député, à Saint-Julien.
 Ract-Madoux, directeur des fonderies de Cran, à Annecy.
 Richard Auguste, greffier du Tribunal, à Annecy.
 Ritz Jean ✚ O A, compositeur de musique, à Annecy.
 Rollier, notaire, à Annecy.
 Romand Alphonse, professeur à l'Académie militaire de Turin.
 Roussy de Sales (le comte de) O ✚ ✱, à Thorens.
 Ruphy Scipion (baron) ✱, à Annecy.
 Sallaz, pharmacien, à Annecy.
 Schitz, directeur de la succursale de la Banque de France, à Alais.
 Serand Eloi O A, archiviste adjoint, à Annecy.
 Thonion O I, médecin, à Annecy.
 Tissot, curé de Cluses.
 Tissot Eugène ✚ ✚, ingénieur civil, à Annecy.
 Vaschy Aimé O A, ingénieur des télégraphes, à Paris.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

- MM.** Balliard Charles, à New-York.
 Barthélemy (Anatole de) ✱ O A, secrétaire de la Commission de la topographie des Gaules, à Paris.
 Bernardin ✚, conservateur du musée de Melle (Belgique).
 Boltshauser ✚, président du lycée d'Alexandrie (Italie).
 Borrel Alfred ✚ O A, graveur en médailles, à Paris.
 Buet Charles, homme de lettres, à Thonon.
 Chantre Ernest ✚, géologue, à Lyon.
 Charvet Léon O A, architecte à Lyon.
 Daguet Alexandre, professeur, à Neuchâtel (Suisse).
 Demogeot O ✱ O ✚, docteur agrégé à la Faculté des lettres de Paris.
 Dèmoles Eugène, conservateur du médailler de Genève.
 Doublet, bibliothécaire, à Bône (Algérie).
 DuBois-Melly, homme de lettres, à Genève.
 Dufour Th., directeur de la Bibliothèque de Genève.
 Fleury, professeur à l'Université de Saint-Petersbourg.
 Galiffe, homme de lettres, à Genève.
 Gauguet-Elie O A, libraire-éditeur, à Paris.
 Glover-Melville, professeur, à Lyon.
 Gosse, conservateur du musée archéologique de Genève.
 Griolet, numismate, à Genève.
 Gross, docteur, à Neuville (Suisse).
 Guttierrez y Victory, à Tampico (Mexique).
 Hollande O A, docteur ès-sciences, profess. au lycée de Chambéry.
 Hovelacque Abel, professeur, à Paris.
 Jussieu (de) ✚ O I, archiviste, à Chambéry.
 Lacroix (l'abbé) O ✚ ✚, professeur, à Modène (Italie).

VIII.

- MM.** Leblond Isidore, principal du collège de Sétif (Algérie).
Lecoy de la Marche, ancien archiviste du département, à Paris.
Loustau ✱, ingénieur, à Crépy en Valois (Oise).
Loydreau de Neuilly Ⓢ A, d^r-médecin, à Neuilly (Côte-d'Or).
Martin, curé de Foissiat (Ain).
Mailland Ⓢ A, notaire, à Aix-les-Bains.
Massenat Elie, à Brive (Corrèze).
Menn, sculpteur, à Genève.
Millien Achille, homme de lettres, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).
Miot Henri, juge au tribunal civil de Beaune (Côte-d'Or).
Morin-Pons, archéologue, à Lyon.
Mortillet (Gabriel de) ✱ Ⓢ, député de Seine-et-Oise.
Nicollet B. Ⓢ A ★, publiciste, à Grenoble.
Papier ✱ Ⓢ I, officier du Nichan Iftikar de Tunis, géologue, à Bône (Algérie).
Perrin Ⓢ A, archéologue, à Chambéry.
Pillet Louis Ⓢ Ⓢ I, géologue, à Chambéry.
Puton Ⓢ A, directeur de l'Ecole forestière de Nancy.
Rabut Laurent Ⓢ A, conservateur du Musée de Chambéry.
Raverat (le baron) Ⓢ A, homme de lettres, à Lyon.
Régnier Antony Ⓢ A, peintre, à Marseille.
Révérend du Mesnil, au château de Daron (Saône-et-Loire).
Revil Joseph, pharmacien, à Chambéry.
Revon Michel, avocat, licencié en droit et ès-lettres, à Genève.
Revillod Gustave, à Genève.
Ritter Eug., professeur à l'Université de Genève.
Tochon Pierre, agronome, à La Motte-Servolex, près Chambéry.
Tremey (l'abbé), à Moutiers.
Viallet, médecin, à Rodez.
Vogt ✱, président de l'Institut genevois, à Genève.
Vuy Jules, notaire, vice-président de l'Institut genevois, à Genève.
Weber Johannès, homme de lettres, à Paris.
-

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 20 décembre 1889.
—**PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.**

M. LE PRÉSIDENT ouvre la séance en rappelant à la Société que l'ordre du jour de la réunion porte le renouvellement du Bureau ; il se fait ensuite l'écho des sentiments de l'assemblée en exprimant à M. Constantin les regrets que lui cause la démission de notre secrétaire ; celui-ci, en effet, a été obligé par l'état précaire de sa santé à se démettre de toutes ses fonctions, après avoir pendant nombre d'années dirigé avec tant de zèle et de dévouement la *Revue savoisiennne*, et après avoir alimenté nos séances de tant de communications intéressantes. M. le Président lui souhaite de pouvoir longtemps encore venir animer nos réunions et nous faire part de ses nombreuses découvertes dans le domaine de la littérature et de l'histoire savoisiennes.

Pour reconnaître en quelque manière les services rendus, M. le Président propose à la Société de décerner à M. Constantin le titre de secrétaire honoraire. L'assemblée déclare adhérer à cette proposition et la vote par acclamation.

La Société passe ensuite à l'élection du Bureau et décide d'élire, outre le Comité ordinaire de rédaction de la *Revue*, un petit Comité dit *Comité des épreuves*, qui sera spécialement chargé de donner la dernière main au texte de notre publication. (Voir pour les membres du Bureau la liste des membres de la Société, page v.)

L'Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et des Antiquités de Stockholm nous fait l'honneur de demander l'échange de nos publications. Pour des raisons qu'il est inutile de rapporter ici, la Société, tout en se montrant fort sensible à cette marque de distinction, ne croit pas pouvoir acquiescer à cette demande.

M. L'ARCHIVISTE fait circuler les dons et échanges reçus depuis la dernière séance. Des remerciements sont votés aux généreux donateurs.

DONS FAITS A LA SOCIÉTÉ PAR

MM.

- A. Constantin.** *La Muse savoissienne au XVI^e siècle. — Prologue fait par un messager savoyard.* Annecy, Abry, 1889, 1 br. 8°.
- Ducis** (le chanoine). *Etudes historiques sur le Genevois, le Chablais, le Faucigny et sur les Corps judiciaires...* Rumilly, 1889, 1 br. 8°.
- J.-F. Gonthier.** *Le Cardinal de Brogny et sa parenté d'après des documents inédits.* Annecy, 1889, 1 br. in-8°.
- C. Laissus** (Dr). *Note sur l'Eau thermale de la Léchère*, par le Dr C. Laissus. Moutiers, 1889.
- Mailland**, maire de Pugny-Châtenod. *Les Communes et les Compagnies d'assurances contre l'incendie.* Paris, 1890, 1 br. 8°.
- Fr. Mugnier.** *Registre du Sénat de Savoie* (Voir Bibliographie, Mém. de la Soc. d'archéol.). Chambéry, 1889, 1 br. 8°.
- F. Miquet.** *Sobriquets patois et Dictons des communes et hameaux de l'ancien Genevois.* Annecy, 1890, 1 br. petit 8°.
- Eloi Serand.** *Notes et Documents sur le Château d'Annecy* (Extr. des Mém. de la Soc. d'archéol. de Chambéry). Chambéry, 1889, 1 br. 8°.
- J. Vuy.** *Esquisses et Souvenirs. — Les débuts de Marc-Monnier.* Genève, 1890, 1 br. 8°.
- Société d'histoire et d'archéologie de Genève.** *Mémorial des cinquante premières années* (Voir Bibliographie). Genève, 1889, 1 vol. 8°.

PRINCIPAUX DONS FAITS AU MUSÉE

depuis le mois de juillet 1889.

MM.

Marie Paclet. Deux médailles des frères Monneron, 1792.

Ch. Balliard, de New-York. Fac-simile en soufre de deux sceaux cylindriques assyriens, avec caractères cunéiformes, avec empreinte en gutta-percha de l'un d'eux.

Paul Poncet, ingénieur civil. Eponges et bryozoaires de la baie de Nauplie (Grèce).

Domenjoud, à Sevrier. Fossiles de Sevrier.

CONCOURS DE POÉSIE DE 1890

Le prix du prochain concours de poésie, fondation du docteur Andrevetan et de la ville d'Annecy, sera de 600 fr.

Les travaux devront parvenir *franco* au secrétaire de la Société Florimontane avant le 1^{er} novembre 1890.

Sont admis à concourir : 1^o tous les Français, excepté les membres effectifs de la Société Florimontane ; 2^o les étrangers qui sont membres effectifs ou correspondants de cette Compagnie.

Le choix du ou des sujets est laissé aux concurrents ; le nombre minimum des vers présentés par le même auteur est fixé à cent. Les auteurs devront déclarer par écrit en tête de leur envoi, mais sans signer cette déclaration, que ces travaux sont inédits, et n'ont été présentés à aucun autre concours.

Les concurrents qui se feraient connaître seraient exclus, les envois porteront une épigraphe qui sera répétée à l'extérieur d'un billet cacheté dans lequel l'auteur écrira son nom et son domicile.

Les manuscrits resteront acquis aux archives de la Société. Les auteurs pourront en prendre copie.

Le Secrétaire, GUSTAVE MAILLARD.

LES ALLOBROGES & LES CEUTRONS

La *Revue* a publié sous le titre de *Ceutrons* une étude de M. Jean Rullier. Né dans la haute Tarentaise, l'auteur a essayé d'étendre les limites du peuple ceutron au delà des confins connus jusqu'ici. Cette ambition est toute naturelle dans un jeune écrivain. Mais, le patriotisme, pour avoir quelque valeur, doit rester dans le vrai. C'est le cas de répéter l'adage : *Amicus Plato, magis amica veritas*.

Les études ethnographiques sont très intéressantes, mais aussi très ardues ; elles exigent un examen approfondi des monuments locaux, qui deviennent rares à mesure qu'on remonte les âges. La jeune école veut aller plus vite et faire du nouveau. Et alors on va demander à des savants de Paris ou de Berlin ce que l'on a sous la main. Il y a des hommes en renom qui ont crayonné sur leur atlas des confins de peuplades sans étudier les monuments, sans sortir de leur cabinet.

C'est le reproche adressé à la *Géographie historique de la Gaule romaine* de M. E. Desjardins, par M. Anatole de Barthélemy, d'avoir négligé les faits archéologiques qui ressortent des recherches faites dans chaque localité. Et, malgré les ménagements qu'il a apportés dans cette critique d'un collègue, il n'a pu s'empêcher d'ajouter que « cette habitude constitue une véritable lacune ¹ », et, nous ajouterons, une source d'erreurs, ainsi qu'on va le voir.

¹ *Revue des Questions hist.*, octobre 1885, p. 560.

M. Allmer, savant épigraphiste de Vienne, a parcouru toutes nos vallées, copié et publié nos inscriptions antiques, et, aidé de son savant ami, M. Léon Rénier, dont nous avons pu apprécier le cours d'épigraphie au Collège de France, il a laissé un travail remarquable en quatre volumes et un atlas. La synthèse de tant de recherches devient comme un code archéologique indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'histoire ancienne de nos contrées. Nous le citerons à l'appui des critiques qui vont suivre.

M. Rullier, après avoir posé en principe que les montagnes et non les rivières devaient servir de limites aux anciens peuples, ce que nous admettons, ne serait pas éloigné d'étendre le territoire des *Octodurenses*, soit ceux du Valais, jusqu'à la Dranse de Thonon, en leur donnant ainsi tout le pays de Gavot, malgré son principe.

Or, la chaîne des Alpes, qui sépare le Valais du Chablais, s'élève, jusqu'à 2,000 mètres, sur une base qui varie de 8 à 10 kilomètres de largeur, et qui devait ainsi former une limite bien plus naturelle que le torrent de la Dranse, qui ne commence à acquérir 80 mètres de largeur qu'au coude de l'ancien pont à l'est de Thonon. Et, de fait, Strabon dit que le territoire des Allobroges s'étend du Rhône aux Alpes ¹. Jules César dit, d'autre part, que les Nantuates, les Véragres, etc., s'étendaient jusqu'au sommet des Alpes ². Il ne parle pas de la Dranse.

En 516, Sigismond, roi de Bourgogne, donna à l'abbaye d'Agaune, qu'il venait de reconstruire, les revenus de la vallée d'Abondance. Mais cette vallée, celles d'Aulps, de Bernex et tout le pays de Gavot n'ont jamais cessé de faire partie du grand *pagus genevensis*, du décanat d'Allinges

¹ *Géogr.*, IV.

² *De bello Gall.*, III, 1.

et du diocèse de Genève ¹, et jamais de celui d'Octodure ou de Sion.

Les quatre peuplades du Valais réunies en une seule cité romaine, sous le nom d'*Octodurenses* ², touchaient aux Ceutrons, *finitimi Ceutrones*, d'après Pline, l'ami de Vespasien ³. Ils ne pouvaient être limitrophes que par Fins-Hauts, *finis summorum montium*, à l'extrémité de Vallorcine. Les vallées de Chamonix et de Montjoie étaient aux Ceutrons, comme l'atteste une délimitation faite par ordre de Vespasien, en juin 74, *inter Viennenses et Ceutrones*. *Viennenses* était le nom municipal des Allobroges. Ceux-ci occupaient le territoire de Passy, y compris Servoz, jusqu'à la Diosaz. Ils y ont laissé des monuments.

Les *Allaria* de Passy avaient deux inscriptions votives au dieu Mars, la première par Aulus Isugius, flamine augustal de Vienne et *duumvir* du trésor, de la tribu *Vollinina*, dans laquelle se faisaient inscrire les Allobroges qui recevaient le droit de cité romaine ; la seconde par Lucius Vibius Vestinus, *duumvir* de la justice, *triumvir* du domaine public ⁴. C'est peut-être celui dont l'empereur Claude fait tant d'éloge en parlant de la colonie de Vienne ⁵. La possession allobroge de ce territoire devait être déjà bien ancienne, puisque les fonctionnaires Viennois y conservaient leurs campagnes, d'où ils étaient partis pour avancer dans les honneurs de l'administration.

MM. Léon Rénier et Allmer se sont prononcés contre

¹ *Regeste genevois*, p. 34, etc. *Revue savoisienne*, 1887, p. 213, 274, 279.

² *Notice des Gaules*, cite dans la province des Alpes graies et pennines, *civitas Verus ager* (Véragnes) *id est Valensium seu Octodurum*.

³ *Hist. nat.*, III, xx.

⁴ *Les Camps celtiques du Châtelard, étude sur les Allobroges et les Ceutrons dans le haut Faucigny*, p. 43.

⁵ *La Table de Claude du Musée de Lyon*, p. 42.

l'idée de d'Anville de placer à Passy le lieu du marché des fromages ceutrons, *Vatusicum* ¹, puisque Passy était allobroge et *Vatusicum*, ceutron ².

J'ai expliqué dans ma brochure citée plus haut les motifs de reconnaître *Vatusicum* à *Vâtzon* ou *Vantzon*, comme on l'écrivait au moyen âge, plutôt qu'à Passy, dont le nom n'a aucun rapport linguistique avec cette localité, qui, d'ailleurs, était aux Allobroges.

M. Rullier attribue aux Ceutrons le plateau de Megève, la vallée de Flumet et le bassin d'Ugines. Or, aucun monument, aucun document ne viennent appuyer cette assertion, qui n'est qu'une pure hypothèse. Et, si les diocèses ont été calqués primitivement sur le grand *pagus* et la cité romaine, ces trois localités ont toujours fait partie du diocèse de Genève ³.

M. Rullier ne donne pour motif de son assertion que la nécessité pour les Ceutrons de Chamonix d'avoir une route pour venir à leur centre *Darentasia*. Or, j'ai reconnu les tronçons et indiqué la route qui reliait les deux cités de *Darentasia* et d'Octodure, réunies en une même province, par les vallées de Chamonix et de Montjoie ⁴. Le plus haut point de passage est le col du Bonhomme, entre le mont Mercure et le mont Jovet, à l'altitude de 2,483 mètres : c'est l'altitude du Grand-Saint-Bernard. Or, l'an 69 de notre ère, Cœcina venant au secours de Vitellius, fit passer son armée par l'Alpe pœnine en plein hiver ⁵. Il y avait une station au *summo pœnino*. Il devait y en avoir une au col du Bonhomme, car on y a trouvé des monnaies impériales dans les ruines d'un bâtiment antique.

¹ PLINÉ, *Hist. nat.*, XI, XLII.

² *Inscript.*, II, p. 232.

³ *Regeste genevois*.

⁴ *Les Camps celtiques du Châtelard*, p. 20. *Questions archéol.*, p. 63-70.

⁵ TACITE, *Hist.*, I, LXX.

Dans une étude sur les voies romaines des différents passages des Alpes graies et cottiennes, et à l'occasion de celle du Bonhomme, de la Seigne, etc, M. Florian Vallentin dit : « La plupart de ces cols sont aujourd'hui d'un accès difficile..... à l'époque des Romains le climat était moins rude et la végétation plus haute ; la destruction des forêts a sans doute amené plus tard l'abaissement de la température ¹. »

Nous avons nous-même constaté en diverses localités des montagnes ce déplacement de végétation, et, sans répudier la cause indiquée par notre archéologue, nous en avons présumé une autre encore ².

La viabilité aux époques antérieures des divers passages de nos Alpes a été bien constatée par M. Louis Vaccarone, qui a reconnu aussi les tronçons de la voie qui reliait le Valais à la Tarentaise, et recueilli la tradition du culte de Mercure au Bonhomme ³.

Quant au bassin d'Albertville, M. Rullier se heurte ici contre les monuments romains. La vallée formait un de ces *pagi minores*, qui n'étaient que les subdivisions d'une *civitas* ; on pensa d'abord que ce serait celle de *Tarentasia*, parce que le diocèse de ce nom s'est étendu dans ce bassin.

Mais Ptolémée a cité les deux principales bourgades des Ceutrons ⁴ ; c'est d'abord *Foros Klaudiou*, que j'ai démontré être la même que *Darentasia* ⁵ ; c'est ensuite *Axima*, Aixme. J'ai établi leurs distances respectives ⁶. Il n'en cite pas d'autres. Les anciens Ceutrons ne descen-

¹ *Les Alpes cottiennes et graies*, p. 72.

² *Revue savoisiennne*, 1885, p. 36, 66.

³ *Le Vie delle Alpi cozie, graie, pennine negli antichi tempi*, p. 5, 29-34.

⁴ *Géogr.*, III, 1.

⁵ *Questions archéologiques*, p. 94-126.

⁶ *Voies romaines de la Savoie*, p. 36.

daient pas jusque-là. Strabon les confine dans les hautes montagnes ¹.

De quelle autre *civitas* dépendait ce *pagus* ? La question est posée depuis longtemps ². L'épigraphie est venue expliquer l'énigme.

Le préfet de ce *pagus* ou pays était un Allobroge, de la tribu *Vollinia*, dans laquelle tous ses compatriotes se faisaient inscrire lorsqu'ils recevaient le droit de cité romaine. Il était de plus duumvir de la justice ³, au même titre que Lucius Vibius Vestinus, de Passy, et que tant d'autres de Genève, de Grenoble et de Vienne.

Ce préfet, nommé Sextus Julius surnommé l'Ancien, était de la même famille que Sextus Julius surnommé Optatus, qui a élevé un monument à ses frais, *de sua pecunia*, à Annecy. Masuinnius qui lui a consacré un souvenir de reconnaissance dans l'inscription de St-Sigismond, avait lui-même une parenté à Fréterive : tout d'après les inscriptions publiées par M. Allmer.

Il en est de même de Lucius Cassius Valens et de sa femme Duronias, dans l'inscription de Thénésol, et dont la parenté se retrouve à Genève et à Vienne.

D'ailleurs, en descendant cette magnifique vallée du Grésivaudan, on y trouve à chaque pas des monuments constatant la même tribu *Vollinia*, les mêmes fonctionnaires, duumvirs du trésor, de la justice, triumvirs du domaine public, à Fontaines, Grésy, Fréterive, comme on les observe à Genève, à Passy, à Annecy, à Albens, à Aix, à Grenoble, à Vienne, conséquemment tous de la province viennoise ⁴. Or, jamais on ne trouve ces titres dans la Ta-

¹ *Géogr.*, IV.

² *Voies romaines*, p. 44-60. *Académie de Savoie*, 2^e série, VIII, XVIII.

³ *Questions archéologiques*, p. 184-188.

⁴ ALLMER, *Inscriptions, etc.*, III, 227, 470.

rentaise, qui, à cette époque, dépendait de l'Italie, ainsi que l'attestent Pline et Ptolémée ¹.

Aussi, M. Léon Rénier, M. Allmer, M. Herzog, dans son histoire de la Narbonaise, sont unanimes à attribuer la vallée d'Arly-Isère à la province viennoise, à l'exclusion des Ceutrons ².

Ils ne le sont pas moins à reconnaître dans l'établissement des Publicains un poste douanier vers la limite de la province ³.

Or, j'ai établi, par la mesure des distances entre les stations romaines marquées dans l'Itinéraire d'Antonin et la Table dite de Peutinger, que la station des courriers proche le poste douanier *Ad Publicanos*, était au nord de Saint-Sigismond ⁴. L'établissement des Publicains fermiers des péages, *vectigalia*, *portoria*, etc., qui se percevaient aux limites des provinces, sur les ponts, etc., devait donc être à Albertville (l'Hôpital), sur les bords de l'Arly.

Mais l'impôt du *quarantième* des Gaules était distinct des autres *vectigalia* et pouvait se percevoir ailleurs, comme on le voit par les inscriptions d'Allondaz, de Grenoble et de Vienne, en dehors des confins provinciaux ⁵. La position de l'inscription d'Allondaz relative au *villicus* préposé du *quarantième* seulement, ne préjuge en rien sur la situation de l'établissement des Publicains. Parce que ce votif aux Déeses Mères porte les lettres AD·TVR·, on a présumé trop facilement qu'il avait été rapporté de Tournon. Quel intérêt pouvait avoir le constructeur de l'église

¹ *Hist. nat.*, III, xx. *Géogr.*, III, 1.

² *Inscriptions, etc.*, II, p. 246, 247, 393, 395, 406 ; III, p. 339, 470. *Gallia Narbonensis*, p. 146, 147.

³ *Inscriptions, etc.*, I, p. 173, 330.

⁴ *Albertville à l'époque romaine*.

⁵ ALLMER, *Inscriptions, etc.*, I, p. 329, 237.

d'Allondaz à transporter un monument payen à la distance de neuf kilomètres, par un chemin qui monte graduellement de 325 mètres, et cela pour l'encastrer dans un couloir de l'entrée latérale de l'église du ^{xiii}^e siècle?

En continuant son étude sur les inscriptions de la vallée d'Isère, M. Allmer constate que celles de Saint-Jean-Puy-Gautier et de la Chapelle-Blanche appartiennent à des familles de la tribu *Vollinia* et à des fonctionnaires viennois ¹. Il en conclut que les deux rives de l'Isère étaient de la Viennoise, et que les Allobroges y étaient séparés des Médulles par la crête des plus hautes montagnes. Cette ligne correspond à Mongilbert et Bonvillard, continue à la Tête-Noire sur Grignon et correspond encore à la Grand'-Combe sur Conflans, et peut-être plus à l'est, ainsi que je l'avais présumé avant de savoir que M. Allmer appuyait le même système ².

Si le bureau des Publicains se trouvait sur les bords de l'Arly, c'est qu'il était plus facile de surveiller sur un pont le passage des marchandises sujettes à l'impôt.

Nous sommes donc d'accord sur le principe des confins par les crêtes des montagnes. Mais M. Rullier, à l'encontre des monuments romains, choisit d'autres sommités, qui n'ont pas de suite entre elles, et, ne voulant pas du cours de l'Arly-Isère, qui est déjà considérable, il se contenterait du petit ruisseau de Fornieu entre Saint-Vital et Montailleux pour terminer le prétendu territoire des Ceutrons.

Les limites diocésaines anciennes ne pourraient pas être invoquées ici, comme représentant la *civitas*, puisqu'elles y sont contraires. Quant aux principes de cette succession

¹ *Inscript.*, II, p. 297 ; III, p. 371. *Questions arch.*, p. 212.

² *Questions arch.*, p. 199, 209.

de diocèses aux *civitates*, j'en ai indiqué ailleurs les sources ¹. Ils ont été suivis pendant les premiers siècles. Mais, lors de la désorganisation de l'Empire romain, l'Eglise les a maintenus, tout en y apportant les modifications exigées par les circonstances.

Les inscriptions publiées par M. Allmer, dans le savant ouvrage que j'ai cité, constatent l'état du pays dans les premiers siècles, surtout celles qui sont relatives à la tribu *Vollinia*. Car, dès que Caracalla, en vue d'enrichir le trésor, eut donné à tous les hommes libres le titre de *civis romanus*, il n'y eut plus de nécessité d'indiquer à laquelle des trente-cinq tribus on appartenait. Or, à cette époque, le pays des Ceutrons était gouverné par des chevaliers romains avec les titres de propréteurs, de *procuratores Caesaris*, relevant de l'administration de la haute Italie ², et ne s'étendait pas dans le bassin d'Albertville, puisque les Allobroges y étaient, relevant de la colonie de Vienne ³.

(A suivre.)

C.-A. DUCIS.

¹ *Saint Maurice et la Légion thébénienne*, p. 180-182.

² PLIN, *Hist. nat.*, III, xx. PTOLÉMÉE, *Géogr.*, III, 1.

³ ALLMER, *Inscript.*, p. 512.

PRIX DE COPIE, DE RELIURE ET D'ENLUMINURE

AU XVI^e SIÈCLE

Le *Bulletin* (des mois de mars-avril 1889) de la *Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* et la dernière livraison des *Récits Mauriennais* (décembre 1889, I^{re} série, N^o 3) contiennent d'intéressantes données sur la question énoncée en tête de cet article. Comme la *Revue savoisienne* renferme déjà à cet égard des matériaux importants, notamment en 1888, p. 322, et en 1884, p. 23, il m'a paru utile de réunir ici ces deux articles. Le premier, intitulé *Un écrivain de forme, à Saint-Jean de Maurienne, en 1503*, est tiré d'une nouvelle publication historique qui se recommande par plusieurs qualités éminentes ¹ ; on pourra en juger par l'extrait suivant auquel l'auteur a su donner, grâce à l'allure enjouée et humoristique de sa plume, un cachet agréable et intéressant, bien que le sujet ne s'y prêtât guère.

UN ÉCRIVAIN DE FORME, A SAINT-JEAN DE MAURIENNE, EN 1503.

Il y a quarante-cinq ans, lorsque l'on arrivait au sommet de cette partie de la rue Beauregard, à laquelle on a donné récemment le nom de rue des Ecoles, sans doute parce qu'elle ne conduit pas aux écoles communales, mais à l'école libre des Sœurs de Saint-Joseph, et que l'on tournait à droite pour entrer dans le chemin de la Torne, on voyait une petite maison précédée d'une petite cour.

Trois cents ans plus tôt, cette maison, une autre qui lui

¹ *Récits Mauriennais*. Revue mensuelle : archéologie, histoire, coutumes, institutions de la Maurienne, par l'abbé Truchet. Chaque livraison (la 4^{re} a paru le 1^{er} octobre 1889) a 32 pages in-8^e raisin. Prix de la souscription 4 fr. 50 payables d'avance par un mandat-poste au nom de M. l'abbé Truchet, à Saint-Jean de Maurienne.

faisait face, la cure et l'église Saint-Christophe, situées un peu plus loin, formaient à elles seules la rue Saint-Christophe. Cette rue était séparée de la ville par une porte que l'on plaçait et que l'on fermait le soir dans les circonstances graves de guerre ou de peste.

Il y a une cinquantaine d'années, la petite maison était habitée par une pauvre famille, et c'était notre joie, après l'école, de lui jouer quelque tour inoffensif, dont ces bonnes gens se fâchaient bien fort, mais ne gardaient pas rancune.

En l'année 1503, la maison logeait un hôte important, un vrai personnage, un artiste, unique probablement à Saint-Jean, peut-être même dans toute la Maurienne. Il s'appelait Pierre de Beaumas (*de Bellomasso*) et était écrivain de forme (*scriptor formæ*).

Avez-vous vu des livres d'avant l'invention de l'imprimerie, surtout des livres d'église : missels, graduels, psautiers, etc., avec cette belle écriture gothique, ronde, nette, aux caractères fermes et déliés, avec des encadrements variés, des arabesques et de petites figures finement dessinées ?

C'était l'œuvre des écrivains de forme, des écrivains auxquels on confiait les écritures destinées à passer à la postérité.

Quand le livre était achevé, on le remettait, si l'on était riche, à un peintre qui l'ornait de ces merveilleuses enluminures or et couleurs, dont l'écrivain de forme avait laissé la place.

Pierre de Beaumas était donc un de ces artistes, et il avait bien choisi son habitation. La maison était isolée ; il avait tout à côté le jardin et le verger des seigneurs du Pont, et j'aime à croire que les enfants de la ville n'allaient pas le troubler dans ses écritures, comme nous le faisons à son successeur d'il y a cinquante ans. Mais celui-ci était bien loin d'être un écrivain de forme.

Pierre de Beaumas travaillait pour les églises, passant sa vie à copier sur parchemin, quelquefois aussi sur papier, qui coûtait moins, des missels, des graduels, des antiphonaires, des psautiers et autres livres. Il y fallait beaucoup de temps, et ses clients ne devaient jamais être pressés.

Le 31 janvier de cette année 1503, Claude Fecsémaz, syndic de la paroisse de Beaune, se présenta chez l'écrivain qui, en ce moment, devisait avec honorable messire Guillaume Langin le jeune, chapelain de l'église cathédrale de Maurienne : il était accompagné de Jean Bertrand et de Jean Michelet, de Villard-Bernon, paroisse de Saint-Michel. L'église de Beaune avait besoin d'un graduel, et il venait, en sa qualité de syndic de la communauté, le commander à maître Pierre de Beaumas. Quand ils furent d'accord sur la manière dont le travail serait exécuté et sur le prix, on porta dans la cour, selon la coutume, une table et des sièges, et, en présence des trois témoins, maître Jacques Portaz, de la paroisse d'Avrieux, habitant en la cité de Maurienne, clerc, notaire public par la double autorité du Saint-Siège et de l'empereur, et juré de toutes les cours de Son Altesse le duc de Savoie, Jacques Portaz, dis-je, rédigea l'acte. Vous me permettrez de le résumer un peu et de supprimer les interminables formules de la fin.

Au nom de la communauté de Beaune, Claude Fecsémaz donne à M^e Pierre de Beaumas, écrivain, la charge et le prix fait *d'écrire et faire, soit construire* un graduel en parchemin suffisant et convenable, dans lequel devront être tous les offices des messes, les proses et les autres choses décrites et spécifiées dans un rouleau de papier écrit et signé de la main du notaire et remis par lui à M^e Pierre. Le dit maître promet de faire et construire ce graduel avec les mêmes forme, volume, lettres, notes, enluminures

(*illuminatura*) et marges que celui de l'église paroissiale de Saint-Christophe de la cité, qu'il a fait et construit ; il le reliera solidement et convenablement et le munira de fermoirs.

Le travail sera achevé dans le terme de quatre ans, pour le prix de soixante florins d'or petit poids, monnaie ayant cours dans le duché de Savoie, le florin valant douze deniers gros même monnaie, et d'un demi-quintal de fromage honnête et recevable, au poids de la cité. Ce prix sera payé par Claude Fecsémaz, qui en fait son affaire propre, pacifiquement, sans procès ni bruit ou figure de jugement, aux termes suivants : vingt florins à la Noël prochaine, vingt florins et le demi-quintal de fromage dans le courant de l'année suivante, vingt florins quand le graduel sera terminé et relié, avec intérêts et dépens dans le cas où M^e Pierre serait obligé de recourir à la justice. Pour plus grande sûreté, le syndic devra donner caution, à la première réquisition du maître écrivain et avant même que le travail soit commencé.

Dans le cas où, pour cause de mort ou de tout autre empêchement, M^e Pierre ne pourrait achever le livre, ce qu'à Dieu ne plaise ! le syndic, soit la communauté de Beaune devra recevoir ce qui sera fait et payer le prix du parchemin et du travail, après expertise faite par des maîtres écrivains ou des gens entendus dans cet art. Si la somme déjà reçue surpasse le prix de l'estime, M^e Pierre ou ses héritiers devront restituer le surplus et, pour cela, M^e Pierre devra, en recevant le premier et le second paiement, prendre ses précautions, pour que la restitution soit opérée le cas échéant.

Enfin les parties prêtent serment sur l'Evangile d'observer les susdites conventions, se donnent réciproquement hypothèque sur leurs biens et renoncent expressément à

toutes dispositions légales qui leur permettraient de violer les obligations contractées.

Voilà comment contractaient nos aïeux et par quelles précautions minutieuses ils tâchaient d'éviter les contestations et les chicanes. Pour les moindres conventions il fallait le notaire, les témoins, l'acte fait sur la place publique ou dans la rue, et les points sur tous les *i*. Ajoutons vite qu'en ces temps barbares le timbre et l'enregistrement n'étaient pas inventés et que les droits du notaire étaient minimales : celui-ci se rattrapait sur la quantité des actes qu'il recevait.

Le prix du graduel de l'église de Beaune équivaldrait aujourd'hui à plus de 500 fr. Grâce à l'imprimerie, il ne coûterait pas présentement le sixième de cette somme, mais il serait en papier et n'aurait pas les belles initiales et les fines arabesques du maître écrivain.

Nous retrouvons maître Pierre de Beaumas mentionné dans un contrat de l'année 1514.

Il avait fait une convention avec les syndics de Saint-Julien : « 1° de faire, écrire et noter bien, convenablement et dûment, de sa propre main, à la gloire et à l'honneur de Dieu tout puissant, de la sainte Vierge Marie, de saint Julien martyr, leur patron, et de tous les saints, pour la réparation et la décoration de leur église paroissiale, l'avantage et l'honneur des habitants, un livre appelé graduel à l'usage de l'église de Maurienne, avec lettres, encre et parchemin de bonne, honnête et suffisante qualité, le tout conforme à un feuillet de parchemin, contenant le commencement de la messe de saint Jean-Baptiste, que le dit maître Pierre, écrivain de la lettre de forme, a envoyé comme spécimen aux syndics et procureurs de Saint-Julien... ce graduel sera semblable à celui de l'église de Modane ; 2° d'écrire et noter, aussi de sa propre main et avec

les mêmes lettres, encre et parchemin, un livre appelé processionnal. Le tout devra être achevé dans le terme des quatre années prochaines venant. »

Le prix pour les deux livres était de 140 (*sept vings*) florins d'or petit poids de douze deniers gros, payables par la commune.

Mais Pierre de Beaumas était mort, après avoir fait le processionnal et le tiers du graduel, qui furent acceptés. Les héritiers reçurent pour ce travail quarante florins d'or. De plus, le syndic Antoine Dominique se chargea de revendre le parchemin que Pierre de Beaumas avait acheté pour l'achèvement du graduel.

Messire Etienne Bertier, prêtre de la paroisse de Puis-gros, se présenta pour terminer l'œuvre du maître écrivain, et le 21 mars 1514, la commune, représentée par les syndics, fit avec lui une convention. Elle porte les mêmes clauses et conditions que l'ancienne. En outre, il est stipulé que messire Etienne Bertier écrira et notera dans le graduel tout l'office du Saint-Suaire et de saint Sébastien et l'office de la grand'messe de saint Julien. Il a deux ans pour faire ce travail et recevra cent florins en trois paiements. Mais il est obligé de prendre le parchemin de Pierre de Beaumas, au prix dont il conviendra avec le syndic.

Cet acte est fait au bourg de Saint-Julien, dans le verger de noble Pierre de Chateaumartin, par le notaire Jean Salin, de Saint-Julien. Les principaux témoins sont : noble Pierre Stévenin, châtelain de Maurienne ; noble Claude Biol, clavaire de Maurienne ; et vénérable messire Pierre Bibet, vicaire de la cure de Saint-Julien, et Etienne Bal, curé de Montdenis.

Si le lecteur se demande où les habitants de Saint-Julien prenaient l'argent nécessaire pour l'achat de ces livres, et même pour toutes les dépenses du culte et de l'entretien

de l'église, je le lui dirai dans un de mes récits sur cette commune, et il verra que ce n'étaient pas, à proprement parler, eux qui le fournissaient, mais plutôt les ours, les loups et les autres bêtes *ravissantes* des forêts communales, avec privilège des ducs de Savoie et des rois de France.

Pierre de Beaumas est mentionné, avec son titre d'écrivain de forme, dans le second obituaire du Chapitre de la cathédrale, comme débiteur de cent florins et d'une distribution à faire dans le chœur, pour l'obit de messire Michel Brun, chapelain de la cathédrale, qui l'en avait chargé par acte du 14 janvier 1491.

Il mourut donc vers l'année 1515, et il est à présumer qu'il fut le dernier écrivain de forme, pour les livres, en Maurienne. En l'année 1512, M^{sr} de Gorrevod faisait imprimer à Lyon le bréviaire du diocèse de Maurienne. On voit, par les procès-verbaux des visites pastorales de M^{sr} de Lambert, qu'en 1571 un grand nombre d'églises possédaient des livres de chœur en papier et imprimés, mais qu'on se servait encore assez généralement des anciens livres en parchemin manuscrits.

J'ai le regret de n'avoir encore pu mettre la main sur aucun des livres écrits par l'artiste écrivain de forme de la rue Saint-Christophe.

• •

Espérons qu'on en découvrira un jour un exemplaire entier et bien conservé qui permette d'établir d'une manière certaine le prix de copie d'une page de grandeur déterminée. En attendant passons à un autre artiste qui a fait en 1586 pour René de Lucinge, alors ambassadeur du duc de Savoie en France, un travail de reliure et d'enluminure que l'on considère aujourd'hui comme un monument historique et artistique des plus précieux.

M. Emile Picot a consacré à cet artiste et à son œuvre, dans le

Bulletin de la Société de l'histoire de Paris, un article remarquable à tous les points de vue. Comme le *Bulletin* de cette société est peu répandu dans notre région, et que d'autre part ses règlements s'opposent à la mise en vente des tirés à part que les auteurs peuvent faire de leurs articles, j'ai pensé qu'il était nécessaire d'en reproduire, avec l'assentiment de l'auteur, tout ce qui peut intéresser les lecteurs de la *Revue*, savoir, la description du fameux *Missel romain*, le prix de reliure et d'enluminure et la biographie de René de Lucinge. Signalons toutefois en passant l'étude bibliographique que M. Picot consacre aux nombreux écrits du diplomate savoisien, étude qui complète et rectifie sur un point ce que MM. Dufour et Rabut en ont dit dans leur ouvrage sur l'*Imprimerie en Savoie*.

M^{me} la baronne James de Rothschild, qui conserve avec un soin pieux l'admirable bibliothèque formée par son mari, l'a enrichie au mois de juin 1887 d'un volume que l'on peut citer comme un monument historique et artistique des plus précieux.

Ce volume, rapporté d'Italie par M. le comte d'Epinay, le sculpteur bien connu, est un *Missale romanum*, publié par Jacques Kerver, en 1583, dans le format grand in-folio. (38 feuillets liminaires, 237 et 44 feuillets chiffrés, 1 feuillet blanc et 19 feuillets pour les *Indices*.)

L'exemplaire est imprimé sur papier, mais toutes les pages sont entourées de riches encadrements en or, les initiales sont peintes et dorées, enfin tous les bois qui décorent l'édition sont finement miniaturés. Le missel est recouvert d'une très riche reliure à compartiments de mosaïque auxquels se mêlent des rinceaux et des entrelacs dorés. Un blason occupe le milieu de chacun des plats.

L'artiste chargé d'exécuter la décoration du livre paraît avoir été tellement satisfait de son œuvre qu'il a voulu la signer et conserver en même temps le souvenir de la peine qu'elle lui avait coûtée et de la somme qu'elle lui avait rapportée. Une garde en vélin qui précède le titre contient

une inscription peinte en lettres d'or sur fond d'azur, inscription ainsi conçue :

Je, Guillaume Richardierre, ay faict l'enlumineure du présent missal par le commandement de mons^r Des Alymes, ambassadeur de monseigneur le duc de Savoye en France, lequel j'ay achevé en cinq mois, aydé de deux compagnons, sans faire autre besoigne. Le dict seigneur m'a donné pour mes peines et sellon le marché faict : pour l'enlumineure seulement, cent quarante escus d'or sol ; la relieure a cousté quinze escus sol ; le missal en blanc, trois escus sol ; en tout monte : cent cinquante huict escus. Faict à Paris, le premier aoust 1586.

Au verso de la garde de vélin sont peintes les armes de M. des Alymes, qui figurent déjà sur les plats du volume ; écartelé : aux 1^{er} et 4^e d'argent à trois bandes de gueules ; aux 2^e et 3^e fascés de sinople et d'argent, de six pièces. Une garde finale, également en vélin, contient au recto l'écu parti de M. des Alymes et de sa femme. Cette dernière portait : d'or, chargé en bande d'un écu écartelé : aux 1^{er} et 4^e de gueules ; aux 2^e et 3^e de vair.

René de Lucinge, chevalier, seigneur des Alymes, appartenait à l'une des plus illustres familles de la Savoie. Né vers 1551, il était fils de Charles de Lucinge et d'Anne de Liobard. En 1572, il accompagna Charles de Lorraine, comte de Mayenne, qui allait combattre les Turcs. Le 14 janvier 1582, il fut pourvu par le duc Charles-Emmanuel de la charge d'auditeur général en ses armées. La même année, il fut envoyé en ambassade auprès du roi Henri III, et s'acquitta de cette mission avec tant de distinction qu'il fut successivement nommé grand référendaire de Savoie, maître des requêtes, conseiller d'Etat, premier maître d'hôtel du prince et ambassadeur. Il continua au-

près de Henri IV les fonctions qu'il avait remplies auprès de Henri III, et fut notamment chargé, avec le comte d'Arcona, de négocier le traité de Lyon, par lequel le duc de Savoie cédait à la France la Bresse et divers autres territoires (17 janvier 1601). Charles-Emmanuel ayant désavoué ses mandataires, M. des Alymes tomba en disgrâce. Moréri, qui lui a consacré un important article, n'indique pas la date de sa mort.

René de Lucinge avait épousé Françoise de Montrosat, dont il eut quatre fils et deux filles.

Tel est le personnage pour lequel fut décoré notre missel.

Sans nous arrêter à ce qu'a d'insolite une facture placée à la première page d'un livre de grand prix, nous ferons remarquer quelle disproportion existe entre le prix de la reliure et celui de l'enluminure. La reliure est du genre de celles qu'on attribue aujourd'hui aux Eve. Peut-être est-elle effectivement d'un de ces artistes; Richardière, n'étant pas libraire, ne pouvait être relieur.

Quelle que soit la richesse de la reliure, le prix de l'enluminure est près de neuf fois et demie plus élevé! Si l'on songe que de nos jours un artiste en renom ne demanderait pas moins de deux ou trois mille francs pour exécuter une reliure analogue à celle qui recouvre le missel, on sera surpris de la dépense à laquelle pouvait entraîner la décoration d'un livre à la fin du xvi^e siècle.

On se rendra compte du reste du travail fourni par Richardière et ses deux compagnons, si l'on songe que le missel compte sept grandes miniatures tenant la page entière, 252 petites histoires, non compris les figures des saints Pierre et Paul qui ornent le titre, ni la marque de Jacques Kerver, 302 grandes initiales, 61 initiales moyennes et 232 petites lettres. Le titre est tiré à la presse en lettres d'or.

G. Richardière avait traité à forfait avec M. des Alymes ; mais il avait un tarif fixe pour chaque miniature ou chaque lettre peinte, suivant la grandeur. Nous trouvons le détail de ce tarif dans une quittance donnée l'année suivante par l'artiste parisien au vicaire du prieur de Saint-Martin-des-Champs qui l'avait également chargé de décorer un missel. D'après ce document, qui appartient à la collection des pièces originales de la Bibliothèque nationale (N^o 2496), on voit que

G. Richardière déclare avoir reçu la somme de vingt-huict escuz, trente neuf solz, six deniers tournoys ; assavoir :

pour avoir enluminé le canon d'un missel en parchemin, garny de sa paterne ¹, lectres et vignettes, comme appert par icelluy, six escus ; faict vingt une tant d'histoires que vignettes audict missel, au pris d'un quart escu pièce, l'une portant l'autre, vallant ensemble cinq escus et ung quart ;

faict audict missel deux cens quarante sept tant lectres que petites histoires à ung sol t. pièce, vallant ensemble iiij escus vij s. t ;

faict six vingtz sept moyennes lectres à six deniers pièce, vallant ensemble 1 escu, 3 s., 6 d. ;

faict trois mil six cens et dix petites lectes à xx s. le cen, vallant ensemble xij escus, 2 s. t ;

faict six moyennes histoires de la Passion, à deux solz pièce, vallant ensemble xij s. t. ; le tout d'or et enlumineure faict audict missel, etc., etc.

A. CONSTANTIN.

¹ *Paterna, imago Patris æterni.* DU CANGE, V, 438.

DEUX AUTOGRAPHES DE BERTHOLLET

précédés de quelques détails inédits le concernant.

Le musée de la Révolution qui fut installé cette année à l'hôtel de-ville d'Annecy, dans le courant du mois de juillet, par les soins de MM. Maillard et Serand, présentait quelques pièces rares et curieuses, dont l'une au moins méritait de fixer particulièrement l'attention. Je veux parler d'un *Mémoire* de Berthollet, que le célèbre chimiste adressa — le 18 février 1792 — au ministre compétent, pour protester contre une injustice dont il était victime.

M. Eugène Levet, propriétaire de ce précieux autographe, ayant eu l'obligeance d'en autoriser la publication dans la *Revue savoisienne*, il sera loisible à nos lecteurs d'apprécier les griefs de Berthollet.

Ces griefs étaient légitimes, et la mesure dont se plaignait notre savant compatriote était déplorable à tous égards. Mais il faut se rappeler que le malheur des temps condamnait la France à de sévères économies, et qu'en entrant résolument dans cette voie on ne peut manquer de porter atteinte à des intérêts parfois respectables.

A la suite de ce mémoire, que j'appellerai *pro domo suâ*, j'ai cru bon de joindre une lettre écrite au maire d'Annecy par Berthollet, le 9 prairial an VIII, lettre où il rend compte des démarches tentées par lui pour faire prévaloir les droits de *sa ville natale*. Si l'on rapproche les protestations de dévouement contenues dans ces lignes d'une foule d'autres correspondances de même nature, émanant du même personnage et marquées au coin du même patriotisme, on aura de la peine à croire que Berthollet — comme

je l'ai lu quelque part — ait jamais renié son pays d'origine et rougi d'être Savoyard !

Sachant que Berthollet naquit à *Talloires* en 1748, on pourrait s'étonner qu'il appelle Annecy *sa ville natale*. Le fait est que son père, châtelain de Talloires, n'avait dans cette commune qu'un pied-à-terre et qu'il était bourgeois d'Annecy. Sa famille, originaire de Collonges-sous-Salève ¹, était fixée dans notre ville depuis un temps fort reculé. Claude Berthollet, bisaïeul du grand chimiste, fut reçu bourgeois le 16 septembre 1696, et toute sa lignée est inscrite à l'état civil d'Annecy, notamment les frères et sœurs du savant, qui s'appelaient : Antoine-Philibert, César, Michel-Benoît, Joseph-Melchiorre et Benoîte-Pétro-nelle-Marie-Marguerite.

Claude-Louis seul est né à Talloires.

On voit que le rénovateur de la chimie est une illustration bien locale, et que tous les dictionnaires sont dans l'erreur en le déclarant issu d'une famille de l'ancienne France établie en Savoie, ou en transplantant purement et simplement son berceau dans la Sarthe, comme l'a fait Bescherelle dans sa dernière édition *revue et corrigée*.

François MIQUET.

I.

MÉMOIRE.

CLAUDE LOUIS BERTHOLLET, Docteur-Régent de la Faculté de Paris et de l'Académie des sciences, âgé de 44 ans ayant éprouvé la suppression d'une place qu'il occupait au bureau du Commerce a l'honneur de présenter les titres

¹ Le nom n'y est pas encore éteint. Le 14 mai 1831, des lettres de naturalité furent accordées à François-Marie Berthollet, docteur, en résidence à Saint-Amand (Cher), né à Collonges-sous-Salève (Albrier).

sur lesquels il se croit fondé à réclamer une indemnité conformément à la loi de septembre 1791.

On lui avait confié l'examen des découvertes qui intéressaient le commerce et les arts chimiques : il était de plus chargé de s'occuper de la théorie de ces arts et particulièrement de celui de la teinture : il lui fut assigné un traitement annuel de six mille livres. Il a rempli ces fonctions pendant huit ans.

Pour le déterminer à s'occuper sans réserve des fonctions dont on le chargeait, on exigea de lui qu'il renoncerait à la profession de médecin qu'il exerçait en mettant à cette condition une légère restriction pendant la vie de Mr le Duc d'Orléans, comme le prouve la lettre du Ministre des Finances, qu'il a l'honneur de joindre à ce Mémoire.

Il a rempli scrupuleusement cette condition ; il a d'abord restreint considérablement sa pratique de médecine pendant la vie de Mr le Duc d'Orléans ; à sa mort, il l'a abandonnée entièrement et pour se soustraire aux sollicitations de l'habitude et aux engagements de l'amitié, il s'est retiré dans une campagne où il s'est livré aux travaux dont il s'est fait un devoir.

Depuis qu'il occupait la place qu'on lui avait confiée, il a donné plusieurs dissertations sur différentes parties de l'art des teintures, il a donné un précis sur la théorie des travaux du fer et de l'acier : il a publié un traité sous le titre d'*Elémens de l'art de la teinture*, dans lequel il a soumis aux principes de la chimie les opérations obscures de cet art et il a donné un précis de tous les procédés qui s'y exécutent.

Il a trouvé un procédé pour blanchir dans peu de jours ou même dans un seul jour les toiles et les fils de coton, de lin ou de chanvre. Il s'est déjà fait un grand nombre d'établissements où ce procédé s'exécute en grand. Le même

procédé s'applique avantageusement au dégarançage du fond des toiles peintes qu'on a passées à la garance et il trouvera beaucoup d'autres applications utiles aux arts.

Il a rempli ses engagements avec tout le zèle et le soin dont il était capable et cependant l'abandon de sa pratique, une interruption de plusieurs années le privent entièrement d'un état dont il se persuadoit avoir fait un échange par une véritable convention.

Il espère qu'on voudra bien lui accorder une indemnité de douze mille livres équivalente à deux années de son traitement.

Claude Louis BERTHOLLET

18 février 1792.

(Copie d'après l'original que possède M. E. Levet.)

II.

Paris, rue de Bellechasse n° 215

9 Prairial An 8.

Citoyen Maire

Vous savez que le premier Consul était parti pour l'armée, lorsque la pétition que vous m'avez adressée pour lui, a dû me parvenir : Le Ministre de la guerre lui même était absent ; mais au retour de ce dernier, je me suis empressé de la lui présenter. J'ai d'autant moins hésité à le faire que si elle eut été remise au premier Consul, il la lui aurait indubitablement renvoyée.

Je ne dois pas vous déguiser que le Ministre n'a pas paru disposé à conserver un commandement spécial à Anneci, par des vues d'économie que l'intérêt public lui prescrit ; mais il m'a dit que la position d'Anneci, les avantages que son territoire présente et l'intérêt qu'en inspire les habitants détermineraient certainement, à y placer habituelle-

ment, lorsque nous jouirons de la paix, un Régiment de Cavalerie dont le chef ferait les fonctions de Commandant.

Soyez persuadé que je mettrai toujours autant d'empressement que les circonstances pourront me le permettre, à défendre les intérêts de ma ville natale

Salut et fraternité

BERTHOLLET

Adresse : Au Citoyen Ruin, Maire de la ville d'Anneci
à Anneci

Dépt du Mont-Blanc.

(Archives de la Société Florimontane.)

DEUX POÈTES EN SAVOIE : GÛTHE & ANDRÉ CHÉNIER

Dans le second volume de son ouvrage : *Cluses et le Faucigny, étude historique*, (pages 314 et 318), M. l'abbé Lavorel a bien voulu tenir compte de quelques renseignements que je lui avais communiqués, et qui venaient s'ajouter à ceux qu'il avait recueillis. Je viens de retrouver quelques textes encore, qui méritent d'être signalés, que j'avais remarqués autrefois et oubliés ensuite, et qui m'ont frappé aujourd'hui quand j'ai rouvert les livres où je les ai rencontrés. Deux poètes, il y a plus de cent ans, ont passé à Cluses et en ont parlé dans leurs ouvrages ; ils sont assez illustres pour que l'historien de cette petite ville tienne note de ce qu'ils en ont dit.

Le premier en date est Gœthe qui, à l'âge de trente ans, dans l'automne de 1779, a fait un voyage en Suisse, en passant par Bâle, Bienne, Genève ; il accompagnait son souverain, le grand-duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar, qui avait pris un nom supposé et le titre de comte. J'emprunte un morceau du récit de Gœthe à l'élégante traduction de M. Porchat :

Çà et là, dans tout le cours du voyage, on avait beaucoup célébré les merveilles des glaciers de Savoie ; et quand nous arrivâmes à Genève, nous apprîmes que c'était de plus

en plus la mode de les visiter ¹ ; en sorte que le comte fut pris d'une singulière envie de diriger notre voyage de ce côté, d'aller de Genève, par Cluses et Sallanches, à Chamonix, d'en admirer les merveilles ; puis de prendre par Valorcine et Trient, pour tomber à Martigny en Valais.

Cette route, que suivent la plupart des voyageurs, semblait un peu dangereuse à cause de la saison. Nous allâmes voir à ce sujet M. de Saussure à sa maison de campagne, et nous lui demandâmes conseil. Il assura qu'on pouvait faire le voyage sans difficulté. Il n'y avait point de neige encore sur les montagnes de hauteur moyenne ; et, si nous voulions ensuite avoir égard à la température, et aux bons avis des gens du pays, qui ne sont jamais en défaut, nous pouvions entreprendre ce voyage en toute sûreté.

Voici la copie d'un journal écrit à la précipitée :

« Cluses en Savoie, le 3 novembre 1779.

« Aujourd'hui, le comte et moi, accompagnés d'un chasseur, nous sommes partis de Genève pour la Savoie, montés dans un cabriolet à quatre roues.

.
« Vers cinq heures, nous arrivâmes à Cluses, où la vallée se ferme, et ne laisse qu'une seule issue, par où l'Arve arrive des Alpes. Nous gravîmes une haute montagne, et nous vîmes à nos pieds la ville, en partie appuyée contre un rocher qui nous faisait face, en partie construite dans la plaine du va'llon que nos regards se plaisaient à parcourir. Assis sur des blocs de granit écroulés, nous attendîmes l'arrivée de la nuit, dans une conversation variée et tranquille.

« Vers sept heures, nous descendîmes ; il ne faisait pas

¹ « Le tour de Suisse, des Alpes et des glaciers, est devenu une mode », écrivait Gibbon dans une lettre à lady Sheffield (1784),

encore plus frais qu'en été à neuf heures dans les années ordinaires. Nous logeâmes dans une mauvaise auberge, chez de joyeuses et bonnes gens, dont le patois nous amuse; et demain, avant le point du jour, nous porterons plus loin notre bâton de voyageur. »

Je laisse de côté la suite du voyage, quelque intéressante qu'elle soit : — Goethe et ses compagnons passèrent successivement par Balme, Sallanches, Chamonix, Martigny, et traversèrent tout le Valais jusqu'au Saint-Gothard, — et je viens à l'autre poète, André Chénier. En 1784, à vingt-deux ans, avec ses amis les frères Trudaine, il fit un voyage en Suisse et en Italie. Il a parlé de ses souvenirs de Suisse, dans une élégie adressée aux frères Trudaine (*Amis, couple chéri, cœurs formés pour le mien...*) et de son passage en Savoie dans un fragment, qui a été mal à propos corrigé par son premier éditeur, et dont M. Gabriel de Chénier, dans son édition des Œuvres d'André (Paris, Lemerre, 1874, tome III, page 84), a donné le vrai texte :

Souvent le malheureux sourit parmi ses pleurs,
Et voit quelque plaisir naître au sein des douleurs.
Sous ses hauts monts ainsi l'Allobroge recèle
Sous ses monts, de l'hiver la patrie éternelle,
Et les fleurs du printemps et les biens de l'été.

Sur leurs arides fronts le voyageur porté
S'étonne. Auprès des rocs, d'âge en âge entassée,
En flots âpres et durs brille une mer glacée.
A peine, sur le dos de ces sentiers luisants,
Un bois armé de fer soutient ses pas glissants.
Il entend retentir la voix du précipice ;
Il se tourne, et partout un amas se hérissé
De sommets, ou brûlés, ou de glace épaissis,
Fils du vaste mont Blanc, sur leurs têtes assis,
Et qui s'élève autant au-dessus de leurs cimes
Qu'ils s'élèvent eux-même au-dessus des abîmes.

Mais bientôt à leur pied qu'il descende ; à ses yeux,
S'étendent mollement vallons délicieux,

Pâturages et prés, doux enfants des rosées,
Trient, Cluses, Magland, humides Elysées,
Frais coteaux, où partout sur des flots vagabonds
Pend le mélèze altier, vieil habitant des monts.

Les gens du monde, on le voit, les littérateurs, les jeunes gens, n'avaient pas tardé à suivre les Windham et les Martel, les Bourrit et les de Saussure, à venir visiter les vallées et les montagnes de la Savoie. Ce pays avait pris son rang parmi les contrées les plus pittoresques de l'Europe, et l'affluence des voyageurs avait commencé. Parmi les événements de l'histoire de Savoie au siècle dernier, c'est celui qui devait avoir les suites les plus durables.

Eugène RITTER,
Doyen de la Faculté des Lettres
de Genève.

LETTRES

DE

SAINTE-BEUVE A JULES PHILIPPE

La correspondance de Sainte-Beuve a été publiée par son dernier secrétaire, M. Jules Troubat, en trois volumes (lib. Lévy, 1877-80). On y a recueilli près d'un millier de lettres ou billets. Il y a dans le nombre beaucoup de lettres très intéressantes, où l'on retrouve l'esprit judicieux et net de Sainte-Beuve, le tour naturel et familier d'une agréable causerie. L'ensemble des petits billets qui les accompagnent, — et qui ont paru insignifiants à quelques critiques, — cet ensemble donne aux hommes qui ne sont pas mêlés à la grande activité littéraire, aux lecteurs solitaires et aux jeunes étudiants de la province et de l'étranger, une idée juste et précise du mouvement quotidien, du tous-les-jours du cabinet de travail d'un écrivain parisien. Ceux

qui sont eux-mêmes au centre de ce mouvement n'ont pas besoin qu'on le leur décrive ou qu'on le remette sous leurs yeux. Mais partout ailleurs qu'à Paris, on appréciera, j'en suis assuré, le tableau animé et vivant que présentent ces volumes, où vient se peindre au regard un des coins de l'atelier intellectuel de la France.

La correspondance de Sainte-Beuve ne pouvait pas trouver un éditeur plus compétent que M. Troubat, plus au courant de toutes choses. Il avait recueilli la tradition à sa source, pendant huit ans ; il avait écrit lui-même, sous la dictée de Sainte-Beuve, beaucoup des lettres que les destinataires lui ont remises plus tard, ou dont il avait pris copie avant de les envoyer. Malgré ses soins et ses recherches, cependant, un certain nombre de branches de la correspondance de Sainte-Beuve sont encore inédites ; et par exemple, les lettres adressées à Juste Olivier, le poète vaudois.

Les lettres écrites par l'éminent critique à des amis de province ont un intérêt local. On le sentira en lisant celles qui suivent ; elles ont été adressées à M. Jules Philippe, et nous espérons qu'elles trouveront place un jour dans un volume de supplément aux lettres déjà publiées. On y verra le critique alerte et bien informé, le Parisien qui, tout en aimant son Paris par-dessus tout, garde l'esprit ouvert aux souffles du dehors, et n'a pas son horizon borné par les collines qui entourent la grande ville. Sainte-Beuve l'a dit lui-même dans une des poésies de sa jeunesse :

Jamais je n'ai couru lacs, montagnes et plaines,
Ou les hameaux épars, ou les cités si pleines,
Tant d'échos où de nous nul bruit ne retentit,
Sans mieux sentir en moi, d'impression profonde,
Combien grand est le monde,
Combien l'homme petit !

Je n'ai jamais, de près, vu la ville où je passe,
Les secrets coins du monde où le hasard me chasse,
Sans admirer leur prix hors de nos vains débats ;
De tant d'esprits divers sans saluer le nombre,
Plus solides dans l'ombre,
Et qu'on ne saura pas.

Nous savons bien, nous autres, quel esprit distingué
était Jules Philippe, et nous n'avons pas besoin qu'on nous
le rappelle. Il suffira de quelques notes pour accompagner
ces lettres, dont je dois la copie à l'aimable obligeance de
M. Charles Philippe, professeur au collège de Condom.

Eugène RITTER.

* * *

Ce 6 juin 63.

Monsieur,

J'ai reçu avec gratitude votre volume ¹ et les marques
de votre bienveillante attention. J'ai en effet toujours été
un ami littéraire de la Savoie, et bien avant qu'il fût
question d'annexion. J'en admirais les paysages ; j'aimais
la naïveté et la finesse d'un Xavier de Maistre et d'autres
écrivains qui en sont sortis. Saint François de Sales est
un de mes saints, et nous vous devons d'avoir en Vaugelas
le plus pur et le plus académique de nos grammairiens. Je
trouve avec plaisir dans votre volume tous ces titres ras-
semblés avec beaucoup d'autres.

Agréez, Monsieur, mon compliment et l'expression de
ma considération la plus distinguée.

St^e BEUVE.

¹ *Les Gloires de la Savoie.*

* * *

Ce 23 mai [1864].

Monsieur,

Je voudrais pouvoir vous envoyer les morceaux du comte Xavier de Maistre que vous désirez. Par malheur, je n'avais pas autant d'ordre, il y a quelques années, que j'en ai maintenant, et je n'ai pu remettre la main, en le cherchant, sur son dossier. Je n'ai trouvé que celui de son illustre frère. J'ai véritablement donné tout ce qui mérite de l'être. En faisant tout dernièrement réimprimer ma notice sur le comte Xavier dans l'édition de ses *Œuvres* donnée par MM. Garnier frères, j'y ai encore ajouté quelques notes et quelques indications. Je regrette, monsieur, de ne pouvoir vous envoyer plus aujourd'hui ; et si je remets la main à temps sur mon dossier Xavier de Maistre, je m'empresserai de satisfaire à votre demande.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération très distinguée.

St^e BEUVE.

* * *

27 mai 1865.

Monsieur,

J'ai reçu les *Poètes de la Savoie*. Je suis bien en retard pour vous en remercier. Je suis tout honteux, moi, homme d'ordre, de n'avoir pas remis la main sur mon fonds *Xavier de Maistre*. J'étais déjà averti du mérite de Veyrat par un de ses amis intimes, M. Modelon, un de vos compatriotes et qui est de mes voisins à Paris. Veyrat est, en effet, un grand poète parmi les seconds ; il est plus fort qu'Hégésippe Moreau, au moins par le caractère, par une verve plus fière et plus hardie. Ce que vous m'en dites, ce que je

lis de lui dans votre Recueil, ce que M. Modelon m'en a dit déjà et qui me revient par vous avec preuves, tout contribue à me donner une haute idée de ce poète des Alpes, qui mérite en effet que la justice se lève sur sa mémoire.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

St^e BEUVE.

*
* *

Paris, le 15 mars 1867.

Monsieur,

Je vous remercie d'avoir songé à moi pour l'*Eloge de Jacques Replat*. J'ai appris par vous à connaître un talent et une personnalité de plus ; et à ce propos, me permettez-vous de vous demander si vous n'êtes pas à la Société Florimontane le collègue de M. Dessaix. J'ai vainement cherché à me procurer son *Etude sur Peletier du Mans*, et la réimpression qui a été faite du poème de *La Savoie* par ledit Peletier. Je crois que cela date de 1859. Ce serait me rendre un vrai service littéraire que de m'indiquer où je pourrais me procurer ces produits de la culture savoisiennne et peut-être Florimontane ¹.

Agréez avec mes remerciements, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

St^e BEUVE

rue Mont Parnasse n° 11.

¹ C'est le premier volume, publié en 1856, des *Mémoires de la Société savoisiennne d'histoire et d'archéologie*, qui contient l'étude de M. Joseph Dessaix sur Peletier du Mans, et la réimpression du poème de *La Savoie*. Sainte-Beuve les a mentionnées dans le *Journal des Savants* d'avril 1867, page 207, au commencement d'une étude sur Joachim Du Bellay, laquelle a été recueillie dans le tome XIII des *Nouveaux Lundis*.

* * *

Ce 28 X^{bre} [1867].

Cher Monsieur,

Vous avez fait un bon acte ¹.

Faites rééditer votre brochure; gardez-vous bien, même pour Paris, d'y mettre d'autre indication qu'Annecy : que la brochure paraisse au Palais-Royal, Annecy en tête.

Soyez Paysan du Danube jusqu'au bout.

Voici une bonne épigraphe que je vous envoie et qui, je crois, en dit assez. Tout à vous.

S^{te} BEUVE.

Victor-Amédée, au moment où il consentait à sortir de la coalition contre Louis XIV et à faire sa paix particulière, en juin 1696, disait au comte de Tessé, négociateur du grand monarque :

« Au moins, Monsieur le Comte, suppliez le roi de me donner un ambassadeur qui nous laisse en repos avec nos moutons, nos femmes, nos mères, nos maitresses et nos domestiques; le charbonnier doit être patron dans sa cassinine; et depuis le jour que j'ai eu l'usage de raison, jusqu'au jour que j'ai eu le malheur d'entrer dans cette mal-

¹ M. Jules Philippe venait de publier *Les Princes-Loups de Savoie, lettre à M. Thiers*. En vente chez tous les libraires, 1867, 24 pages in-8° (Annecy, imprimerie Burdet). Cette lettre datée d'Annecy, 10 décembre 1867, avait été écrite en réponse aux attaques de M. Thiers contre la maison de Savoie. Dans un discours au Corps législatif sur la question romaine (3 décembre 1867) l'illustre orateur avait dit, en parlant du roi Victor-Emmanuel : « Et ce malheureux roi, enfermé dans le palais Pitti, cette ancienne résidence des Médicis, qui n'avait pas été faite pour ce qu'on appelait les loups de Savoie... il est bien puni. » L'épigraphe que Sainte-Beuve proposait est empruntée au livre de M. Camille Rousset : *Histoire de Louvois*, IV, 334. Ce passage avait déjà été cité dans l'article de Sainte-Beuve sur ce livre (*Nouveaux Lundis*, VII, 25 janvier 1864).

heureuse guerre, il ne s'est quasi pas passé une semaine que l'on n'ait exigé de moi, soit par rapport à ma conduite ou à ma famille, dix choses où, lorsque je n'en ai accordé que neuf, l'on m'a menacé. Vous entendez bien, sans vous en dire davantage, ce que cela signifie. »

CHRONIQUE SAVOISIENNE

ACADÉMIE DE SAVOIE. — Dans sa séance du 30 janvier 1890, cette Compagnie a entendu une communication de M. Morand sur Florimonde de Beaufort, qui testa, le 8 octobre 1361, à Ugine, dans la maison de son mari défunt, Berthellet, seigneur d'Héry. « Son testament offre quelque intérêt en ce qu'il fait connaître les mœurs et coutumes des anciennes familles dirigeantes de Savoie. » (Voir le *Courrier des Alpes* du 6 février 1890.)

BIBLIOGRAPHIE

SOCIÉTÉ SAVOISIENNE D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE. — Le tome XXVIII des Mémoires de cette Société contient : *La Confrérie de Saint-Nicolas à Samoëns*, par M. H. Tavernier, à Taninges, notice très détaillée ; *Les Savoyards et Saint-Louis des Français (Rome)*, par M. l'abbé Mailland ; *Les Maillard de Tournon*, notes par feu le général Aug. Dufour, éditées par F. Mugnier ; *Notes sur le château d'Annecy*, par E. Serand, et enfin un *Registre du Sénat de Savoie* contenant diverses pièces relatives au président Favre, à saint François de Sales et à M^{me} de Chantal.

*
* *

Parmi les dons faits à notre Société, nous signalerons le beau volume intitulé : *Mémorial des cinquante premières années de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève (1838-1888)*, que ce corps savant a publié à l'occasion de son cinquantenaire. Il contient une liste complète des membres dès 1838, suivie d'une histoire de la Société sous forme de sommaires des procès-verbaux des séances ; viennent ensuite les listes des Présidents et Secrétaires, des Publications de la Société, puis des tables des matières, méthodique et alphabétique, où l'on trouvera une foule de sujets intéressant la Savoie, et qui seront précieuses à consulter.

Ce volume est en outre illustré de neuf portraits à l'eau-forte « de ceux des membres décédés qui, par leur érudition et leur dévouement à la Société, ont le plus contribué à sa prospérité ». Il constitue donc comme un précieux album de souvenirs pour tous ceux qui ont connu ces hommes éminents.

*
* *

Nous signalons en outre à l'attention des botanistes un ouvrage intitulé : *Note sur quelques Plantes de la Haute-Maurienne*, par M. Saint-Lager ; Paris, J.-B. Baillière.

L'auteur signale quatre espèces nouvelles pour la Savoie, et termine par une liste très alléchante des plantes rares et intéressantes du haut de la vallée de l'Arc.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAOIE

14^e ANNÉE. — BULLETIN N^o 12. — DÉCEMBRE 1889.

Pressions barométriques, très fortes : 727,3 à Annecy, 648,8 à Leschaux, » à Mélan. Maxima le 17 à Annecy, le 18 à Leschaux et le » à Mélan. Minima le 11 à Annecy et à Leschaux et le » à Mélan. Excursion du mercure : 17,7 à Annecy, 19,6 à Leschaux et », à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Très basse dans les vingt premiers jours du mois, surtout dans la vallée de l'Arve, dont les eaux charrient de la glace les 17, 18 et 19. Moyenne à Annecy du maxima 1^{er}, du minima —5^o3, à 9 h. du matin —2^o8. Moyenne générale : à Douvaine —2^o, à Chamonix —7^o7, à Mélan », à Bonneville —5^o5, à Leschaux —4^o2, à Talloires ».

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 5^o1, de celle de puits », de celle de rivière » ; du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 2^o8.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de décembre : les	2	9	16	23	30
Thermomètre... { maxima.	1 ^{er} 7	12 ^o 7	3 ^o 7	8 ^o 2	3 ^o 2
{ minima.	—14 ^o 5	—14 ^o 5	—14 ^o	—13 ^o 5	—7 ^o 9
Baromètre à 0 ^o	625,9	623,9	627,7	627,7	624,9

A cette station, la température atteint son minimum —14^o5 le 1^{er} et le 8, et son maximum +12^o7 le 4. Le minimum barométrique est de 613,7 le 11 à 6 h. du matin et le maximum de 635 le 18 à midi. Ecart 21^m/m3.

PLUIE. — Le mois est très sec ; à Chamonix où est le maximum de pluie il y a 7 jours humides donnant 39^m/m d'eau ; le minimum, qui est à Seythenex, se réduit à 3^m/m en 4 jours. On mesure 0^m,32 de neige au col des Gets, 0^m,55 à Chamonix, 0^m,17 à Megève, 0^m,11 à Seythenex et 0^m,12 à Leschaux. Au Semnoz, où la neige est tombée fréquemment, on en mesure une épaisseur de 0^m,75 le 30 décembre. A cette station le pluviomètre donne 42^m/m4. — Hauteur moyenne du lac d'Annecy 0^m,48, du lac Léman 0^m,74.

REMARQUES PARTICULIÈRES. — A Bonneville, passage de canards le 22. — A Cruseilles, ramage des corbeaux le 24. — Le vignoble d'Ayse, très affecté par les intempéries de l'année 1889, a été encore plus éprouvé par les derniers froids, le plant de Gringet notamment qui est très sensible aux gelées. — Apparition d'une épidémie, dite *influenza*, déjà signalée dans notre pays en décembre 1729.

15^e ANNÉE. — BULLETIN N° 1. — JANVIER 1890.

BAROMÈTRE. — Moyennes barométriques très élevées : 726,7 à Annecy, 685,9 à Leschaux. Maxima le 7 à Annecy et le 8 à Leschaux. Minima le 23 à Annecy et le 22 à Leschaux. Excursion du mercure : 24,2 à Annecy et 19,5 à Leschaux.

TEMPÉRATURE. — Assez douce pendant tout le mois, avec des maxima beaucoup plus élevés à Chamonix et à Leschaux qu'à Annecy (7^o2 contre 4^o9). Moyenne à Annecy du maxima 4^o9, du minima —2^o1, à 9 h. du matin 0^o2. Moyenne générale : à Douvaine 3^o, à Chamonix 0^o9, à Mélan 1^o2, à Bonneville 1^o2, à Leschaux 1^o9, à Talloires 1^o2.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 4^o4, de celle de puits 1^o2, de celle de rivière 1^o2, du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 2^o.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de janvier : les	6	13	20	27	...
Thermomètre... { maxima.	7 ^o 1	9 ^o 9	11 ^o 7	4 ^o 7	...
minima.	—6 ^o	—4 ^o 3	—1 ^o 2	—7 ^o	...
Baromètre à 0 ^o	636,8	628,9	622,6	630,8	...

A cette station, la température atteint son minimum —10^o le 30 janvier à 6 h. du matin et son maximum 11^o7 le 17 à 14 h. du matin. Le baromètre est remarquablement agité le 1 et le 2, les 20, 22 et 23 janvier. Des vents forts ont régné sur la montagne pendant ces jours ; le 23, le pluviomètre a été emporté à cent mètres de l'observatoire. Le minimum barométrique est de 613^m/^m le 23 à 4 h. de l'après-midi et le maximum 640^m/^m le 7 à 11 h. du matin. Ecart 27^m/^m.

PLUIE. — Mois sec jusqu'au 20, très humide ensuite. Le maximum est à Megève où l'on enregistre 105^m/^m d'eau en 9 jours et le minimum à Thonon (station nouvelle) où l'on n'a que 36^m/^m en 11 jours. La neige tombée pendant ce mois atteint 0^m,43 au col des Gets, 0^m,28 à Chamonix, 0^m,31 à Megève, 0^m,11 à Cruseilles, 0^m,05 à Seythenex, 0^m,16 à Leschaux et 0^m,48 au Semnoz. Ici l'observation de la pluie est incomplète et accuse 12^m/^m jusqu'au 20. — Hauteur moyenne du lac d'Annecy 0^m,51, du lac Léman 0^m,77.

REMARQUES PARTICULIÈRES. — Mouvement orageux le 23 à Cruseilles, Leschaux, Seythenex et Annecy (foudre à Saint-Jorioz), le 24 à Sallanches et le 25 au Biot (tempête). Les pluies qui en sont la suite élèvent de 1 mètr. le niveau de l'Arve à Bonneville et à Sallanches, de 0^m,46 le lac d'Annecy et de 0^m,17 le niveau du Léman. — A Thonon, le brouillard règne onze jours, laissant au pluviomètre un résidu de condensation de 1^m/^m d'épaisseur.

Le Secrétaire de la Commission, E. TISSOT.

(REVUE SAVOISIENNE.) *Le Directeur-Gérant : G. MAILLARD.*

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 17 février 1890.
—**PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.**
—

Avant l'ouverture de la séance, MM. les Sociétaires vont visiter les nouvelles salles que l'on aménage en ce moment au Musée.

La séance est ouverte à 4 heures 1/2.

LE SECRÉTAIRE donne connaissance d'une lettre de M. Michel Revon, lequel annonce vouloir publier dès qu'il le pourra les plans des substructions romaines de la plaine des Fins, levés autrefois par son père. Cette décision satisfait à un désir depuis longtemps exprimé et nous nous réjouissons de la voir exécuter.

LE MÊME informe la Société qu'il a envoyé à plusieurs journaux spéciaux le programme succinct du Concours de poésie pour 1890, avec prière d'insertion.

La Société prend ensuite plusieurs décisions dont voici la substance :

1° Le procès-verbal de chaque séance sera lu à la réunion suivante avant d'être envoyé à l'impression ;

2° La *Revue savoisienne* paraîtra désormais tous les deux mois, sauf à reculer encore le délai de publication, si les circonstances y obligent le directeur. La matière d'impression ne sera pas diminuée, et cela permettra de donner une plus grande place aux articles étendus.

M. NANCHE présente la candidature de M. Rigaux, professeur départemental d'agriculture. Conformément à nos statuts, l'admission du candidat est renvoyée à la prochaine séance.

(REVUE SAVOISIENNE.)

COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES.

M. Ducis dit que, bien qu'il n'ait pu prendre part à aucun des travaux de la Société depuis plusieurs années, il n'en a pas moins réservé divers documents et détails historiques pour être communiqués quand il pourrait revenir à nos séances.

Il publiera, entre autres, un récit officiel des obsèques de Madame Anne d'Est, veuve de Jacques de Savoie-Nemours, avec plusieurs pièces inédites relatives à cette cérémonie, qui fut un événement à Annecy.

LE MÊME rappelle qu'il a publié, en 1880, le bail des mines de la vallée de Chamonix à une société de la haute aristocratie du siècle dernier. M. René Goblet en était administrateur en 1792. Il dut émigrer comme les autres. Allié avec la famille de Loche de Magland, il avait eu pour sa part le château des Rapilles entre Thiez et Marigny. C'est de là qu'il avait emporté un fonds d'archives de la famille de Loche. Son petit-fils vient de les envoyer aux Archives de la Haute-Savoie. M. Ducis avait déjà obtenu un fonds analogue des héritiers de M. Bonnefoy, qui l'avait recueilli au château de Pormenaz ou de la tour de Loche à Sallanches. Il serait à désirer que tous les possesseurs de dépôts semblables imitassent ces exemples, au lieu de laisser périr ou même de détruire des documents souvent très importants pour l'histoire locale ; car les grandes familles ont partout joué un rôle dans l'armée, l'Eglise ou les administrations civiles, et même leurs alliances mettent sur la voie de bien des détails historiques ignorés jusqu'à ce jour. Une fois classés et inventoriés ces documents peuvent être communiqués sur place à tous les amateurs de recherches, à tous les travailleurs, sans qu'ils soient obligés de courir

de maison en maison, dans tout le département, pour la moindre notice qu'ils veulent publier.

M. SERAND a trouvé dans la *Vie de saint François de Sales*, écrite par Charles-Auguste de Sales, la constitution *in-extenso* de l'Académie Florimontane. Cet intéressant document mérite à coup sûr d'être plus connu des lecteurs de la *Revue*. La lecture qui nous en est faite, et qui donne la note exacte de l'esprit grave de nos devanciers, est écoutée avec un grand intérêt. Mais nous ne voulons pas gâter le plaisir de nos lecteurs par une analyse incomplète. Attendons que la *Revue* publie ce morceau, auquel M. Duntant veut bien se charger de préparer une introduction.

M. MAILLARD a acquis pour le Musée une collection d'antiquités préhistoriques du Cambodge, qu'il présente à la Société. (Voir aux mémoires.)

PRINCIPAUX DONNÉS FAITS AU MUSÉE.

Dangon, restaurateur à Annecy. Un sabre de hussards Louis XVIII, avec sabretache ; deux pistolets d'arçon ; deux pistolets de poche ; un portrait à l'huile de M^{sr} de Thiollaz.

Reboul, contrôleur des mines. Minerais de Savoie ; fossiles du Crêt du Maure.

Louis Grivaz, avocat. Un gros cadenas ancien.

E. Levet, capitaine du génie. Un timbre du département du Léman.

Burnod, imprimeur. Un cliché pour étui de jeu de cartes : CALLIGÉ, ANNECY.

Rassat, instituteur à Alby. Un bracelet de bronze, celtique, trouvé à Alby.

Jammes, directeur de l'école royale de Phnom-Penh, Cambodge. Trois pièces d'archéologie préhistorique du Cambodge.

Salabert, peintre. Portrait au pastel de la signora Fiorentini, cantatrice ; Un Chinois, pastel ; Odalisque au bain, lithographie par Sudré, d'après Ingres ; Tête de Napoléon I^{er}, gravure par Calamatta, d'après le moule pris sur la tête de l'empereur.

Le Secrétaire : Gustave MAILLARD.

LES ALLOBROGES & LES CEUTRONS

(Suite et fin.)

Le gouvernement romain respectait l'intégralité des peuplades conquises, soit des *civitates*, comme les appelait déjà Jules César ¹, et n'en modifiait pas les confins territoriaux. Mais il les groupait en provinces selon les besoins de la politique ou de la stratégie. C'est ainsi que la province des Alpes graies et pœnines, composée d'abord des Ceutrons et des Valaisans, eut encore, depuis Constantin jusqu'à Valentinien I^{er}, la *civitas* des Helvétès, qui, avant et après, a fait partie de la Séquanaise. Mais le territoire des *civitates* restait intact ².

On ne peut supposer que la *civitas* des Ceutrons ait été agrandie au préjudice d'une cité de la province viennoise, sans contredire l'usage du gouvernement romain. Aucun monument ne nous a transmis le souvenir d'un déplacement de ce genre. Le caractère distinctif des races à cette époque s'est maintenu avec une persistance remarquable encore aujourd'hui entre les arrondissements d'Albertville et de Moutiers, et notamment par les limites des anciennes provinces de Savoie et de Tarentaise ³.

Chamonix était ceutron, on l'a vu, et toutefois, avant d'être donné par le comte de Genevois, le 16 août 1091, à l'abbaye de la Clusaz en Piémont, ce pays avait son centre religieux à Courmayeur ⁴. Les vallées de Chamonix et de

¹ Ce n'est qu'au IV^e siècle que l'on a appliqué aux villes l'expression de *civitas*. ALLMER, *Inscriptions, etc.*, I, p. 339.

² ALLMER, *Inscript.*, II, p. 221. AMM. MARCELLIN, *Rer. gest.*, XV, XI. *Saint Maurice et la Légion thébénienne*, p. 181.

³ *Questions archéol.*, p. 201.

⁴ LUIGI VACCARONE, *Le Vie delle Alpi, etc.*, p. 33. *Les Camps celtiques*, p. 24.

Montjoie ont fait, depuis des siècles, partie du diocèse de Genève, et jamais de celui de Tarentaise.

Il y a là des problèmes à résoudre, que j'ai soulevés depuis longtemps, et que personne n'a résolus encore ¹.

Lorsqu'au commencement du v^e siècle, les Burgondes eurent envahi nos contrées, se furent emparés des deux tiers des terres, du tiers des esclaves, etc., et qu'ils eurent introduit leurs coutumes à travers les lois romaines, l'assiette des anciennes *civitates* dut en être fortement ébranlée, et leur intégralité n'eut plus la même importance.

C'est dans ces circonstances que le second évêque de Tarentaise pensa à agrandir son diocèse, *ampliare terminos suæ diocesis intra arduas montium alpes reclusæ*. Voilà bien le diocèse primitif restreint dans les hautes montagnes, comme Strabon confinait le pays des Ceutrons.

Cette question mérite d'être étudiée. Le premier mot se trouve dans la légende de saint Jacques, conservée aux archives métropolitaines de Tarentaise ², bien différente de la prétendue légende publiée dans cette *Revue*, 1886, p. 259, et qui n'est que le produit d'une imagination extravagante.

D'après un manuscrit ancien de Genève, cette question se rattacherait aux rapports d'un grave intérêt qu'auraient eus entre eux les diocèses de Genève et de Tarentaise sur la fin du iv^e siècle et au commencement du v^e. Je m'en occupe actuellement.

Jusqu'ici, M. Rullier a essayé d'attribuer aux Ceutrons un *pagus* allobroge. Plus loin, il supprime une *civitas* au profit des mêmes Ceutrons, et toujours à l'encontre de tous les monuments et documents romains.

¹ *Voies romaines de la Savoie*, p. 44-60. *Académie de Savoie*, 2^e série, VIII, xviii.

² Besson, *Mémoires*, p. 191.

De ce que les Ceutrons se trouvent associés aux Graiocèles et aux Caturiges pour arrêter les troupes de Jules César, il ne s'ensuit pas qu'ils fussent les maîtres du pays par où il a passé ¹. Ces sortes de ligues entre peuplades gauloises pour lutter contre l'ennemi commun n'étaient pas rares dans la Gaule, comme on le voit assez souvent dans les *Commentaires* de César.

On suppose ici que leurs troupes étaient réunies, ce n'est pas prouvé. La répétition de l'*et* semble indiquer plutôt trois rencontres distinctes et successives, que l'auteur groupe ensuite dans son récit pour ne pas l'embarrasser de ces détails et aller rapidement au but. *Ibi Ceutrones et Graioceli et Caturiges, locis superioribus occupatis, itinere exercitum prohibere conantur. Compluribus his præliis pulsus, ab Ocelo quod est citerioris provincie extremum, in fines Vocontiorum ulterioris provincie die septima pervenit.*

Ne sachant pas quelle ligne suivrait César, ils ont dû se partager la garde des principaux passages, en avançant toujours à l'est jusqu'à la naissance des diverses bifurcations pour y concentrer leurs forces, et même au-delà pour prévenir toute surprise.

Il ne serait point invraisemblable que les Ceutrons eussent pris leur avance par le mont Iseran, le col d'Arnaz et la vallée de l'Ala, par lesquels Jules César aurait pu dissimuler sa marche et pénétrer par leur pays dans la Gaule. Ce chemin fut amélioré plus tard en une voie romaine, dont j'ai donné la description, d'après Cibrario ².

Les Graiocèles avaient naturellement à défendre la ligne qui traversait leur pays jusqu'à *Ocellum*, d'où leur nom *Graioceli*.

¹ *De bello Gall.*, I, x.

² *Questions archéol.*, p. 165-169.

Quant aux Caturiges, dont le centre était à Chorges, *Caturigomagus*, ils ont dû venir à l'appui de leurs voisins par Briançon et Oulx et la vallée de la Dora.

Dans cette hypothèse, les Ceutrons auraient combattu les premiers, comme ils sont les premiers énumérés ; et, de fait, la ligne que j'ai indiquée les menait à Lanzo, à Liano et Pianezza au-delà d'*Ocelum*, qui ne pouvait être que la Chiuza. Les deux autres auraient suivi jusqu'aux confins du territoire de Suse à *Ocelum*. Et c'est précisément de là, qu'après plusieurs combats, Jules César raconte sa marche régulière vers les Alpes et la Gaule transalpine par les Voconces et les Allobroges.

Le chemin suivi par Jules César dans cette campagne fut transformé en une voie romaine, dont l'itinéraire est connu, par Julius Cottius, fils du roi Donnus, lequel échangea le titre royal contre celui de préfet des Alpes cottiennes. C'est lui qui fit élever en l'honneur d'Auguste l'arc de triomphe de Suse, sur lequel sont gravés les noms des peuples qui composaient la province des Alpes cottiennes ¹. On y voit entre autres les *Segusini*, ceux de Suse, les *Medulli*, ceux de la Maurienne, les Caturiges, etc., mais non les Ceutrons, qui n'avaient rien à faire là ².

Ptolémée place Suse et Briançon dans les Alpes graies des Ségusiens, et non dans celles des Ceutrons, qui avaient pour leur part *Axima* et *Forus Claudii* ³. Embrun se trouvait dans les Alpes graies des Caturiges. Cette étendue des Alpes graies dans les territoires de trois peuples ne préjuge aucunement en faveur de l'un d'eux pour la prééminence sur les autres, puisque leurs trois capitales sont devenues métropoles chacune d'une province, celle de Ta-

¹ Florian VALLENTIN, *Les Alpes cottiennes*, p. 109.

² PLINÉ, *Hist. nat.*, III, XVII.

³ PTOLÉMÉE, *Géogr.*, III, I.

rentaise des Alpes graies et pœnines, celle de Suse des Alpes cottiennes, celle d'Embrun des Alpes maritimes.

Pour récompenser Cottius de la voie des Alpes cottiennes et de l'arc de triomphe élevé en l'honneur d'Auguste, celui-ci lui restitua le titre de roi. Mais, à sa mort, Néron réduisit son royaume en province sous le même titre des Alpes cottiennes ¹.

En qualité de métropole civile, Suse aurait eu droit à un métropolitain ecclésiastique ; elle n'eut pas même d'abord un évêque ordinaire, et dépendit de celui de Turin, jusqu'au règne de Gontran, roi de Bourgogne ². Mais, craignant de perdre Suse, située au-delà des Alpes, celui-ci transporta le siège épiscopal au *vicus Morienna*, en 561, et les *Notices des Gaules* portent *civitas Segusium et vicus Mauriana* ³. Enfin, l'établissement de l'évêque dès au moins 579, motiva l'expression de *civitas Morienna à Gundramno rege constructa*. Ce diocèse conserva tout le territoire de Suse ⁴ et fut d'abord suffragant de Vienne. Il l'était encore au x^e siècle. Le métropolitain de Tarentaise n'y avait encore aucun droit alors.

La conclusion que nous tirerons de tout ce qui précède est tout à rebours de celle de M. Rullier, à qui nous conseillerons de beaucoup étudier avant de faire de la géographie historique.

C.-A. DUÇIS.

¹ AMM. MARCELLIN, *Rer. gest.*, XV, x. SUÉTONE, *De Caesaribus*, Nero, p. 18.

² *Questions archéol.*, p. 174.

³ M^{sr} BILLIET, dans *Académie de Savoie*, IV, 2^e série, p. 277 ; II, *Documents*. D. BOUQUET, *Scriptor*, II. GUÉRARD, *Divisions de la Gaule*. MOMSEN, *Provinces romaines*. M^{sr} DUC, *Documents*, etc.

⁴ BESSON, *Mémoires*, p. 479, 480, 481.

VOLTAIRE ET M^{sr} BIORD

M. Georges Bengesco vient de publier le troisième volume (Paris, lib. Perrin, 1889, 609 pages in-8°) de son bel ouvrage : *Bibliographie des Œuvres de Voltaire*. Ce volume est entièrement consacré à la correspondance du grand écrivain.

Les lettres échangées entre M^{sr} Biord et le seigneur de Fernex, au printemps de 1768, ont été publiées en brochure, l'année suivante, par l'évêque lui-même. Cette brochure est mentionnée par M. Bengesco, page 46 ; mais il donne à tort la place principale à une réédition où M^{sr} Biord est qualifié évêque d'A*** [Annecy]. Le prélat était évêque de Genève : c'était son titre officiel ; l'édition originale, publiée par lui, est évidemment celle que M. Bengesco mentionne plus loin : *Lettres de Monseigneur l'évêque de Genève à M. de Voltaire, du 11 avril et 2 mai 1768, avec les réponses* (sans lieu ni date, in-12 de 24 pages).

En 1536, le chapitre de la cathédrale de Genève s'était réfugié à Annecy ; et dans le dernier tiers du xvi^e siècle, les évêques de Genève s'établirent aussi à Annecy ; ils y résidaient depuis deux cents ans, quand Voltaire, ayant acheté la terre de Fernex, se trouva devenu le diocésain de M^{sr} Deschamps de Chaumont. C'est à celui-ci qu'est adressée la lettre de Voltaire, du 15 décembre 1758, que quelques éditeurs donnent comme adressée à M^{sr} Biord : « Monseigneur, le curé d'un petit village nommé Moëns, voisin de ma terre, a suscité un procès à mes vassaux de Fernex, etc. »

Les Genevois — c'était chez eux une maxime d'Etat — se refusaient à reconnaître le titre de prince-évêque de Genève aux prélats qui résidaient à Annecy. Voltaire apprit des Genevois à qualifier évêques d'Annecy M^{sr} Deschamps de Chaumont et son successeur M^{sr} Biord. De même, la brochure où celui-ci est qualifié évêque d'A*** [Annecy] sort sans doute des presses d'un imprimeur protestant de Genève ou de Lausanne.

M. Bengesco ajoute : « Grimm veut que l'évêque savoyard ait été fils d'un maçon (*Correspondance littéraire*, éd. Tournoux, t. VIII, p. 334). Selon l'abbé Duvernety, M^{sr} Biord était petit-fils de maçon (*Vie de Voltaire*, éd. de 1797, p. 268) ; enfin on connaît le mot de Voltaire sur ce prélat : « Le petit-fils de mon maçon, devenu évêque d'Annecy, n'a pas le mortier liant. » (Voltaire à d'Alembert, 24 mai 1769.)

« On a fait remarquer avec raison, continue M. Bengesco, qu'il était permis de mettre en doute cette origine plébéienne », et le savant bibliographe s'en réfère à M. Tournoux, qui est comme lui un érudit de premier ordre, et qui avait emprunté au Dictionnaire de Grillet quelques renseignements sur la famille de M^{sr} Biord. Mais l'ouvrage que MM. Tournoux et Bengesco auraient dû citer à cette occasion est l'*Armorial et Nobiliaire du duché de Savoie*, par M. le comte Amédée de Foras. La généalogie Biord se trouve dans le premier volume de cette magnifique publication. On peut se fier à M. de Foras ; comme il le dit dans sa préface : « Notre pays de Savoie, où nous nous connaissons tous, est trop petit pour que des prétentions nobiliaires mal fondées puissent être sérieuses. »

A vrai dire, la notice généalogique donnée par M. de Foras est un peu courte ; et l'ascendance de M^{sr} Biord n'y remonte pas plus haut qu'à son grand-père, maître Joseph

Biord, notaire ducal à Samoëns, qui épousa Marie, fille de noble Pierre de Marignier, seigneur de Grange.

Leur fils fut maître Joseph Biord, notaire ducal à Samoëns, qui épousa noble demoiselle Claudine de Thiollaz. Il eut d'elle :

a) Paul-Joseph Biord, né à Samoëns, 7 février 1718, sénateur, et président du Sénat de Savoie ; ses terres de Seynod et Châteauneuf furent érigées en comté par lettres du 15 mars 1775 ;

b) Jean-Pierre Biord, né en octobre 1719, à Châtillon en Faucigny, évêque et prince de Genève ;

c) Georges-Marie Biord, notaire et châtelain de Samoëns ;

d et e) Deux sœurs, mariées à des notaires.

Trois des neveux de l'évêque émigrèrent à la Révolution : la famille Biord paraît être éteinte aujourd'hui dans la branche qui avait été anoblie ; je ne sais si elle l'est aussi à Samoëns.

Voltaire ayant touché à cette question généalogique, elle offre un intérêt durable ; sa correspondance étant de toutes ses œuvres la partie qu'on lit le plus volontiers, et qu'on relira toujours, les renseignements qui en éclairent les obscurités ou qui en découvrent les erreurs, ne peuvent être que précieux. Il serait donc à désirer que les érudits faucignerans s'occupassent de creuser davantage le problème, et d'enrichir la notice donnée par M. de Foras, en faisant l'histoire de la famille Biord au XVIII^e siècle, et en réunissant quelques détails sur les branches collatérales.

J'ai cherché dans les minutes des notaires genevois les renseignements qu'elles pouvaient offrir sur la famille Biord ; j'ai trouvé peu de chose, quelques notes sur deux individus seulement :

1. Messire Jacques Biord, (fils d'honorable François

Biord), chanoine de Samoëns, curé d'Hermance, qui signe en 1607 quelques actes passés chez le notaire Etienne Revilliod (X, 111-115 et 303).

2. Amied Biord, fils de feu François Biord, de Samoëns, maître daillier, soit faiseur de dails (faux), dont la signature figure au bas de deux actes : Philibert Viret, notaire (X, 40) vente de dails, du 23 février 1642 ; — Louis Pasteur, notaire (I, 40) achat d'acier d'Allemagne, du 12 mars 1646.

Ces renseignements confirment le jugement de M. de Foras, qui disait de la famille Biord : « Famille d'ancienne et honorable bourgeoisie, alliée à la noblesse, anoblée elle-même par la nomination de Paul-Joseph Biord au Sénat de Savoie en 1764, dans l'année même où un autre de ses membres montait sur le trône épiscopal de Genève. »

Si Voltaire avait pris soin de s'informer de ce qui en était, et que lui, le fils d'un notaire de Paris, de la grande ville, eût regardé de haut en bas le fils d'un notaire de province, d'un tabellion de village, je ne dis pas que c'eût été bien : c'eût été simplement dans l'ordre des choses. Mais que jugeant l'évêque d'un coup d'œil, et le sachant Savoyard, il l'ait considéré comme le petit-fils d'un maçon, c'est une mauvaise plaisanterie.

Faut-il croire que les Genevois soient encore ici pour quelque chose ? Je ne sais ; à coup sûr, beaucoup d'entre eux, qui étaient au courant des affaires de leur voisinage, savaient très bien ce que Jean-Jacques Rousseau a dit quelque part : « L'ancien chapitre de Genève, où jadis tant de princes et d'évêques se faisaient honneur d'entrer, a perdu dans son exil son ancienne splendeur, mais il a conservé sa fierté. Pour pouvoir y être admis, il faut toujours être gentilhomme ou docteur de Sorbonne. »

M^{sr} Biord était docteur de Sorbonne. M. Mugnier, dans

la notice qu'il a donnée de lui dans son excellent ouvrage sur les évêques de Genève, ne fait que courir sur la première partie de sa vie, qui se passa en France. Voltaire avance que M^{sr} Biord, dans le temps où il exerçait à Paris les fonctions ecclésiastiques, fut « décrété de prise de corps,... repris de justice pour les billets de confession » (lettre à d'Argental, du 23 mai 1769 ; lettre à d'Alembert, déjà citée, du lendemain). Qu'y a-t-il de vrai en cela ? C'est ce que nous dira le futur biographe de M^{sr} Biord. On a écrit les vies de plusieurs de ses prédécesseurs et de ses successeurs : Claude de Granier, saint François de Sales, Jean d'Arenthon d'Alex ; et dans notre siècle, M^{sr} Rey, M^{sr} Rendu. Ce sont des ouvrages intéressants et utiles ; il est à souhaiter que cette série soit continuée.

Eugène RITTER.

Doyen de la Faculté des Lettres
de Genève.

LES SAVOYARDS EN ÉGYPTÉ

L.-E. CAFFE

Pendant que nous réunissions nos matériaux sur les Savoyards établis dans la vallée du Nil et que nous faisons appel, pour enrichir notre dossier, à tous les amis connus ou inconnus qui s'intéressent au bon renom de notre pays à l'étranger, une lettre nous vint de M. Albrier, dont il serait regrettable de ne pas donner connaissance aux lecteurs de la *Revue*. Notre distingué collègue de Dijon a laissé tant de bons souvenirs que tout écrit de sa main sera le bienvenu, puisqu'il aura pour effet de les raviver.

Voici donc, au sujet d'un nom célèbre de la ville de Chambéry, la communication que nous devons à l'obligeance de M. Albrier.

Eugène TISSOT.

Sivry-les-Arnay, par Arnay-le-Duc (Côtes-d'Or).
le 22 juin 1877, soir.

Monsieur et cher Collègue,

J'avais en effet demandé, il y a quelque temps, votre adresse exacte à notre ami commun, M. Louis Revon, voulant vous signaler un enfant de la Savoie établi en Egypte, mais, par suite de circonstances particulières, je n'ai pu encore vous faire parvenir la moindre note. Savoisien de cœur et d'origine, j'aime passionnément le pays de ma famille et je ne suis jamais plus heureux que lorsque je puis constater sur la terre étrangère la présence de compatriotes qui n'ont point passé inaperçus. M. Caffé fut de ce nombre.

Né à Chambéry vers le milieu du XVIII^e siècle, M. Caffé appartenait à une famille de magistrats anoblie par le duc de Savoie Amédée VI et ayant pour armes sur un champ *d'azur une croix (d'or) cantonnée aux 1 et 4 d'une tête de Maure de sable, au 2^e d'une épée haute en pal (d'argent) et au 3^e d'un mortier (d'hermine)*. Son père, Pierre Caffé, lieutenant-juge mage, eut dix-sept fils et quatre filles : l'un d'eux, Charles-Joseph, fut le père du docteur Caffé, il eut une existence très mouvementée ; un autre, François-Jean-Marie-Jérôme, fut prieur de l'ordre des Dominicains et auteur d'un ouvrage ascétique devenu rare ¹ ; un troisième fut prédicateur du roi et professeur de théologie ; un quatrième, préférant la carrière du commerce, alla fonder au Caire une maison considérable où les voyageurs français reçurent toujours une cordiale hospitalité, de sages avis et d'utiles renseignements.

« M. Caffé, négociant français et le plus obligeant des

¹ Testament spirituel du R. P. Jérôme, 1789.

hommes, voulut nous accompagner (de Rosette) jusqu'au Caire » (octobre 1805), dit M. de Châteaubriand. (Voir *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Dufour, 1859, gr^d in-8°, t. II, p. 27.) « Je ne m'étais déjà que trop arrêté sur ma route et je m'exposai à ne jamais revoir la France pour avoir voulu remonter au Caire ; il fallut donc me résoudre à ma destinée, retourner à Alexandrie et me contenter d'avoir vu de mes yeux les Pyramides, sans les avoir touchées de mes mains. Je chargeai M. *Caffe* d'écrire mon nom sur ces grands tombeaux, selon l'usage, à la première occasion. » (P. 36.)

« Je me rendis à Boulacq, où je m'embarquai avec M. *Caffe* pour Rosette. Nous étions les seuls passagers sur le bateau et nous appareillâmes le 8 novembre, à 7 heures du soir. Nous descendîmes le cours du fleuve : nous nous engageâmes dans le canal de Ménouf. Le 10 au matin, en sortant du canal, nous aperçûmes le côté occidental du fleuve occupé par un camp d'Arabes. Le courant nous portait malgré nous de ce côté et nous obligeait de serrer la rive. Une sentinelle, cachée derrière un vieux mur, cria à notre patron d'aborder. Celui-ci répondit qu'il était pressé de se rendre à destination et que d'ailleurs il n'était point ennemi. Pendant ce colloque, nous étions arrivé à portée de pistolet du rivage et le flot courait dans cette direction l'espace d'un mille. La sentinelle, voyant que nous poursuivions notre route, tira sur nous : cette première balle pensa tuer le pilote, qui riposta d'un coup d'escopette. Alors tout le campement borda la rive, et nous essuyâmes le feu de la ligne. Nous cheminions fort doucement, car nous avions le vent contraire : pour comble de guignon, nous échouâmes un moment. Nous étions sans armes. Je voulais faire descendre dans la chambre M. *Caffe*, que sa complaisance pour moi exposait à cette désagréable aven-

ture ; mais, quoique père de famille et déjà sur l'âge, il s'obstina à rester sur le pont... Le courant nous porta enfin sur l'autre rive, mais il nous jeta dans un camp d'Albanais révoltés, plus dangereux pour nous que les Arabes, car ils avaient du canon, et un boulet nous pouvait couler bas. Nous aperçûmes du mouvement à terre ; heureusement la nuit survint. Nous n'allumâmes point de feu et nous fîmes silence. La Providence nous conduisit, sans autre accident, au milieu des partis ennemis, jusqu'à Rosette. Nous y arrivâmes le 11, à dix heures du matin. J'y passai deux jours avec M. Caffé et M. de St-Marcel et je partis le 13 pour Alexandrie. » (P. 36 et 37.)

« Pendant mon séjour forcé à Alexandrie, je reçus plusieurs lettres de M. Caffé, mon brave compagnon de voyage sur le Nil. Je n'en citerai qu'une ; elle contient quelques détails touchant les affaires de l'Egypte à cette époque :

« Rosette, le 14 février 1806.

« Monsieur,

« Quoique nous soyons au 14 du courant, j'ai l'honneur
« de vous écrire encore, bien persuadé qu'à la reçue de
« celle-ci vous serez encore à Alexandrie. Ayant travaillé
« à mes expéditions pour Paris au nombre de quatre, je
« prends la liberté de vous les recommander et d'avoir la
« complaisance à votre heureuse arrivée de vouloir bien
« les faire remettre à leur adresse.

« Mohamed-Aga, aujourd'hui trésorier de Méhémet-Ali,
« pacha du Caire, est arrivé vers le midi : l'on a débité
« qu'il demande cinq cents bourses de contribution sur le
« riz nouveau. Voilà, mon cher Monsieur, comme les af-
« faires vont de mal en pis.

« Le village où les mamelucks ont battu les Albanais
« et que les uns et les autres ont dépouillé, s'appelle

« *Neklé* ; celui où nous avons été attaqués par les Arabes
« porte le nom de *Saffi*.

« J'ai toujours du regret de n'avoir pas eu la satisfac-
« tion de vous voir avant votre départ ; vous m'avez privé
« par là d'une grande consolation, etc.

« Votre très humble, etc.

« L.-E. CAFFE. »

(*Ibid.*, p. 41.)

Tels sont, Monsieur, les seuls renseignements que j'ai sur M. Caffé ; voyez si vous pouvez trouver là matière à une notice biographique. Je n'ai rien sur Alexandre Vau-dey et cependant j'ai vu son nom quelque part. Quoi qu'il en soit, tous mes dossiers sont à votre disposition : citez-moi des noms et si je possède la moindre chose, je vous en ferai part, bien que j'aie plus sur la Savoie à Dijon, 41, rue St-Philibert, où je passe l'hiver, qu'ici même où se trouvent ma bibliothèque bourguignonne et un certain nombre de livres de fond.

Veuillez me rappeler au bon souvenir de M. Revon et agréer, etc.

A. ALBRIER,

Membre de la Société Florimontane,
etc., etc.

Dans l'espoir d'obtenir une donnée exacte sur le prénom et la date de naissance de notre héros, nous écrivîmes à Chambéry d'où nous vint la réponse suivante, qui malheureusement ne nous permet pas même de compléter les initiales placées en tête de cet article.

E. T.

Chambéry, le 17 mars 1889.

...Je croyais qu'au moins les manuscrits Chapperon que nous avons à l'Académie me fourniraient la solution cherchée, mais on ne trouve pas parmi les noms assez nombreux de la famille Caffé celui qui vous intéresse. M. Perrin qui connaît bien son Chambéry n'a que des données

(REVUE SAVOISIENNE.)

vagues sur cette famille qu'il a cherché dans le temps à connaître. Et même, l'année dernière, il reçut la visite d'un général anglais descendant des Caffé, de Chambéry, dont il porte le nom modifié suivant la prononciation anglaise en *Cafe*, qui vint lui demander la généalogie de cette famille. Est-ce que par hasard le Caffé d'Egypte serait de cette branche-là ?

Cl. BLANCHARD,

Membre de l'Académie de Savoie.

LE LAC D'ANNEY

d'après Delbène.

La famille patricienne Delbène, de Florence, en se mettant au service de la Cour de France, y donna deux abbés de monastères, quatre évêques et nombre de capitaines distingués.

Nicolas, fils d'Albertasse, fut maître d'hôtel de Louis XII et de François I^{er}. Son fils Barthélemy mérita comme homme de lettres la protection de Marguerite de Valois, qui, ayant épousé Emmanuel-Philibert, après la paix de Saint-Quentin, obtint pour le second fils de son protégé, Alphonse Delbène, né à Lyon en 1538, l'abbaye de Hautecombe, le 2 janvier 1560, après la rentrée du duc de Savoie dans ses Etats.

Ce prince l'avait nommé son historiographe et l'avait appelé au Conseil d'Etat, même il lui avait donné une place au Sénat de Savoie. Car, Alphonse Delbène était très versé dans la science du droit. Mais Henri III l'appela au siège épiscopal d'Albi en 1588. Il y mourut en 1608.

Hautecombe était dans le diocèse de Genève, dont l'évêque résidait à Annecy. On y avait apprécié les divers ouvrages de l'abbé de ce monastère. Saint François de Sales et le président Antoine Favre l'introduisirent dans l'Académie Florimontane, en même temps que Pierre Fenouillet, qui venait d'être nommé évêque de Montpellier par Henri IV (1607).

Les rapports bienveillants de ces deux collègues en évêcat et en

académie amenèrent des alliances entre leurs familles. Pierre et Jean-François Delbène épousèrent, le premier, Jacobelle, fille de François Fenouillet, le second, Jeanne, fille de Claude Fenouillet.

Plusieurs ouvrages d'Alphonse Delbène sont restés manuscrits, entre autres une *Description de la Savoie* en latin, que le général Dufour a trouvé aux Archives d'Etat à Turin, et dont il a publié de précieux fragments dans les *Mémoires et Documents de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, tome IV. Presque tous les lacs de Savoie grands et petits y sont passés en revue. La description de celui d'Annecy nous a paru devoir intéresser les lecteurs de la *Revue*, et c'est pour ce motif que nous en donnons ici une traduction.

Il faut se rappeler que l'auteur écrivait à la fin du *xvi^e* siècle, lorsque les édifices de la ville présentaient le cachet architectonique des siècles précédents, remis en honneur aujourd'hui pour les églises seulement. On ne traverse pas les vieilles rues d'Annecy sans remarquer encore des portes ogivales, dont on peut assigner la date, avec des ornements qui avaient alors leur élégance. En temps de pluie, la bourgeoisie aimait à se promener sous les portiques ; les notaires y passaient leurs actes, comme en beau temps, sur les balcons et *loges*. Si les arcades assombrissaient les magasins, l'étalage se faisait sur les *banches*. C'était le goût de l'époque ; il y en avait à Faverges, à Thônes, à Rumilly, etc. Les Annéciens n'en appréciaient pas moins les promenades au grand air. Ils aimaient à jouir du spectacle de la nature, assis sur les bancs de pierre placés de distance en distance dans les allées plantées de tilleuls ou de platanes aux paquiers d'Albigny, où la jeunesse s'exerçait au tir de l'arbalète, au jeu de paume, au papegay ; aux paquiers du Tillet, qui menaient à la fontaine dite *d'amour*, et qui n'a cessé d'être pour les amateurs une fontaine de Jouvence.

Les divers canaux qui alimentaient les ateliers d'armes, de coutelleries, les tanneries, etc., rappelaient certaines villes industrielles de Flandre, où les barques sillonnaient comme à Venise. Les établissements qui surgissaient au milieu de la rivière principale ajoutaient à ce caractère original. Le palais de l'Isle fut tantôt un atelier monétaire, tantôt une résidence princière, puis le siège de la Justice et de ses conséquences. Plus bas, les boucheries avaient leur raison d'être, au milieu d'un courant qui en emportait les émanations.

Nos ancêtres ne souffraient pas d'hôpitaux dans l'enceinte des murailles. Les portes anciennes, qui marquaient avec les cours d'eaux des fossés les agrandissements successifs de la bourgade et les étapes

de ses franchises, formaient avec leurs tourelles, leurs horloges au service de chaque quartier, comme un concert avec les traditions historiques de la cité. Aujourd'hui que tout change sous tous les rapports, on cherche le bien-être au large, au grand jour, et l'on fait bien, l'hygiène n'a qu'à y gagner. Mais ceux qui n'ont pas étudié le vieil Annecy, qui s'en va chaque jour, trouveront peut-être exagérés les éloges qu'en faisait Alphonse Delbène pour son temps.

C.-A. DUCIS.

* * *

Annecy est une ville remarquable du Genevois, commodément et utilement située, et agréable aux étrangers par la beauté des édifices et le charme de ses habitants. Elle est distante de six lieues de Genève ou, si vous préférez, de dix-huit milles, et elle ressort par droit héréditaire à Charles-Emmanuel, duc de Genevois et de Nemours en France sur le Loing, affluent de la Seine. Ce prince de haute naissance descend des ducs de Savoie. Il eut pour père Jacques, d'un grand cœur, très entendu dans l'art militaire et très valeureux. Lui-même a déjà acquis un grand renom auprès des siens par des actes d'une vigoureuse administration. Mais je reviens au point de départ. Il y a à Annecy un sanctuaire dédié à la Vierge, dans lequel Jacques, père de Charles, et Philippe, son aïeul, ont de magnifiques tombeaux à droite du maître-autel. On observe dans cette ville la citadelle flanquée de divers édifices d'une élégante structure. De là, on a vue sur le lac voisin à une portée de mousquet. Son nom lui vient de la ville, à laquelle il est presque contigu ; on peut penser aussi qu'elle l'a reçu du lac, qui doit lui être antérieur. De la rive occidentale où Annecy est situé, presque aux bords septentrionaux, un cours d'eau appelé Thiou sort du lac, traverse la ville, y apportant les choses nécessaires, et va droit au Fier. Celui-ci se jette dans le Rhône, le premier fleuve des Savoyards. Il y a une grande quantité de ba-

teaux plus larges que ceux du lac du Bourget, mais moins élevés, par lesquels s'opèrent les transports des châteaux et villages voisins. C'est heureux que la rivière traverse ainsi la ville. Il y a trois ponts, l'un en pierre, les deux autres en bois. Mais, les barques ne peuvent aller au delà des moulins et autres artifices placés près de la boucherie. En longueur on peut le comparer à celui du Bourget ; car il s'étend à trois lieues de longueur ; il en a plus d'une en certains endroits et moins en d'autres, et là où il est plus étroit on le croit d'une profondeur inégale. Car la perche la plus longue dont se servent les bateliers atteint en beaucoup d'endroits le fond sablonneux. Ce qui ne peut avoir lieu dans le Bourget, pour peu qu'on s'éloigne de la rive. Toutefois, il est assez profond dans plusieurs endroits, à ce que les bateliers et les pêcheurs assurent ; car il faut cent quarante cordes longues de deux bras étendus (brasses) pour atteindre le fond sablonneux. On y rencontre, près de la région de l'Hôpital des pestiférés, un gouffre, que le vulgaire, toujours enclin aux récits fabuleux, croit communiquer au lac du Bourget par des conduits souterrains. Il est modérément riche en poissons, que l'on ne peut prendre toujours ni même en tout temps de l'année, à cause des hivers précoces et longs ou de circonstances ignorées. Entre autres, il abonde en brochets, perches, et truites. Car, en en pesant cinquante et plus des plus grands, on trouve qu'ils équivalent à 24 onces chacun, dont les bourgeois font des repas succulents. En hiver, on y prend peu de poissons à cause de la proximité des hautes montagnes, qui sont très froides, et que les bords extrêmes sont habituellement gelés à l'étendue de 400 pas environ. De plus, l'an 1583, on le trouva tout gelé. Au souffle des vents, auxquels il est exposé, il est très dangereux, surtout lorsque les bateaux sont trop chargés. C'est pourquoi

ceux qui l'abordent au milieu de la tempête font souvent naufrage, et les vapeurs et les brouillards qui en sortent sont nuisibles à la partie de la ville d'où l'on plonge dans le lac. Le voisinage du lac est toujours moins salubre. On connaît sur la rive orientale le village d'Arbigny et plus encore le château de Menthon élevé dans un lieu fertile. C'est de là qu'est sorti Bernard, dont les Alpes des Ceutrons ont gardé le nom. Entre le castel et Talloires on remarque le Mont pour ne pas dire le roc de Chères, et enfin le village de Verthier, près duquel est un marais que traverse le cours des Eaux-Mortes ainsi appelées des eaux stagnantes, et qui du midi vient se jeter dans le lac. Sur la rive occidentale s'élève la forteresse de Duin, et, en regardant dans le lac on aperçoit le Château-Vieux, à trente pas de distance, puis Sevrier, c'est le nom d'un village, puis un coteau élevé qui touche à la villa du Marquisat ¹, où se plaisait le feu duc Jacques, et non loin de là s'élève la maison des Capucins aux frais de Charles, son illustre fils. Partie de ces mêmes bords, la rivière du Thiou, comme nous l'avons dit plus haut, entre dans Annecy. Enfin tout ce qui peut charmer l'esprit se voit autour de ce lac ; et il n'a pas la prétention d'avoir le monopole des bienfaits célestes. Le territoire abonde en pâturages et autres productions, et sur les rives qui atteignent presque la ville, le spectacle des prés verdoyants est si agréable qu'on ne peut rien contempler ni voir de plus beau. Car, le lac est environné là de toute part de hautes montagnes, qui, bien que distantes du lac et des huit villages qui l'entourent, entretiennent en hiver un froid plus vif et plus intense, sauf dans la partie où se trouve Annecy, car elle

¹ Il n'y avait encore alors qu'un Marquisat, celui dit de Saint-Sorlin, pour le prince Henri, fils de Jacques. Celui de la famille de Sales n'est venu qu'après 1665. Voir *Revue savoisienne*, 1877, p. 77.

n'a pas de montagnes en face ; bien plus, on observe avec plaisir que le Thiou en sortant du lac se divise en trois branches, la plus grande traverse la ville, une autre coule également dans l'enceinte des murailles par dessous l'église de Saint-Dominique et va se réunir à la première ; la troisième contourne en grande partie les murailles en dehors et, après avoir rempli les fossés, va se jeter dans la même. Enfin, il y a à Annecy une autre église remarquable où l'évêque de Genève et son clergé chassés par leurs concitoyens vinrent se réfugier du temps de nos pères. Cette église porte le titre de Saint-Pierre, qui était celui de la principale église des Genevois, d'où ils ont été forcés de s'expatrier.

LE

PRÉHISTORIQUE AU CAMBODGE

Le Musée d'Annecy vient d'acquérir de M. Lud. Jammes, de Réalmont (Tarn), directeur de l'Ecole royale cambodgienne de Phnom-Penh, une série très intéressante d'antiquités préhistoriques de ce pays, découvertes, pour la première fois, par M. Jammes lui-même, et portant ainsi le caractère d'une parfaite authenticité.

La grande similitude de ces objets avec ceux que nous retirons de nos palafittes leur donne une véritable importance au point de vue de la comparaison : deux industries à quatre mille lieues l'une de l'autre, ont fourni des produits presque identiques par la forme et par la matière. Nous verrons cependant que les pièces indochinoises présentent quelques curieuses dissemblances.

C'est cet intérêt comparatif qui m'a engagé à entretenir

quelques instants de ces objets les lecteurs de la *Revue*. M. Jammes a bien voulu me fournir tous les renseignements désirables, et m'autoriser à les publier, ce dont je tiens à le remercier publiquement.

Quelques détails topographiques, faisant connaître la nature des gisements, seront peut-être ici à leur place.

Le Cambodge est arrosé par un grand fleuve, le Mé-Kong, qui se jette à la mer par un réseau inextricable de voies navigables.

Au nord de ce fleuve existe une vaste dépression plus basse que le fleuve et occupée par le lac Ton-lé-Sap, de 130 à 140 kilomètres de longueur. Tous les ans, en juillet, le Mé-Kong déborde, et le trop plein de ses eaux va, remontant le bras nommé Mé-Sap, se déverser dans le grand lac. Toute la plaine est inondée ; la superficie du lac est doublée, et les bateaux à vapeur naviguent par dessus la cime des forêts.

Aux basses eaux, le lac n'est plus qu'une vaste plaine de boue, où la sonde accuse au plus 0^m,60 de profondeur. De grands villages temporaires de pêcheurs s'y élèvent rapidement.

L'emplacement de ce grand lac doit du reste avoir fréquemment varié depuis les temps préhistoriques, car M. Jammes a trouvé des stations lacustres à plus de 80 kilomètres des rives actuelles.

Dans le voisinage de ce grand lac, s'étendent d'énormes amas de coquillages que les indigènes exploitent pour la fabrication de la chaux. On en a découvert dix-huit et fouillé quatre ; c'est dans ces amas qu'ont été recueillis les objets préhistoriques.

On traversait ordinairement trois couches.

La première, superficielle, a donné exclusivement des objets de bronze.

La seconde contenait des objets en pierre mélangés à quelques instruments de bronze.

La troisième enfin, la plus profonde, n'a livré que des objets en pierre et des poteries grossières.

Voici une courte description des objets que nous avons acquis :

Cinq haches en pierre dure (roche amphibolique ou serpentine) polie, à pourtour subtriangulaire, à tranchant d'une convexité très régulière. La forme de ces instruments rappelle tout à fait celle de nos haches préhistoriques indigènes.

Une hache de même forme, en grès dur ; elle porte encore la trace de l'outil étroit et tranchant avec lequel on l'a fabriquée.

Trois haches, dont deux en calcaire et une en grès schisteux, d'une forme particulière à l'Indo-Chine ; à tranchant convexe, elles sont amincies à l'autre extrémité en forme de soie d'épée, pour recevoir le manche.

Deux gouges, de tailles différentes, en diorite et en quartzite (?).

Un bracelet en forme de disque aplati et tranchant au pourtour, en diorite.

Perles discoïdes ou en forme d'amande, de grosseurs diverses, et deux autres cylindriques, toutes en os.

Une pendeloque allongée, en os.

Une balle de jet de deux centimètres de diamètre.

Deux coquilles (un *Conus* et une *Cypræa*) sciées, travaillées et perforées de façon à pouvoir servir de pendeloques.

Une écuelle en terre grossière, faite à la main, sans l'aide du tour, et mal cuite.

Le tout est d'une très belle conservation, surtout les haches auxquelles leur grande ressemblance avec les nôtres donne une valeur de plus.

M. Jammes a joint à son envoi, comme don gracieux, un fragment de crâne et un autre de mâchoire inférieure qui dénotent des individus très robustes. Il m'écrit à ce sujet :

« Les hommes de Somronsen (nom du principal amas de coquilles), contemporains de la civilisation dont vous avez en mains les restes, devaient être d'une vigueur extraordinaire. Leur ossature était puissante et les attaches et insertions des muscles prouvent que leur force devait être très grande. Certains squelettes ont près de 2 mètres de longueur.

« Les os sont épais et robustes.

« Leur crâne est d'une épaisseur extraordinaire ; certains ont plus de 11 millimètres à la partie occipitale. Front fuyant, arcades sourcillières peu proéminentes. Mâchoire inférieure projetée un peu en avant. Prognathisme prononcé.

« L'anthropologie et surtout l'ethnographie font fortement présumer qu'ils sont les ancêtres des races cambodgienne et siamoise actuelles... »

En effet, les débris de squelettes que nous possédons témoignent d'une ossature très épaisse ; ce caractère va directement à l'encontre de ce que l'on présume sur la race du bronze européenne ; celle-ci doit avoir été petite, à en juger par les instruments qu'elle nous a laissés et surtout par les courtes soies de ses épées. Ce n'est pas le lieu ici de disserter sur les races préhistoriques de l'Indo-Chine. Je tiens seulement à bien faire ressortir cette différence.

Autre fait intéressant. Ces grands amas où M. Jammes a trouvé les objets sont presque entièrement formés de coquillages (Paludines et Cyrènes) d'eau douce, cimentés par une pâte calcaire sous l'action des pluies et des eaux courantes. Cette circonstance rapproche beaucoup ces gi-

sements des *kjoekenmoeddings* (amas de débris de cuisine) qui ont fourni en Danemark tant d'objets préhistoriques. Seulement, en Danemark, ils sont formés de coquilles marines, moules, bucardes, huîtres, etc. Les coquillages d'eau douce des palafittes indo-chinois sont assez robustes et épais pour avoir résisté à la désagrégation, tandis que la fragilité des coquilles de nos contrées a probablement été un obstacle sérieux à leur conservation, si jamais nous avons eu chez nous des *kjoekenmoeddings*. Il est probable, du reste, que nos lacustres ont préféré, pour leur cuisine, un bon cuissot de chevreuil ou un rôti de patte d'ours à de fades anodontes ou à des escargots d'un assaisonnement trop primitif.

Pour me résumer brièvement, je dirai que la civilisation de la pierre polie a existé en Indo-Chine comme chez nous et probablement, à ce que croit M. Jammes, à une époque bien antérieure à celle de nos palafittes. La race était grande et très forte, au contraire de la nôtre. Par contre, les instruments étaient semblables, avec quelques différences (haches à soie), et leur genre de vie était sans doute analogue ; il y a ressemblance avec les gisements danois.

Gustave MAILLARD.

Annecy, février 1890.

NOTE
SUR LES
BASSINS EN FORME D'ÉCUELLES
dans la vallée de Chamonix.

En parcourant les pentes rocheuses et abruptes qui encadrent les deux ponts sur l'Arve de Sainte-Marie et du Coupeau, j'ai été un peu étonné de me trouver, à 300 mètres au-dessus de la rivière, en face d'une excavation de forme ovoïde ayant à peu près 20 centimètres de profondeur sur 37 de diamètre ; une autre se présentait, quelques mètres plus haut, et enfin, un peu plus à l'est, j'en vis une troisième, de forme arrondie, ressemblant à ce qu'on nomme en géologie des *marmites de géants*, cavités que les torrents creusent à l'aide des cailloux entraînés dans leurs tourbillons.

Ici, cependant, les excavations qui nous occupent sont entièrement différentes de ces cavités naturelles, surtout par leur position : creusées soit dans des blocs erratiques isolés, soit sur des rochers en place où les eaux n'ont pu s'arrêter, il est impossible qu'elles doivent leur formation à l'action torrentielle. Nous devons bien plutôt supposer que leur origine reconnaît une autre cause.

Tout porte à croire que ces bassins arrondis ou ovoïdes ont été creusés de main d'homme, avant l'âge du fer, du moins on ne retrouve pas la trace d'un travail fait à l'aide de ce métal ; ils sont polis intérieurement. Seraient-ce les druides qui auraient pratiqué ces excavations ? Dans quel but ont-elles été faites ? Pour les sacrifices de leur culte ? Autant de suppositions difficiles à éclaircir.

On retrouve des excavations analogues un peu partout en Europe : en France, en Danemark, en Suisse (notamment aux alentours de Salvan en Valais).

Ce qu'il y a d'intéressant dans ces vestiges, c'est que, si l'on y reconnaît le travail de l'homme, il paraît démontré que notre contrée a été habitée à une époque beaucoup plus reculée que les documents connus jusqu'à présent ne nous l'avaient laissé supposer, mais cependant postérieure à la grande période glaciaire, puisque les travaux de ces primitifs se sont portés sur des blocs erratiques.

Lors de la réunion du Club alpin français à Chamonix, en 1883, j'eus l'honneur de recevoir la visite de M. Perrin, de Chambéry ; il m'annonça qu'il travaillait au deuxième volume de l'*Histoire de Chamonix*. Je lui parlai alors de certaines excavations que j'avais rencontrées au cours de mes fréquentes pérégrinations scientifiques dans notre vallée, et l'engageai à aller les visiter. Il reconnut aussi quatre de ces bassins ; le premier, dans une roche feldspathique en place, mesurait 20 centimètres de profondeur sur 27 de diamètre ; deux autres se trouvaient au milieu d'un bloc erratique parfaitement rond, et avaient 45 centimètres de diamètre sur 30 de profondeur. Au premier que j'avais rencontré, j'avais été singulièrement impressionné de me trouver en face de ces petites écuelles arrondies, creusées sur l'arête même d'un rocher en dos d'âne, saillant un peu de terre et à moitié brisé par le feu que les bergers allument en gardant leurs troupeaux. J'y en ai trouvé une de 50 centimètres en tout sens, toujours de même forme, et polie à l'intérieur.

Depuis cette date, j'ai pu constater deux nouvelles excavations qui n'avaient point encore été signalées ; elles sont beaucoup plus grandes. A la formation de l'une d'entre elles se rattache une légende que nous relaterons plus loin.

La première de ces deux cavités est située à l'entrée de la forêt ¹, dans une roche en place ; elle est plus grande que les précédentes.

La seconde, dont la légende s'est occupée et qu'on nomme la *Marmite à Marguent*, surpasse en dimension toutes les autres. Elle est située à au moins 500 ou 600 mètres au-dessus, au milieu d'un amas inextricable de rochers moutonnés couverts de sapins et d'arbustes de toute espèce (rhododendrons, bruyères, myrtilles) d'un développement remarquable, et à peu près à 100 mètres de distance de la maison Ravanel. Cette excavation mesure en diamètres 35 et 40 centimètres, sur 3 mètres de profondeur, au dire des habitants du Coupeau qui en ont mesuré les dimensions avant qu'elle ne fût comblée. Elle n'a donc, par ses proportions mêmes, pas le moindre rapport avec les précédentes.

Les anciens glaciers ont évidemment dû séjourner sur cette partie de la montagne du Tour, recouvrant et moutonnant les rochers de ce plateau légèrement incliné au sud-ouest. Cependant, vu la pente abrupte du rocher où est creusée cette cavité, je ne puis admettre ici le travail de la glace ; il ne resterait qu'à en attribuer l'exécution aux premiers habitants de notre contrée. Mais la légende a raconté les faits à sa manière.

Trois bûcherons étaient à travailler dans la forêt, à l'endroit aujourd'hui marqué par cette excavation. Survint un orage ; les hommes se réfugiaient sous un sapin ; cependant les éclairs se succèdent sans interruption. Deux des travailleurs, suivant l'antique usage, se signent à chaque éclair afin de détourner le péril ; le troisième, nommé *Marguent*, rit de leur crédulité, mais, au milieu de ses quolibets, un nouvel éclair le saisit et le fait disparaître en

¹ Du Coupeau ? (*Réd.*)

formant du coup l'excavation mentionnée, qui porte encore le nom du mécréant.

* * *

Quelques-uns veulent attribuer ces bassins au travail des glaciers, et ils les confondent avec les *marmites de géants*, telles qu'on en voit aux chûtes de l'Arve, aux montées de Servoz, aux gorges de la Diosaz et au torrent du Bonnant. Mais j'estime qu'il y a une distinction à faire entre deux choses bien différentes ; je n'ai jamais rencontré ces bassins à aucun autre endroit parcouru par les anciens glaciers, quoiqu'étant peut-être un de ceux qui ont le plus visité les Alpes pennines. Il serait bien extraordinaire, en effet, que ces écuellenes se trouvent toutes concentrées à un même endroit du lit des anciens glaciers. Elles ont en outre des dimensions trop petites ; elles sont aussi pour la plupart dans des positions telles qu'il n'est pas possible d'admettre leur creusage par les chutes d'eau d'ailleurs si instables d'un glacier. Tout porte au contraire à y reconnaître la main de l'homme et à assigner à leur formation une période antérieure à l'âge de la pierre ou tout au moins contemporaine ; on arrive ainsi à reculer l'époque du peuplement de la vallée de Chamonix au-delà de toutes les dates admises jusqu'ici.

Venance PAYOT.

Note de la Rédaction. — Il y a longtemps que M. le chanoine Ducis a signalé à Salvan des écuellenes semblables, où il a reconnu aussi le travail de l'homme. M. Reber, pharmacien à Genève, s'est livré là-dessus à un examen approfondi, et en a pris une belle série de vues et de photographies ; comme il songe à publier sous peu son travail, nous espérons pouvoir en entretenir nos lecteurs.

DEUX ARTISTES SAVOYARDS

JEAN BONIER, peintre,

ET

F. DÉPOLLIÉ aîné, graveur en taille-douce.

Voici bien longtemps qu'on nous reproche de n'avoir aucune aptitude pour les beaux-arts, et qu'on explique cet état d'infériorité par des raisons plus ou moins plausibles.

Selon Grillet, « l'ancienne Savoie, comme tous les pays « éloignés des foyers de l'industrie et du goût, n'a jamais « pu offrir des motifs d'émulation aux artistes ; le manque « absolu de maîtres jusqu'en 1777, la médiocrité des fortunes, le défaut de ressources locales, le séjour des souverains au-delà des Alpes, ne permettaient point au « génie qui préside aux imitations de la belle nature de « prendre essor dans nos montagnes. »

Et depuis, combien d'écrivains — même parmi les bienveillants — se sont répandus en plaintes, généralement fondées, sur cette triste situation !

L'Univers illustré du 20 septembre 1873, n° 965, a publié, sous la signature de Gérôme, un article qui résume, à mon sens, tout ce qu'on a pu lire ailleurs sur la question. Cet article a son intérêt ; qu'on me permette d'en détacher l'extrait suivant :

« Une particularité de la race savoyarde, c'est que, « contrairement à la loi générale qui veut que, chez un « peuple, le goût des arts se développe parallèlement à « celui des lettres, il n'en est pas ainsi chez elle. Sous ce

« dernier rapport, celui des goûts et des aptitudes littéraires, il en est peu qui puissent lui être comparées. « Nulle part la langue française ne se parle et ne s'écrit « avec plus de pureté qu'en Savoie ; nulle part vous ne « trouverez, proportion gardée, un plus grand nombre de « littérateurs et d'écrivains remarquables...

« Mais un nom de peintre, de sculpteur, de musicien, « c'est en vain que vous le chercheriez. Le motif, vous le « devinez : c'est tout simplement l'esprit d'économie du « Savoyard. La musique, la peinture, la sculpture, coûtent à être cultivées, et le Savoyard n'a pas d'argent à « placer dans ces articles-là. »

Les moins acerbes se contentent d'appliquer à notre pays ces vers écrits par Alfred de Musset pour le Tyrol :

..... Terre simple et naïve,
Tu n'aimes pas les arts, toi qui n'es pas oisive !

Il faut reconnaître qu'il y a du vrai dans toutes ces explications. Mais je crois, pour ma part, que nous paraissions plus pauvres que nous ne sommes en réalité, grâce à l'indifférence incroyable dont nous entourons nos artistes vivants : le moindre échappé de Saint-Cyr, avec son plumet, sera plus honoré chez nous que tous les disciples de Raphaël et de Michel-Ange. Nous sommes une race de soldats.

Quant aux artistes morts, il y a beau temps qu'ils sont oubliés. Tout au plus pourrions-nous citer quatre ou cinq noms qui ont survécu.

C'est pour réagir contre cette tendance de notre caractère national que je me propose d'appeler l'attention sympathique du public sur deux compatriotes dont le culte de l'art a réglé la vie, et dont le talent mérite d'être plus connu.

(REVUE SAVOISIENNE.)

I.

JEAN BONIER, peintre.

Il naquit à Clermont (canton de Seyssel) le 5 juin 1817, d'une ancienne famille de Frangy qui jouit encore actuellement de la plus légitime considération.

S'il est vrai que le Dominiquin mit longtemps pour se révéler comme artiste, la plupart des peintres connus, par contre, furent des enfants précoces.

Tel fut Jean Bonier. Dès son jeune âge il manifesta pour le dessin de rares aptitudes. A l'âge de treize ou quatorze ans, il détermina son père à l'envoyer à Annecy, pour suivre les leçons de M. Prosper Dunant, paysagiste de valeur et homme de goût.

Il y resta jusqu'en 1832. Les progrès qu'il avait faits en peu de temps, les signes non équivoques d'une véritable vocation ne permettaient plus à sa famille d'hésiter : on décida qu'il partirait pour Turin.

Dès son arrivée à l'Académie, il gagna l'estime des maîtres autant que les sympathies de ses camarades.

Ses longs cheveux bouclés, sa figure, sa douceur et sa manière de se costumer, lui valurent le surnom de Raphaël Savoyard.

Pendant son séjour dans la capitale piémontaise, qui dura jusqu'en 1835, il obtint chaque année une récompense, entre autres une médaille d'argent (1834).

Mais alors, comme de nos jours, il n'y avait que Paris pour donner à un artiste digne de ce nom la consécration de son talent.

C'est ce que comprit Jean Bonier. Il alla prendre place parmi les élèves de Paul Delaroche. On peut croire qu'il

fut fortement séduit par la manière de ce maître, car son œuvre entière en porte l'empreinte.

Le séjour de Paris, cependant, ne devait pas convenir à notre compatriote. Homme timide et modeste, il n'était pas fait pour les agitations tapageuses de la grande ville, où le savoir-faire est plus indispensable que le savoir.

La nostalgie ne tarda pas à s'emparer de lui, car « si le Savoyard se transplante, il ne s'acclimate pas », suivant la belle expression de Charles Buet. Rappelé par l'attrait du pays natal, il alla s'établir à Chambéry.

Vers 1845, il quitta cette ville pour se rapprocher encore plus de son bourg d'origine, et il se fixa à Saint-Julien. Dans cette résidence, il a laissé de fort jolis portraits, — notamment ceux de M^{me} et de M. Joseph Albert, — et un grand tableau religieux qui appartient aux Sœurs de la Présentation de Marie.

En 1847, il rentra chez ses parents, à Frangy. C'est dans ce milieu calme et laborieux qu'il passa la plus grande partie de son existence. Quoiqu'il travaillât lentement, comme un artiste épris de son art, et non comme un mercenaire, il produisit un nombre considérable de portraits, de tableaux religieux, et de tableaux de genre. Ils sont disséminés un peu partout ; mais la trace de beaucoup n'est pas perdue, et je puis en citer quelques-uns :

Laitière lisant le journal sur sa voiture, en revenant du marché de Genève. (Vendu à Paris.)

Bergers : un jeune garçon et une fillette, assis sur un rocher, tiennent un agneau sur leurs genoux, en présence de l'artiste qui les peint dans cette attitude. (Vendu à Paris.)

La Nativité, d'après le Corrège.

Les Moissonneurs en temps calme.

Les Moissonneurs voyant venir l'orage.

Ces trois dernières toiles, ainsi que beaucoup d'autres inachevées, ornent aujourd'hui un grand salon de l'hôtel Tivollier, à Toulouse.

Portrait de M. Théodore Dupont, ancien notaire de Frangy, actuellement à Genève, qui prenait plaisamment le nom de Dupont *de la minute*, par opposition à Dupont *de l'Eure*.

Portraits de MM. François Chatenod, Jacques Bonier, de M^{me} Antoinette Cottin, veuve Bonier (Frangy.)

Portraits de famille, à Chindrieux, Bonneville, Ayse, Aix-les-Bains, Frangy, Paris.

J'en passe, et des meilleurs.

Ce qui caractérise tous ces tableaux, c'est le soin de la forme et le fini des détails. C'est surtout dans le portrait que notre peintre excellait ; c'est aussi dans ce genre que l'influence de Delaroche est manifeste. Aucune figure peinte par Jean Bonier ne paraît indifférente : aucun de ses personnages ne ressemble à ces inconscients qui regardent la vie comme les bœufs voient passer le chemin de fer. Ils ont tous l'expression qui leur est propre, et l'on peut dire de l'élève ce que Charles Blanc a dit du maître : « Doué lui-même d'une personnalité forte, il était fait pour comprendre celle des autres. Aussi, pas un de ses portraits qui ne trahisse un tempérament, qui ne révèle une âme. Une fois en présence de ses modèles, l'artiste devine leurs pensées, il pénètre au fin fond de leur esprit, il saisit le trait qui doit fixer leur ressemblance morale, bien supérieure à celle qui étonne les enfants ou fait crier d'aise les serviteurs de la maison. »

C'est à Annecy qu'est mort Jean Bonier, le 10 mars 1875. Il était trop sentimental, trop insouciant des choses matérielles pour faire figure dans une société qui est la proie des spéculateurs et des usuriers. Mais ceux-ci seront

oubliés depuis longtemps quand le nom de l'artiste sincère et consciencieux sera respecté comme il le mérite, et le bourg de Frangy se rappellera que c'est à lui qu'il doit d'être inscrit dans le nobiliaire intellectuel de notre province.

II.

F. DÉPOLLIÉ AÎNÉ, graveur en taille-douce.

Il y a deux ou trois années, en parcourant un *Supplément au Catalogue général* de la librairie Abel Pilon, mon attention s'arrêta sur une publication qui portait ce titre :

SUITE D'ESTAMPES

dessinées par

LANCRET, PATER, EISEN, BOUCHER, etc.

pour illustrer les

Contes de La Fontaine

Gravées au burin par DÉPOLLIÉ AÎNÉ,

splendide collection de 40 planches in-4°, dans un élégant
cartonnage, demi-percaline.

Tirage sur papier vergé de Hollande..... 80 fr.

Ce nom de Dépollié, qui n'est pas aussi commun que ceux de Dupont et Durand, s'offrait avec un aspect local qui m'intrigua.

Je prends plaisir à faire des recherches sur l'origine des personnages marquants dont les noms, spéciaux à la Savoie, ne peuvent avoir pris racine ailleurs que par transplantation. C'est ainsi que j'ai flairé un Montminois sous le sculpteur (grand prix de Rome, s. v. p.) qui s'appelle Maniglier (Henri-Charles), et je n'ai pas dit mon dernier mot sur le peintre Dubouloz (Jean-Auguste), ni sur l'aquarelliste Grivaz, qui me semblent être des Parisiens quelque peu Allobroges.

Afin d'être édifié, j'écrivis à la maison Pilon pour obtenir communication des renseignements qu'elle pouvait avoir sur le graveur Dépollier.

La réponse ne se fit pas attendre ; la voici :

« Monsieur, nous avons bien reçu votre demande relative au graveur Dépollier aîné. Ce dernier gravait au siècle dernier les œuvres de Lancret, Pater, etc. Nous vous envoyons un spécimen de sa manière, dans l'espoir de vous compter parmi nos souscripteurs. »

C'était bien un peu laconique, mais je ne doutai pas qu'avec ces premiers indices on ne pût arriver à de meilleurs résultats. Je me rendis à la bibliothèque publique de Genève, si riche en documents de toute nature, et j'y consultai les principaux ouvrages relatifs aux graveurs, notamment les *Notices* de Malpé et le *Dictionnaire* de Basan.

Mais ce fut en vain : le nom de Dépollier ne figurait nulle part ; aucun traité relatif au siècle dernier ne le mentionnait.

J'eus recours à l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, qui posa la question dans son numéro du 25 avril 1889 (page 232).

Réponse à tout, telle est la devise de l'*Intermédiaire*, aux termes de son prospectus ; mais personne ne répondit.

J'aurais attendu longtemps, si le hasard ne m'avait appris, par la bouche de M. Serand, que M. Dépollier, imprimeur, se proposait de faire illustrer *Annecy et ses environs* par un de ses cousins, graveur à Paris.

Courir chez l'aimable imprimeur pour le questionner, tel fut mon premier soin. C'est même par là que j'aurais commencé si j'avais pu soupçonner que l'artiste fût un contemporain ; mais la lettre reçue de Paris m'avait enlevé cette idée.

Bref, M. Dépollier me renseigna si bien que je reconnus

l'identité du graveur des *Contes de La Fontaine* avec son cousin. Il eut même l'obligeance de me mettre en rapport avec ce dernier, qui est un homme aussi modeste que méritant, et c'est ainsi que je me trouve en mesure aujourd'hui de porter à la connaissance de nos concitoyens quelques détails sur la vie et l'œuvre d'un artiste remarquable, dont notre pays peut être fier.

M. François Dépollier, qu'on appelle Aîné pour le distinguer d'un frère, habile graveur d'horlogerie établi à Brooklyn (Etats-Unis d'Amérique), est né à Genève, en 1840, de parents savoyards originaires de Mésigny (canton d'Annecy-Nord).

Il débuta comme graveur d'horlogerie à Genève, puis à Neuchâtel. Plus tard, il fut appelé à Lyon comme graveur et dessinateur d'impressions pour le foulard.

Il se trouvait fixé à Besançon, quand l'Exposition universelle de 1878 fournit à cette ville l'occasion de l'envoyer à Paris comme délégué.

C'est là que ses beaux travaux le signalèrent à l'attention des hommes compétents. On lui fit des propositions qu'il accepta, et il resta à Paris pour graver les illustrations des *Contes de La Fontaine*.

A l'apparition de cette œuvre, il n'y eut qu'un cri d'admiration dans la presse. M. Octave Uzanne, dans la *Revue du Monde littéraire* du 10 mai 1883, se chargea de donner à notre artiste la consécration qui lui manquait. Voici comment il s'exprime : « M. Dépollier aîné, « qui était hier un graveur inconnu, mérite les plus « grands éloges pour la manière fine et l'ampleur de facture qu'il a apportées dans l'interprétation des anciennes « estampes. Il a produit là des pièces admirables, et son « burin a tour à tour de la malice et de la grâce, de l'esprit et de la vigueur : de ce procédé froid de gravure il

« tire de la couleur, du moëlleux et une harmonie chaleureuse. »

Ce fut un succès. M. Dépollier s'adonna, dès lors, exclusivement à la gravure en taille douce.

Il a créé des miniatures adorables, et reproduit quelques jolis tableaux, parmi lesquels je citerai le *Printemps* (d'après un peintre de Bordeaux, M. Saint-Lannes), et la *Baigneuse aux Fleurs*. Il est passé maître également dans le portrait : j'en possède un de la princesse de Lamballe qui est ravissant.

Mais ce qui le fera plus apprécier chez nous c'est une série d'illustrations, commencée à peine, et qui paraîtra prochainement sous ce titre : « La Savoie pittoresque. »

M. Dépollier, qui est actuellement dans la force de l'âge et du talent, est devenu graveur de la Banque de France : en consacrant à son pays ses heures de loisir, il prouve qu'il est resté bon Savoyard, quoique né sur la terre étrangère, et ses compatriotes lui en sauront gré.

François MIQUET.

VARIATIONS PÉRIODIQUES

DES

GLACIERS DE LA CHAÎNE DU MONT BLANC

La variation périodique des glaciers en allongement ou en retrait est l'un des phénomènes les plus grandioses et les plus intéressants que nous offre le monde des Alpes.

Pendant cinq, dix, vingt ou trente ans, nous voyons, sans cause apparente, un glacier augmenter de volume, augmenter en longueur, dépasser les moraines séculaires,

renverser les forêts, les habitations, comme au village des Bois, puis, sans autre cause apparente aussi, nous le voyons pour ainsi dire rétrograder, s'arrêter dans cette crue étrange, ensuite diminuer, reculer, se raccourcir, et cela pendant dix, vingt ou trente ans et plus ; on croirait qu'il va disparaître dans cette fonte progressive, mais, au bout d'un certain nombre d'années, le recul prend fin et le glacier recommence à s'allonger. Cette variation périodique s'observe en même temps sur divers glaciers, mais non d'une manière identique ; cela dépend de leur réservoir supérieur et de la pente du glacier ou de son inclinaison.

Les glaciers voisins peuvent être en variation opposée ; c'est-à-dire l'un en période progressive, l'autre en période décroissante par les mêmes raisons.

Ce phénomène est encore mal expliqué : lorsque l'inclinaison du terrain n'en est pas la cause, les lois même en sont imparfaitement connues ; c'est un peu pour obvier à cette lacune que je résumerai dans ce travail les observations que j'ai faites depuis bientôt un demi-siècle,

Glacier des Bossons.

Le voyageur qui pénètre dans la vallée de Chamonix par la grande route de Sallanches ou par l'un des cols de Voza ou du pavillon de Bellevue est agréablement surpris lorsqu'il arrive sur le plateau des Houches, première paroisse de la vallée, d'apercevoir d'abord le glacier de la Gria suspendu au flanc nord-ouest de l'aiguille du Goûté, ensuite celui de Tacconaz qui n'est séparé du premier que par l'arête des Faux et qu'une autre crête semblable sépare du plus grandiose de tous, le glacier des Bossons.

Ce dernier frappe l'attention par la magnificence des pyramides agglomérées à sa base et aussi par leur pureté et leur éclat.

Pendant plusieurs années, ces pyramides avaient disparu et le glacier lui-même s'était considérablement amoindri : au lieu de dominer de quelque vingt mètres ses moraines latérales, il se trouvait dominé d'autant par elles et n'offrait plus qu'une légère langue de glace enserrée entre deux berges continues qui le dérobaient aux regards. Depuis quelques années, il a repris vigueur et ses pyramides se sont reformées aussi belles, aussi majestueuses qu'on les vit jamais en ce siècle.

C'est en 1818 que le glacier des Bossons eut sa plus grande étendue ; à cette époque, il envahit quatre ou cinq hectares de terrain labourable, dont le propriétaire fut presque entièrement ruiné. Son voisin, qui avait fait construire la grande maison qu'on remarque au village de Montquart, a dû aussi abandonner son projet d'en faire un hôtel, croyant que le glacier traverserait la vallée et qu'on ne pourrait plus arriver à Chamonix qu'en ouvrant un tunnel dans la glace. Enfin, on lui vit prendre un développement tel, que des processions furent ordonnées pour conjurer le fléau. L'une d'elles planta, entre deux gros blocs de la moraine, une croix qui ne fut point dépassée et qui nous marque ainsi la limite précise de l'invasion.

Depuis 1818, le glacier des Bossons a reculé, lentement d'abord et avec des alternatives de perte et de gain. Ainsi, jusqu'à 1850, sa retraite mesure plus de 200^m, mais il avance de nouveau pendant quatre années consécutives et, au commencement de 1854, il n'est encore qu'à une distance de 150^m de la croix-limite. Le recul est plus sensible à partir de ce moment : un mesurage effectué le 3 novembre 1868 donne une distance totale de 553^m depuis la croix jusqu'au pied du glacier, ce qui représente une moyenne annuelle de 22^m dans le cours de ces derniers quatorze ans.

Cette diminution n'a pas eu lieu seulement à son extrémité inférieure, mais sur toute son étendue, jusqu'à 2,000^m d'altitude, et son épaisseur s'est réduite dans une égale proportion à en juger non seulement par ses moraines mais encore par les impressions qu'il a laissées sur les rochers de ses deux bords. J'estime cette réduction d'épaisseur à 80 ou 100^m.

Du 3 novembre 1868 au 26 septembre 1878, le glacier a eu des mouvements alternatifs d'avance et de retrait qui se sont, en définitive, traduits par 81^m de retrait, soit 8^m en moyenne par an. De là au 30 octobre 1879, sa progression a été de 12^m ; elle a continué pendant l'année 1880 de la manière suivante :

Au premier point de repère : du 30 octobre 1879 au 24 mars 1880, il s'allonge de 12^m,20, et du 24 mars 1880 au 10 mai même année il aurait avancé de 5^m,90 en 47 jours, soit près de 0^m,125 en 24 heures, et du 10 mai au 31 même mois soit en 21 jours de 4^m,60, soit 0^m,22 par 24 heures ; je remarque aussi un exhaussement considérable.

Au deuxième point de repère, fixé à la moraine latérale droite à un bloc sur lequel ont été inscrites les dates des observations : du 24 mars 1880 au 31 mai, il n'a progressé sur ce côté que de 2^m,40 en 21 jours ou 0^m,115 par 24 heures, c'est-à-dire la moitié moins rapidement que sur l'autre rive, par suite du frottement contre les grands blocs de la moraine.

A un troisième point de repère, sur la gauche du torrent : du 10 mai 1880 au 31 même mois, sa progression a été comme au deuxième point de repère, soit 2^m,70 en 21 jours ou 0^m,13 par 24 heures. Ici, comme au repère de droite, il s'est produit un exhaussement notable. Le glacier fait entendre un roulement, un grondement intérieur qui

lui occasionne de continuelles dégringolades de blocs de pierre ou de glace ; c'est à tel point que l'approche en est presque dangereuse.

Du 31 mai au 4 août, il y a eu un retrait de 4^m,30 par suite des chaleurs des trois mois d'été, la progression des hautes régions n'étant pas suffisante pour contrebalancer la fusion qui s'opère dans le bas.

L'année suivante, son augmentation de volume est si accentuée qu'il pousse devant lui le gros rocher de la moraine de droite qui me servait de repère ; je ne puis donc plus avoir confiance en ses indications, mais au moyen des autres repères j'évalue à une vingtaine de mètres la nouvelle avance rectiligne du glacier. Son exhaussement a subi pareille augmentation.

Du 20 mars 1882 au 17 avril même année, il aurait avancé de 3^m,70 dans l'espace de 28 jours, ce qui fait un peu plus de 0^m,13 par 24 heures ; au 17 avril, j'avais constaté sur un autre point de repère qu'il y avait une distance de 38^m,85 ; au 2 octobre 1883 soit pendant 18 mois, il avait parcouru la grande distance de 38 à 40^m, car le glacier continue de transporter l'immense bloc sur lequel était fixé mon repère, et du 3 juin 1883 au 8 octobre même année soit pendant 4 mois, sa progression, malgré les chaleurs de l'été, comportait encore 2 à 8^m par mois ou 0^m,07 à 0^m,08 par 24 heures.

Nouvel avancement de 31^m,50 pendant l'année 1884. C'est peut-être pendant cet hiver de 1883 à 1884 que le glacier a été le plus mouvementé puisqu'il a rétabli les magnifiques pyramides que l'on remarquait en 1818 et 1820 ; il a pris cette année plus d'ampleur et d'exhaussement qu'à aucune autre époque, malgré l'été chaud que nous avons eu. Je note encore un allongement de 59^m en 1885 et de 42^m en 1886. A l'automne de cette année, les

pyramides sont plus belles que jamais et le glacier s'est encore exhaussé et considérablement élargi.

Voici une preuve de la vitalité du glacier des Bossons. Les tenanciers de la buvette et de la grotte des Bossons avaient commencé de creuser cette grotte dans la glace un peu au-dessus du chemin tracé contre la moraine pour y parvenir. Mais, vu la grande vitesse descendante du glacier, ils durent abandonner le travail et creuser plus haut une nouvelle grotte. Ce n'est pas une petite affaire que de percer dans la glace un tunnel de 20 à 24^m de profondeur. Or, le 28 octobre, ayant mesuré la distance du point où la première grotte avait été creusée vers le 15 mai au point où elle se trouvait actuellement, j'ai constaté un éloignement de 37^m,03 en six mois, ce qui correspond à une vitesse de 0^m,32 par jour.

Dans les trois années suivantes, je constate une espèce de stationnement : le glacier perd 6^m pendant l'été chaud de 1887 et perd encore 3^m en 1888, mais il regagne 10^m en 1889, toujours en culbutant devant lui le gros bloc dont j'ai déjà parlé ; de sorte que ce repère, qui est aujourd'hui à 318^m de la croix limite, donne la vraie mesure de l'avancement du glacier, avancement que j'évalue à plus de 300^m depuis l'époque de son plus grand retrait, c'est-à-dire depuis 1873 ou 1874.

(A suivre.)

Venance PAYOT.

ONOMATOLOGIE

On sait que la prononciation légèrement aspirée de la consonnance *c* ou *s* a fini par se transformer en *f* dans plusieurs localités. C'est ainsi que *Oncion* et *Ancion*¹, entre Anthy et Publier, sont devenus Anfion et Amphion, *Cindrol*, Findrol, *Ceillière*, Fillière, *Cier*, Fier. On disait aussi *Farragins* pour Sarrasins, *fraysi* pour cerisier, *chanfon* pour chanson, *lanfe* pour linceuil, etc.

Le même changement s'est opéré dans le mot *Elcia*, qu'on lit dans une Charte de 1183 relative à Rumilly, aux archives départementales. On a dit *Eczia*, *Eczaz*, *Elfia*, *Effaz*; toutes ces variantes se retrouvent dans les chartres de 1487, citées par M. de Foras dans son étude sur l'ancien Rumilly.

Pour éviter l'hiatus, l'*n* euphonique a dû s'interposer entre l'article *la* et le mot *Effaz* pour former le nom actuel, *la Neffaz*, puis *la Nepha*, comme Amphion pour *Ancion*.

C.-A. DUCIS.

¹ Le mot *Uncio* représentait déjà l'idée générique d'un petit cours d'eau dans une prose chantée à l'abbaye de Talloires en l'honneur de saint Nicolas, au xii^e siècle, et publiée dans cette *Revue*, 1879, p. 75.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

15^e ANNÉE. — BULLETIN N° 2. — FÉVRIER 1890.

BAROMÈTRE. — Moyennes barométriques un peu au-dessus de la normale : 723,8 à Annecy, 682,4 à Leschaux, 707,9 à Mélan. Maxima le 3 à Annecy, le 19 à Leschaux et à Mélan. Minima le 12 aux trois stations. Excursion du mercure : 8,3 à Annecy, 8,9 à Leschaux et 11,1 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Mois froid et sec. Moyenne à Annecy du maxima 3°5, du minima —4°3, à 9 h. du matin —1°1. Moyenne générale : à Douvaine —0°2, à Chamonix —2°3, à Mélan —2°7, à Bonneville 1°2, à Leschaux —2°5, à Talloires 1°2.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 3°9, de celle de puits 1°2, de celle de rivière 1°2, du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 1°8.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de février : les	3	10	17	24
Thermomètre.... { maxima.	6°2	1°1	5°6	7°2
{ minima.	—11°	—6°9	—10°	—4°9
Baromètre à 0°	625,2	625,8	623,9	627,6

A cette station, la température atteint son minimum —10° le 12 du mois à 6 h. du soir et son maximum +7°2 le 19 à midi et demi. Le minimum barométrique est de 613 le 28 février et le maximum 629^m/m le 19. Ecart 16^m/m.

Un phénomène bien curieux est révélé par le baromètre enregistreur du Semnoz. Tous les deux jours, à 8 h. du matin, une hausse rapide a lieu, atteignant en moyenne 3^m/m, puis une baisse à peu près égale, le tout durant environ une heure. Soit que la tendance générale fût à la hausse ou à la baisse, le phénomène s'est produit avec beaucoup de netteté les 4, 6, 8, 10, 11, 14, 17, 20, 24, 25 et 27 février.

PLUIE. — Le maximum est aux Gets où l'on mesure, en quatre jours, 53^m/m d'eau provenant de 0^m,70 de neige, le minimum est à Chamonix où il tombe 0^m,25 de neige qui donnent 14^m/m d'eau. On relève encore 0^m,44 de neige à Cruseilles, 0^m,36 à Seythenex, 0^m,27 à Annecy, 0^m,25 à Douvaine, 0^m,21 à Rumilly, 0^m,20 à Megève, 0^m,16 à Sallanches, 0^m,66 à Leschaux et 0^m,85 au Semnoz. Ici, le pluviomètre donne 43^m/m. — Hauteur moyenne du lac d'Annecy 0^m,62, du lac Léman 0^m,78.

REMARQUES PARTICULIÈRES. — Floraison du noisetier à Rumilly dans la 2^e semaine de février. — Le 10, floraison de la primevère à Cruseilles. — Le 13 et le 15, tempête de neige au Biot. — Le 26, vent du N.-E. très fort à Chamonix.

15^e ANNÉE. — BULLETIN N° 3. — MARS 1890.

BAROMÈTRE. — Pressions au-dessous de la normale : 719,2 à Annecy, 679,4 à Leschaux, 704,7 à Mélan. Maxima le 14 aux trois stations. Minima le 19 à Annecy et à Mélan, le 18 à Leschaux. Excursion du mercure : 26,2 à Annecy, 24,8 à Leschaux et 26,7 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Très froide les dix premiers jours, chaude les dix derniers, au-dessous de la normale pour l'ensemble du mois. Moyenne à Annecy du maxima 10°3, du minima —0°9, à 9 h. du matin 3°2. Moyenne générale : à Douvaine 5°5, à Chamonix 1°2, à Mélan 3°7, à Bonneville 1°2, à Leschaux 1°4, à Talloires 1°2. — Le thermomètre descend à —20° à Chamonix, —18° à Leschaux et —13° à Annecy le 2 mars ; il monte à 22°, 19° et 22°5 dans les mêmes stations le 30 mars. Bonneville enregistre jusqu'à 31°.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 4°9, de celle de puits 1°2, de celle de rivière 1°2 ; du sol à Annecy à 0m,30 de profondeur 2°2.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de mars : les	3	10	17	24	31
Thermomètre.... { maxima..	1°7	2°6	9°7	5°	13°7
{ minima..	—17°	—11°8	—6°	—5°4	—2°
Baromètre à 0°	616,9	626,7	611,2	620,6	625,4

A cette station, la température atteint son minimum —17° le 3 à 6 h. du matin et son maximum 13°7 le 28 à 11 h. Le baromètre enregistreur, gâté par la gelée le 2 mars, ne reprend son service que le 17. La vague de 8 h. du matin observée en février se reproduit presque tous les jours, notamment les 1, 2, 20, 21, 22, 23, 27 et 28.

PLUIE. — Mois peu pluvieux. On note un maximum de 51^m/m en 7 jours à Cruseilles et un minimum de 15^m/m aux Gets. Thonon, qui a 16 jours humides, n'a que 36^m/m d'eau. Il est tombé 0m,20 de neige à Chamonix et au col des Gets et 0m,14 à Leschaux. Au Semnoz, on mesure 0m,37 de neige et 19^m/m5 d'eau. — Hauteur moyenne du lac d'Annecy 0m,42, du lac Léman 0m,61.

ORAGE. — Un seul orage le 18 à 3 h. du soir à Leschaux.

REMARQUES PARTICULIÈRES. — Floraison de la violette le 6 à Rumilly, le 14 à Cruseilles, le 25 à Seythenex, le 27 au Biot et seulement en avril à Megève. — Arrivée de l'alouette du 8 au 14. — Réveil de la grenouille le 15 mars au Biot, le 25 aux Gets ; de la chauve-souris le 28 à Seythenex, le 31 à Cruseilles. — Le 25 vent fort du N.-E. à Chamonix.

Le Secrétaire de la Commission, E. TISSOT.

(REVUE SAVOISIENNE.) *Le Directeur-Gérant : G. MAILLARD.*

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 14 mars 1890.

PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 4 heures.

M. LE PRÉSIDENT annonce la mort de M. Galiffe, célèbre historien genevois, membre correspondant de notre Société.

M. RIGAUX, professeur départemental d'agriculture, est admis comme membre effectif.

M. SERAND propose de faire graver nos diplômes par notre compatriote M. Dépollier, graveur à la Banque de France, à Paris.

M. MIQUET donne quelques intéressants renseignements sur cet artiste qui nous était inconnu, et estime, qu'avant de faire la démarche demandée par M. Serand, il conviendrait d'avoir lié plus ample connaissance avec ce graveur. (Voir aux mémoires.)

M. TISSOT, ingénieur, demande si la Société ne pourrait pas essayer quelques démarches pour obtenir le classement du château d'Annecy comme monument historique, ce qui assurerait la conservation intégrale de cet édifice.

Cette proposition soulève une vive et intéressante discussion à laquelle prennent part la majorité des assistants. MM. DUNANT et MIQUET, entre autres, reconnaissent qu'il y aurait quelque chose à tenter pour conserver à notre château son caractère archéologique, mais que cette démarche présenterait de nombreuses difficultés, en raison de l'affectation actuelle de l'édifice au logement d'une partie de la garnison.

(REVUE SAVOISIENNE.)

LA SOCIÉTÉ propose enfin que M. Ducis, archiviste départemental, fasse une demande officielle à M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts pour demander au moins que l'on respecte le cachet historique du château.

COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES

M. TISSOT présente un travail sur un nommé Caffé, voyageur en Egypte, dont il n'a pu malheureusement établir la complète identité.

M. SERAND a reçu de M. Fenouillet, directeur des écoles communales de Desingy, la copie d'un Journalier d'Antoine Boège de Conflens; il nous en fait la lecture partielle, qui intéresse vivement l'assemblée. Ce document, accompagné de quelques explications, est destiné à paraître dans la *Revue*.

M. MAILLARD présente des pastels et des gravures dont M. Firmin Salabert, peintre à Annecy, a bien voulu faire au Musée le gracieux cadeau.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire : Gustave MAILLARD.

Séance du 10 mai 1890.

PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance de mars est lu et adopté.

M. DUNANT présente comme candidat M. Albert Crolard, ingénieur à Cran-Gévrier; M. NANCHE présente en la même qualité M. Boch, maire d'Annecy.

M. SERAND donne lecture d'une lettre de M. Gabriel de Mortillet, qui annonce la publication d'un ouvrage sur les *Origines de la pêche, de la chasse et de l'agriculture*; cet ouvrage, qui nous donnera sans doute une foule de dé-

tails intéressants, est attendu avec impatience par tout le monde.

L'ordre du jour appelle la répartition des prix des concours d'histoire et de poésie. Lecture nous est faite des rapports des jurys examinateurs. Nous les reproduisons *in extenso* ci-après, avec les noms des lauréats.

M. Pierre Tochon, agronome, a envoyé à la Société une série complète de ses publications.

COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES

M. Ducis présente quelques considérations sur la transformation de plusieurs noms de cours d'eaux par suite de la prononciation aspirée de la consonnance *c* ou *s*.

LE MÊME, à propos des *desiderata* de M. Ritter sur M^{sr} Biord, dit qu'il possède le manuscrit original de l'Oraison funèbre que prononça ce prélat à l'occasion d'un service funèbre pour Louis XV dans l'église métropolitaine de Turin, le 22 juin 1774. Quelques corrections de ce manuscrit paraissent être de M. Bigex, alors vicaire général de M^{sr} Biord.

La maison de Savoie était dans les meilleurs termes avec celle de France, à la mort de Louis XV, le 10 mai 1774. Victor-Amédée III, roi de Sardaigne, était cousin germain de Louis XV par sa tante Adélaïde de Savoie, mère du roi de France. Il était beau-père du comte de Provence (Louis XVIII) dès 1771, et du comte d'Artois (Charles X) dès 1773 ; et son fils Charles-Emmanuel IV allait épouser Marie-Clotilde, sœur de ces deux derniers princes, en 1775.

On voit par le texte de cette œuvre que l'assistance française devait être nombreuse à cette cérémonie funèbre. M^{sr} Biord, docteur de Sorbonne, avait été curé de la Sainte-Chapelle de Paris. Cette position l'avait mis en

rapport avec la haute aristocratie de la capitale. Tel aurait été le motif du choix de cet évêque pour l'oraison funèbre du roi de France à Turin.

M. DUBOULOZ a trouvé dans le dernier volume des *Mémoires de la Société savoisiennne d'histoire et d'archéologie* la mention d'un livre de prières déposé actuellement à la Bibliothèque nationale.

Ce curieux document est orné de miniatures parmi lesquelles il est facile de reconnaître la Sainte-Chapelle de Chambéry, et les villes d'Annecy et de Thonon ; ces œuvres d'art auraient une valeur certaine, et on se demande si des souscriptions particulières, que M. le conseiller Mugnier à Chambéry s'offre à recueillir, ne pourraient pas aboutir à les faire reproduire en héliogravure. L'idée vaut la peine d'être prise en considération.

M. MIQUET présente quelques belles gravures exécutées par M. Dépollier, l'artiste dont la *Revue* a déjà parlé.

M. NANCHE fait don au Musée d'une marmite de Papin, dont il explique la construction et le fonctionnement.

M. MAILLARD présente une série d'antiquités égyptiennes, grecques, romaines et arabes, données au Musée par un de nos compatriotes, M. Laffin, de Thorens. Cette personne, durant un séjour au Fayoum (Haute-Egypte), s'étant souvenue qu'elle était dans le voisinage des ruines de Crocodilopolis, a pris bravement la pelle et la pioche, et a amené au jour d'intéressantes trouvailles, qu'elle envoie en don gracieux au Musée de son pays. On ne saurait témoigner assez de satisfaction et de plaisir en présence d'actes qui indiquent un esprit intelligent, éclairé et généreux. Nous nous sommes du reste empressé de remercier chaudement le donateur.

La séance est levée à 6 h. 1/2.

PRINCIPAUX DONS FAITS AU MUSÉE

depuis le mois de mars 1890.

MM.

Ravoire F., maire d'Hauteville. Un peson romain, terre cuite.

Administration des Hospices d'Annecy. Un tableau en verre de J.-B. Decrey, de Bonneville (*Un Docteur dans une maison de campagne*, copie).

Laffin, de Thorens. Une série d'antiquités égyptiennes, grecques, romaines et arabes provenant des ruines de Crocodilopolis (Fayoum, Haute-Egypte), découvertes et recueillies par lui-même.

Nanche, dentiste. Une marmite de Papin.

DONS FAITS A LA BIBLIOTHÈQUE.

David Martin. *Observations sur la marche rétrograde de la végétation dans les Hautes-Alpes* ; 1 br.

Miquet F. *Paysanneries* ; 1 br.

— *Deux Artistes savoyards* ; 1 br.

Nicollet, de Chambéry. *Rapport du délégué du département de l'Isère à l'Exposition universelle de 1889* ; 1 br.

Le Secrétaire, Gustave MAILLARD.

CONCOURS D'HISTOIRE ET DE POÉSIE EN 1889

RAPPORT DU JURY D'HISTOIRE

1^o *Les Volontaires de la Savoie de 1792-1799. La Légion allobroge et les Bataillons du Mont-Blanc* (imprimé).

Le plan adopté par l'auteur de faire l'histoire de chaque corps l'a forcé à des redites assez fréquentes, parce que les mêmes soldats ont fait partie successivement de divers corps, et à des retours sur quelques campagnes. En appuyant moins sur les détails personnels et en accentuant mieux l'allure de chaque corps, l'ensemble de l'ouvrage aurait eu plus de cachet littéraire.

Puisque la formation primitive des corps volontaires de la Savoie était, de l'aveu de l'auteur, un acte d'insurrection contre un pouvoir légitime, et que l'invasion de la Savoie eut lieu sans déclaration de guerre, l'auteur ne pouvait blâmer les mesures de défense prises par le gouvernement sarde. Il en est de même de l'invasion des autres Etats. Pour tous, c'était un droit et un devoir de se prémunir contre toute insurrection.

On admet qu'il y ait eu de l'enthousiasme dans un certain nombre de sujets mécontents du régime qui réprimait leurs écarts.

Mais d'autres documents, les uns inédits, les autres publiés déjà, prouvent abondamment que cet entrain était loin d'être général, comme le répète trop souvent l'auteur, qui fournit lui-même des preuves du contraire. La masse des populations restait fidèle au gouvernement légitime.

L'ouvrage abonde en notes biographiques, qui sont, en général, flatteuses et précieuses pour les familles. Mais l'histoire ne doit pas être un poème.

Toutefois cette œuvre révèle dans les détails tout un ensemble de personnages, de faits, qui n'étaient pas connus et qui apportent un appoint considérable à l'histoire de cette époque si tourmentée de nos contrées, en faisant connaître des aptitudes militaires et politiques que les circonstances ont développées, et qui resteront dans ses gloires.

*
* *

2^e Histoire des Savoyens sous le second royaume de Sardaigne. 1815-1860 (manuscrit).

Comme la restauration du second royaume sarde à la chute du premier Empire s'est faite d'abord selon les traditions du premier royaume, il est difficile au lecteur de

saisir bien les difficultés de cette transition, s'il n'a pas une idée complète du régime antérieur. C'est ce que l'auteur aurait dû faire par une introduction, dans laquelle il aurait résumé le caractère de la première période monarchique de la Maison de Savoie, les transformations inouïes que nos contrées ont subies sous la première République et l'Empire, afin de faire apprécier en connaissance de cause la reprise subite des traditions précédentes ; elles ne tardèrent pas, d'ailleurs, à recevoir successivement des changements progressifs, qui n'eurent leur développement définitif qu'à l'installation du régime représentatif. Cette période, qu'on peut appeler d'incubation, pourrait être traitée plus historiquement et ne pas se résumer en nomenclature de faits ou de résumés quelquefois mal groupés, et ne caractérisant pas assez l'inspiration de chaque époque.

La marche historique est plus accentuée dans la seconde période, où le mouvement social se développe en suivant les contre-coups de la politique de l'Europe.

Malgré quelques lacunes et quelques erreurs de détails, l'auteur a présenté un tableau fidèle de la situation inférieure et pénible de la Savoie pendant les tendances et les efforts des hommes qui dirigeaient la politique du Piémont vers les annexions des Etats voisins, et enfin les causes de la séparation de la Savoie et de son annexion à la France. On ne peut que féliciter l'auteur d'avoir apprécié les faits dans leur simple réalité sans passionner son récit comme tant d'autres le font trop souvent, selon leurs visées politiques.

* * *

3° *Les Savoyards à Rome* (imprimé).

C'est l'histoire d'un Etablissement collectif en faveur des Belges, des Savoyards et des Français, c'est-à-dire

des sujets étrangers parlant la langue française à Rome, établissement qui a pris le nom de Saint-Louis des Français. C'est une revendication des droits des Savoyards qui ont été méconnus pendant longtemps par la section française, qui s'était étendue et substituée insensiblement aux droits de nos compatriotes. C'est la réparation historique de longues injustices, toute basée sur des titres inédits. L'œuvre est traitée avec aisance et pleine connaissance de cause, bien que la rédaction soit un peu délayée, et qu'elle eût comporté plus de concision. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas fusionné dans cette seconde étude la première qu'il avait fait paraître sur le même sujet ; l'ouvrage aurait été plus complet et plus magistral.

* * *

4^e *Histoire de Seyssel* (manuscrit).

Si les monographies d'une ville, d'une commune sont les éléments indispensables à l'histoire d'une contrée, c'est à la condition qu'elles soient en rapport avec les données générales de l'histoire contemporaine, dont elles viennent souvent préciser et rectifier les détails. On ne se figure pas assez les connaissances préalables qu'exige un travail historique sérieux. C'est malheureusement ce qui manque dans les premières périodes de cette œuvre, qui sont toutes à refondre, soit pour la rectification d'un grand nombre de faits erronés, soit surtout sous le rapport de la rédaction et du style. L'auteur acquiert un peu de solidité à mesure qu'il entre dans les époques où les documents lui viennent en aide. Encore faut-il les apprécier au point de vue de la critique historique, qui a fait tant de progrès dans notre époque.

Nous ne voulons pas cependant décourager l'auteur : car, nous le répétons, plus les monographies sont nom-

breuses, plus l'histoire d'une contrée pourra être entreprise avec sûreté et ensemble. Elles doivent lui venir en aide et non la dévoyer. Souvent un bon regeste est préférable à un travail qui a la prétention de la forme historique.

Ajoutons que le double aspect sous lequel l'histoire de Seyssel doit être envisagé n'est pas assez caractérisé dans ses phases successives.

*
* *

5^o Un autre ouvrage assez considérable a été présenté à ce concours. Mais, la Commission a appris avec certitude qu'il a été présenté aussi au concours d'histoire de l'Académie de Savoie. Cette double présentation l'exclut formellement de notre concours, à teneur de nos règlements.

*
* *

La Commission, après examen et discussion des mérites relatifs des œuvres qui viennent d'être analysées, vous propose de décerner un prix de 350 fr. à partager *ex æquo* entre l'ouvrage n^o 1, qui est de M. Folliet, et le n^o 2, qui est de M. Plézance, un prix de 50 fr. au n^o 3, dont l'auteur est M. Malliand, de Chambéry, et une mention honorable à titre d'encouragement au n^o 4, M. Fenouillet, instituteur à Seyssel.

RAPPORT DU JURY DE POÉSIE

Le nombre des pièces présentées dans les conditions réglementaires est de dix, émanant de sept auteurs.

Chaque membre du Comité les a successivement examinées, une à une, avec assez de soin pour établir, à son point de vue, un premier classement.

Quand ce travail préparatoire a été fait, les membres se

sont réunis pour échanger leurs impressions, discuter en commun la valeur des poèmes, et arrêter le classement définitif.

Pour arriver à ce résultat, la marche la plus simple est de procéder par élimination. Dans tous les concours on trouve des œuvres d'une faiblesse telle qu'aucune contestation ne saurait être soulevée à leur sujet. C'est par celles-là qu'il convient de commencer.

Nous avons débuté par la pièce intitulée *Napoléon IV*. En douze strophes de dix vers, l'auteur ne parvient pas à nous émouvoir pour ou contre son héros, pas plus qu'à démontrer qu'il soit ému lui-même. Les images sont forcées, le style incorrect. On en jugera par de courtes citations :

L'Océan, un soir, dit avec indifférence :
— Il est mort. A ces mots, l'on fut pris de pâleur.
Tout front tombait à terre *en le pays de France*,
Tout œil pleurait dans la douleur.
.....
Cet ange aux naufragés se montre *en le désastre*...
.....
Vos deux cœurs sont *des mers brûlées*,
Dieu seul peut combler une mer.
Dieu seul peut *détacher* vos fronts *collés* en terre,
Eteindre vos *soupirs*, — si même peut se taire
Jamais votre regret amer.

Inutile d'insister.

* * *

La Dent d'Oche, qui vient ensuite, a pour but de retracer, en 110 vers, les péripéties, d'ailleurs bien ordinaires, d'une course de montagnes. A côté de détails prosaïques, comme ceux-ci :

..... L'un de nous eut alors le génie,
Voyant que l'herbe sèche abondait en ce lieu,
D'en faire une brassée et d'y mettre le feu.
Nous eûmes peu de flamme et beaucoup de fumée.

On trouve des énumérations de lieux dits d'où le sentiment poétique est totalement exclu :

Voici le mont Billard, montagne d'un grand air,
Belvédère charmant ; voilà le roc d'Enfer...

Voilà le mont de Grange. Ah ! voici des troupeaux,
Des bergers, des chalets réunis en hameaux ;
C'est l'alpage fameux de Darbon et de Bise ;
A l'opposé, voilà les rochers de Memise.

Le genre descriptif, en poésie, est semé d'écueils. Il faut un souffle puissant pour animer la nature morte ; — et le rimeur, si bon qu'il soit, doit être doublé d'un magicien pour éveiller ce qu'on a justement appelé *l'âme des choses* : autrement, le lecteur reste froid.

* * *

L'inspiration manque moins dans la pièce intitulée : *D'Athènes à Jérusalem* (Salut à la Croix !). Mais la composition est mal ordonnée, les rimes sont pauvres et la forme est négligée : il y a même un vers faux :

Passez ! la Palestine, où tant de gloire abonde,
M'apparaît... Mon regard suit la trace profonde
Dont Dieu marqua ce sol triste et nu !

* * *

Les négligences reprochées à la poésie précédente se retrouvent en partie dans celle intitulée : *Un Rêve*. On n'y rencontre que des rimes *par à peu près*. C'est d'autant plus regrettable que l'auteur a du goût, de l'imagination, de la délicatesse dans les pensées ; mais la forme est sacrifiée à l'idée : c'est de la poésie inculte.

* * *

Il ne faudrait pas, cependant, supposer que nous ayons pour la forme une préférence exclusive : en dépit de l'at-

trait que nous éprouvons pour le rythme et la rime, il est nécessaire, à nos yeux, qu'un poème se recommande par d'autres qualités, notamment qu'il présente quelque chose d'original et de personnel.

C'est pour ce motif que nous avons écarté *Madeleine* et *Le Déluge*, deux pièces présentées par un même concurrent, qui sont irréprochables comme facture, mais où l'invention fait défaut.

* * *

Les éliminations dont il vient d'être question ayant été arrêtées à l'unanimité, la commission n'a plus eu à s'occuper que de quatre pièces, d'une valeur inégale, mais qui, à des degrés différents, méritent une récompense.

Ce sont celles qui portent les titres suivants : *La Veilleuse*, *Le Berceau*, *La Plainte*, *Légende d'Ecosse*.

Les deux premières sont du même auteur. Elles doivent être examinées ensemble, car isolément elles ne rempliraient pas les conditions du programme, attendu que l'une a seulement 68 vers et l'autre 80.

La Veilleuse a de réelles qualités : style correct, versification facile, idées sans prétention, avec une teinte de mélancolie qui n'est pas sans charme. Mais le troisième vers n'a que six pieds au lieu de huit ; des répétitions de mots dénotent le défaut d'attention soutenue ; enfin le souffle est un peu court.

Mêmes critiques pour *Le Berceau* ; notons pourtant que cette poésie a des qualités plus accentuées que la précédente et renferme des passages irréprochables.

* * *

La Plainte est un poème d'une certaine envergure et qui a une portée philosophique. Mais elle est empreinte d'un pessimisme outré. L'auteur met en scène tous les

êtres qui gémissent dans ce bas monde : les hommes, les animaux, les plantes même ; on s'attendait presque à y rencontrer le chœur des minéraux. Le sort de chacun est représenté sous des couleurs si noires, si désolantes, que nul remède ne semble capable de l'adoucir. Aussi lorsque, à la fin, le poète essaie de consoler tous ces plaignants par la promesse de la vie éternelle et de l'immortalité, l'on s'aperçoit qu'il est trop tard pour relever des victimes qu'on a terrassées comme à plaisir : et l'effort tenté pour leur rendre courage reste inférieur à la peine qu'on a prise pour les désespérer.

La composition de *La Plainte* est irrégulière ; elle présente des parties obscures et quelques incorrections. Mais bon nombre de strophes sont fortement conçues et finement tournées ; la facture est aisée, et l'ensemble est satisfaisant.

*
* * *

La seule poésie qui soit conduite avec un talent égal, du premier vers au dernier, c'est la *Légende d'Ecosse*. Elle se recommande par des qualités peu communes : élégance de style, facilité, richesse d'imagination. Les vers, bien cadencés, frappent agréablement l'oreille et, malgré quelques réminiscences des *Jacobites*, les pensées qui forment la trame de la pièce sont originales, pleines de grâce, de fraîcheur et de goût.

La *Légende d'Ecosse* est évidemment l'œuvre d'un poète exercé, qui connaît son art et qui n'est plus un débutant.

Aussi la Commission n'a-t-elle pas hésité à lui donner la première place.

Toutefois, comme le mérite des pièces intitulées *La Plainte* et *La Veilleuse, Le Berceau*, n'est pas suffisamment inférieur à celui de la *Légende d'Ecosse* pour

qu'aucune récompense ne leur soit due, la Commission propose de répartir comme suit la somme à distribuer :

Premier prix : 100 fr. : *Légende d'Ecosse.*

Deuxième prix *ex-æquo* : $\left\{ \begin{array}{l} 50 \text{ fr. : } \textit{La Plainte.} \\ 50 \text{ fr. : } \textit{La Veilleuse, Le} \\ \textit{Berceau.} \end{array} \right.$

Vu la faiblesse des autres poèmes, il n'y a pas lieu de décerner des mentions honorables.

LAURÉATS DES CONCOURS DE 1889

HISTOIRE.

Premiers prix :

MM. FOLLIET André, député, à Paris ;
E. PLÉZANCE, à Paris.

Second prix :

l'abbé MAILLAND, à Chambéry.

Mention honorable :

FENOUILLET, directeur des écoles communales de
Desingy.

POÉSIE.

Premier prix :

MM. BORDEAUX Henry, à Thonon.

Seconds prix :

GRANIER Camille, professeur à Bonneville.
BOMEL Henri, à Annonay ;

TRAVAUX DES LAURÉATS DU CONCOURS DE POÉSIE

LÉGENDE D'ÉCOSSE

« En compagnie de l'amour, on ne sait
« jamais où l'en va : on commence à
« chanter avec lui de jolis motifs d'e-
« péra, jusqu'au jour où, la scène chan-
« geant, on chante les grands airs, non
« plus du bout des lèvres, mais de toute
« son âme, jusqu'à se briser la voix. »
(Arsène Houssaye.)

ELLINOR.

I.

Fleur de l'Ecosse, elle est fille de chefs fameux.
Elle est pâle, son teint est blanc comme la neige,
Ses yeux bleus sont profonds comme les lacs brumeux,
Et sa beauté ressemble aux beautés de Norvège.

On l'appelle Ellinor, elle habite Edimbourg :
Les nobles Ecossais sont tous amoureux d'elle,
Mais son cœur n'a pas dit encore un mot d'amour,
Et semble défendu comme une citadelle.

Or, dans la Haute-Ecosse, au pays des highlands,
Le laird de Kinguissie a vu sa beauté frêle ;
Son cœur est vierge et pur comme les rochers blancs
Que le soleil couchant sur le ciel bleu dentèle.

Un regard a suffi pour qu'il l'aime à jamais.....
Qu'il chasse le faisan ou le chevreuil qui passe,
Qu'il franchisse les lacs ou les monts embrumés,
Ou qu'il fasse cabrer son cheval dans l'espace,

Même sur les rochers vierges, sur les sommets
Que seul l'aigle en passant effleure d'un coup d'aile,
Il revoit devant lui ses beaux yeux bien-aimés.
Aimant il a juré de se faire aimer d'elle.

Il a vingt ans, il est beau comme ses aïeux
Les anciens chefs de clans nés dans les Hautes-Terres ;
Il a dit : « Je la veux pour compagne, je veux
Qu'elle me suive aux vieux manoirs héréditaires. »

Son vieux père, le laird de Kinguissie, a dit :
« Ton amour est peut-être une chose insensée,
Mais pars pour Edimbourg. » — Et Donald répondit :
« Je reviendrai, mon père, avec ma fiancée. »

Le vieux laird a repris : « Ton audace me platt.
Mais conquiers ton amour sans vantardise aucune,
Mets les habits du clan, le tartan et le plaid,
Pars et fais-lui la cour en homme sans fortune. »

« Le kilte de tartane aux couleurs de son clan,
Les broques et la toque, et le lourd plaid d'Ecosse
Sont les seuls vêtements d'un highlander vaillant
Père, je vous salue, et préparez la noce. »

II.

Or on donnait un bal. Essayant leur pouvoir,
Les lairds entouraient tous Ellinor, blonde reine;
Mais elle passait froide et daignant laisser voir
Son doux sourire pâle et ses yeux de sirène.

Quand un hardi garçon s'approchant d'Ellinor
Lui dit en la fixant de ses beaux yeux limpides :
« Fillette, voulez-vous me suivre vers le nord,
Aux highlands, le pays des femmes intrépides ? »

Ellinor, entendant ce jeune homme parler,
Se mit à rire et dit de sa voix charmeresse :
« Quel est votre pays ? où faudrait-il aller ?
Et qui devrais-je aimer de toute ma tendresse ? »

« — Je suis un highlander, mon père est vieux berger.
On m'appelle Donald Macdonald, et je chasse
Le chevreuil, et je suis ignorant du danger
Car je suis du pays de Bruce et de Wallace.

« Je vous vis une fois, et depuis cette fois
J'emporte dans mon cœur votre pâle sourire,
Et j'ai quitté mes lacs et j'ai quitté mes bois ;
Laissez-moi vous aimer et laissez-moi le dire. »

Comme il était très beau dans son kilte et son plaid,
Alors la belle enfant, mignonne et délicate,
Lui dit : « Bel highlander, ton audace me platt,
Tu peux venir demain au port de Canongate. »

III.

Au port de Canongate il alla donc un soir.
Dans le grand salon triste il fut reçu par elle,
Puis sous les marronniers ils allèrent s'asseoir
Et Donald prit la main de l'enfant douce et frêle.

« Voulez-vous avec moi venir dans les highlands,
Au pays des highlands, oh ! voulez-vous me suivre ?
Là-bas, dans le lointain, vers ces grands rochers blancs,
Voulez-vous avec moi venir dans les highlands ?
C'est là qu'on sait aimer, c'est là qu'il fait bon vivre.

« Voulez-vous avec moi venir dans les highlands,
Sur ces vierges sommets aux neiges éternelles,
Au bord des lacs brumeux que les blancs goëlands,
Ces oiseaux familiers des lacs bleus des highlands,
Traversent d'un seul vol de leurs puissantes ailes ?

« Suivez-moi vers les lacs aux flots bleus, vers les monts
Dont le soleil couchant fait ruisseler la neige ;
Venez dans ces lointains brumeux que nous aimons,
Suivez-moi vers les lacs aux flots bleus, vers les monts,
Et dans mon chaume obscur qu'un grand rocher protège.

« Voulez-vous avec moi venir dans les highlands,
Sur les monts où parfois vont l'aigle et l'hirondelle,
Où le cerf s'enfuyant pose ses pieds tremblants ;
Voulez-vous avec moi venir dans les highlands,
Le pays des lacs bleus et de l'amour fidèle ? »

(REVUE SAVOISIENNE.)

Comme elle souriait de ses yeux indolents,
Il s'approcha tout près et dit de sa voix douce :
« Voulez-vous avec moi venir dans les highlands ?
Un lit je vous ferais de roseaux et de mousse.

« Si vous venez là-bas, je vous aimerai tant ! »
Et comme malgré tout elle hésitait quand même,
Donald reprit bien bas : « Mon vieux père m'attend
Et je vais partir seul ! Ellinor, je vous aime ! »

Alors elle lui mit autour du cou ses bras
Et lui dit tendrement : « Allons dans ta montagne,
Je quitte sans regrets Edimbourg, tu verras,
Je t'aime et je serai ta fidèle compagne. »

IV.

Le lendemain tous deux gagnèrent les highlands,
Et la route était longue, et triste, et monotone.
Et la blonde Ellinor sentait ses pieds tremblants
Car elle avait marché tout un long jour d'automne.

Le soleil se couchait au loin à l'horizon
Dorant les monts des feux mourants de sa lumière :
Ils marchaient dans les champs dépouillés de gazon
Quand l'highlander lui dit : « Voici notre chaumière. »

Sur le seuil, un berger au chef déjà tremblant
Dit au jeune homme ; « Entrez, sir Donald, la nuit gagne
Les monts brumeux ; entrez. Demain, au jour levant
Les chemins seront sûrs à travers la montagne. »

Saluant Ellinor, il dit avec émoi :
« Madame que le ciel d'highland vous soit prospère. »
Et Donald s'approchant lui dit : « Appelez-moi
Votre enfant et non pas sir Donald, ô mon père. »

« Nous venons d'aussi loin que viennent les oiseaux ;
Donnez-nous à souper du lait des laiteries,
Et faites-nous un lit, un lit de verts roseaux
Que vous recouvrirez du bon foin des prairies. »

Le lendemain, Donald, dès le soleil levé,
Comme Ellinor dormait, vint à son épousée,
L'embrassa sur le front, son beau front soulevé,
Et lui dit : « Le soleil brille par la croisée.

« Levez-vous, Ellinor, et mettez vos habits.
Les vaches vont aux champs et quittent leurs litières,
Il fallait vous lever pour traire les brebis,
Pour traire les brebis et les vaches laitières. »

Puis, trouvant ces mots durs, il vint vers Ellinor,
Et sur sa joue il vit soudain couler des larmes,
Et les pleurs la rendaient belle, plus belle encor :
Son regard triste et pur avait de plus doux charmes.

Elle dit : « Je voudrais être bien loin ; là-bas,
Dans Edimbourg, j'étais riche, j'étais princesse. »
Comme il devenait sombre, elle ajouta plus bas :
« Pourtant, je t'aime bien, je t'aimerai sans cesse. »

« — Ellinor, levez-vous. Le soleil du matin
A doré de ses feux la montagne obscurcie ;
Voyez ce grand manoir dominant le lointain,
Levez-vous, nous irons visiter Kinguissie. »

V.

Ils entrèrent tous deux dans l'antique manoir,
Le portier dit : « Salut, sir Donald, entrez vite :
Quand vous n'êtes pas là le palais semble noir ;
Votre père inquiet attend votre visite. »

Puis le vieux laird, sur qui la vieillesse a neigé,
Sortit, et, saluant Ellinor étonnée :
« Soyez la bienvenue en mon palais, car j'ai
La joie au cœur d'avoir à fêter l'hyménée.

« Des seigneurs de grand nom ont fléchi les genoux
Devant votre regard et votre beau front pâle ;
Mon fils pourtant a su se faire aimer de vous
Par sa seule franchise et par sa beauté mâle.

« Si vous étiez hier la femme d'un berger,
Vous êtes maintenant dame de Kinguissie ;
Je serai votre père et pour me protéger,
Vous pourrez me conduire à votre fantaisie. »

Et le front de l'enfant toucha ses cheveux blancs,
Puis câline, et voyant les deux lairds auprès d'elle,
Elle dit : « Je vous aime et j'aime les highlands,
Le pays des lacs bleus et de l'amour fidèle. »

Henry BORDEAUX.

LA PLAINTÉ

Mieux vaudrait mourir jeune ou n'être jamais né !
(SOLON.)

I.

Pâle ainsi qu'une feuille morte,
Je vais sans but, le front penché,
Jouet du rêve qui m'emporte
Vers le néant que j'ai cherché.

Un mal secret ronge mon être
Et m'a fait vieux avant le temps :
Pourquoi donc vivre ? pourquoi naître ?
Où donc sont allés mes vingt ans ?

Où sont les visions lointaines,
La douce candeur d'autrefois,
Quand je puisais l'eau des fontaines
Avec des coquilles de noix ?

Vanité ! vanité ! je pleure
Mes jeunes espoirs envolés,
Songeant que la vie est un leurre,
Faité d'amours inconsolés !

Et mon âme est toute pareille
A la ruche vide et sans miel,
D'où l'hiver a chassé l'abeille,
Morte en s'échappant vers le ciel !

En vain j'ai dit à la Nature :
« Par ton printemps, par ton été,
Guéris le mal qui me torture ; »
Sombre, elle a perdu sa beauté.

En vain Mai qui fleurit les branches
Redonne aux buissons leur décor,
Les grappes d'aubépine blanches
Ont pour moi des pâleurs de mort ;

Et chaque goutte de rosée
Qui tremble, à l'aube, au bout des fleurs,
Semble, douce perle irisée,
Une larme de leurs douleurs !

Je suis triste quand l'hirondelle,
Revenant du Midi vermeil,
Chante avec des battements d'aile
Sous mes auvents pleins de soleil ;

Choses d'été, choses d'automne,
Douces parfois au cœur meurtri,
Passent, tourbillon monotone,
Et mon regard n'a point souri !

Comme les mûres dans la haie,
Saigne mon pauvre cœur brisé ;
Rien n'en pourra fermer la plaie :
Ses blessures l'ont épuisé.

II.

O dix-neuvième siècle, âge effrayant et sombre !
Siècle de l'analyse et du doute, où tout sombre,

Dans le tranquille port n'étant plus abrités,
La foi des premiers jours chère aux déshérités,
Nos rêves infinis, nos tendresses humaines
Et les illusions de nos croyances vaines !
O siècle ! ta science ainsi qu'un vent mortel
Du temple qui s'écroule a fait désert l'autel ;
Elle a, brisant en nous l'espérance dernière,
Aux bords de notre lèvres étouffé la prière !
Après avoir semé le doute autour de moi,
C'est elle qui m'a pris ma jeunesse et ma foi,
Et, par son œuvre lente, imperceptible et sûre,
C'est elle qui m'a fait au cœur cette morsure.
J'ai voulu, torturé d'un vivace désir,
Comprendre l'Univers, l'étreindre, le saisir,
Et, prenant pour flambeau ta lumineuse étoile,
O science, avec toi j'ai déchiré le voile
Qui dérobait encore à mon œil ébloui
Du monde où nous vivons le mystère inouï.
Ah ! je sais maintenant ! et je comprends la plainte
De la foule à genoux dans la demeure sainte,
Et le blasphème impie à la plainte mêlé !
Le mystère terrible, on me l'a révélé :
Liberté ? songe creux ! Devoir ? vertu ? chimère !
Nous sommes les jouets d'une ironie amère !
Ne croyons plus au bien, ne croyons plus à Dieu,
Ce fantôme rêvé par delà le ciel bleu ;
Un aveugle caprice, une force inconnue,
La même pour l'esprit, pour la plante et la nue,
Morne Divinité qui fit l'être pervers
Inéluctablement règne sur l'Univers.
Le Monde est vil, le Monde est laid, et tous nous sommes
Des atomes chétifs, les choses et les hommes,
Qu'emporte en ses circuits le tourbillon fatal.
La Terre sombre empire a pour tyran le Mal.
Tout combat et tout souffre, et sur le globe immense
Où s'agite l'essaim des êtres en démence,
Par les plaines, les bois, les monts, de toutes parts,
Ecoutez ! je n'entends que des sanglots épars !

CHŒUR DES PLANTES.

- Dans la forêt, j'étais le chêne au tronc robuste :
Les tempêtes d'automne au sol m'ont arraché !
— Et moi qu'il abritait, humble, j'étais l'arbuste :
Avant d'avoir grandi la hache m'a tranché !

— Pourquoi m'a-t-on jeté, moi le lis, dans la vase ?
— Pourquoi m'a-t-on ravie, églantine, au buisson ?
— Et moi, l'épi naissant, l'homme du pied m'écrase,
Et je ne verrai pas la future moisson !

— Quel mal avons-nous fait, brins d'herbe des prairies ?
Nous sommes nés hier aux souffles du printemps,
Et voici que déjà nos tiges sont flétries,
Tombant sous la faucille, hélas ! avant le temps !

— Dans mes veines circule un poison délétère ;
Se détachant du cep, inertes, sans mûrir,
Mes grappes chaque jour, voyez ! roulent à terre :
De mon mal inconnu qui donc peut me guérir ?

CHŒUR DES ANIMAUX.

- Nous sommes les papillons frêles,
Nous voltigeons de fleurs en fleurs :
Enfants, pourquoi vos mains cruelles
Ont-elles lacéré nos ailes
Et terni leurs vives couleurs ?
Enfants, pourquoi riez-vous de nos pleurs ?

Je suis le passereau qui chante
Sur les rameaux, les jours d'été ;
Mais ma voix pleure et se lamente :
Qu'a fait l'aigle de mon amante,
De mon nid sous l'orme abrité ?
Dans ses serres, l'aigle a tout emporté !

Je suis l'aigle ; je plane dans l'espace ;
J'ai pour trône un rocher, je joue avec l'éclair ;

J'entends des cris d'oiseaux lorsque je passe :
Pourquoi frappé du plomb suis-je tombé de l'air ?

Moi je rampe : pitié ! je suis la taupe immonde.
Tenez ! je suis aveugle et demande merci !
J'accomplis comme vous ma tâche dans le monde :
Que vous ai-je donc fait pour me traquer ainsi ?

Impassibles, muets, le dos courbé, sans trêve,
Pour vos blés à venir, hommes, nous labourons ;
Jamais notre regard vers le ciel ne se lève :
Le joug nous rive au sol en meurtrissant nos fronts.
Du matin jusqu'au soir nous marchons côte à côte,
La plaine est longue et large et la montagne haute,
Et, las, nous succombons sous nos fardeaux trop lourds :
Quand verrons-nous enfin luire une aube meilleure ?
Du repos bienfaisant quand donc sonnera l'heure ?
Nos peines, nos labeurs dureront-ils toujours ?

CHŒUR DES HOMMES.

SOLON.

Enfin j'ai résolu, Nature, ton problème,
Et je viens dire à l'homme aux douleurs condamné,
Sans qu'il puisse échapper au sinistre dilemme :
« Il fallait mourir jeune ou n'être jamais né ! »

HÉRACLITE.

Je t'ai compris, ô monde, et je dis à la foule :
« Pourquoi rêver toujours d'un bonheur qui s'enfuit ?
« Insensé ton désir ! Comme l'onde qui coule
« Tout passe sans retour et tout s'évanouit ! »

SOCRATE.

Je t'enseignais, justice, autour du Prytanée ;
Pour te connaître mieux la Grèce m'écoutait :
Et cependant je bois la coupe empoisonnée ;
La loi punit le juste et mon peuple se tait !

LE CHRIST.

De mes lèvres, Seigneur, éloigne ce calice ;
Toi seul peux adoucir l'angoisse qui me mord.
Voici l'heure !... voici l'heure du sacrifice :
Seigneur ! Seigneur ! je suis triste jusqu'à la mort !

LA FOULE.

— O Christ, défends-nous donc ! par milliers on nous traîne
Les poings liés, meurtris, innocents, dans l'arène ;
Nous sommes égorgés, Christ, par tes ennemis !
Attendrons-nous longtemps le royaume promis ?
— On nous frappe, on nous vend : nous sommes les esclaves ;
Nul sourire jamais sur nos visages hâves !
Remets en son fourreau ton glaive, ô Spartacus :
Les forts seront vainqueurs et les faibles vaincus !
— Oh ! ce morne cachot ! ces liens ! ce silence !
Qu'il est lent à venir le jour de délivrance !
Es-tu morte pour moi, liberté, liberté ?
— O toi, Dieu de justice, ô toi, Dieu de bonté,
Arrête le fléau mortel qui nous décime :
Ces cadavres, regarde, ont vengé notre crime :
Pardonne ! nous prions, nous sommes à genoux !
Tu nous as bien punis ! pitié ! pitié sur nous !
— Trahis ! vaincus ! blessés ! la bataille est perdue !
Comptez ceux qui sont morts dans la mêlée ardue !
De ces héros obscurs nul ne dira les noms ;
Nous, leurs frères vivants, faibles, nous nous traînons
Sans espoir de secours ni de retraites sûres,
Sans rien pour étancher le sang de nos blessures,
Et nous ne savons pas où nous irons mourir :
Pourquoi toujours lutter ? pourquoi toujours souffrir ?

— Philosophes, martyrs, esclaves au front pâle,
Vous dont le cri plaintif en vos geôles s'exhale,
Taisez-vous ! fiers soldats, silence, vous aussi !
Nous souffrons plus que vous, car le mal, le voici !
La suprême douleur qui consume et qui mine,
Le mal qui lentement par notre âme chemine

Pareil au ver caché dans la chair des fruits doux,
Le voici ! je suis mère : eh bien ! comprenez-vous
Pourquoi je m'agenouille autour du berceau vide ?
Et savez-vous pourquoi ma figure est livide ?
— Et moi, je suis l'amante : il dort mon bien-aimé !
Il dort ! et son regard pour toujours s'est fermé !
O chers espoirs déçus ! ô ma vie ! ô torture !
— Injustice passée ! injustice future !
En nos maigres logis, pauvres, nous avons faim,
Nous n'avons pas de feu, nous n'avons pas de pain,
Et nous allons, tendant nos mains de froid rougies
A ceux qui chaque soir s'en vont à leurs orgies,
Quand pieds nus devant eux nous nous humilions !
Injustice ! injustice ! injustice ! injustice !
— Ciel avare pour moi ! ciel à d'autres propice !
Qui fais de ma laideur une virginité !
Ah ! ma jeunesse à qui me donne la beauté !
Voyez ! mon front a la pâleur d'une anémone,
D'un regard en passant nul ne me fait l'aumône ;
Mon foyer est désert et je pleure en secret,
Et, tandis que chacun vole aux fêtes, distrait,
Sans avoir deviné le mal qui me déchire,
A d'autres prodiguant sa lèvre ou son sourire,
Je garde plein d'amour un cœur inapaisé,
Et je ne connais pas la douceur du baiser !
Epouses que Dieu fit mes compagnes d'enfance,
Est-il une souffrance égale à ma souffrance ?

LE POÈTE.

Dérision ! ces cris, ce murmure, ces pleurs,
Ces voix, hymne confus des terrestres douleurs,
Qui, pareilles au bruit d'un noir essaim qui passe,
Traversent notre ciel et franchissent l'espace,
Cherchant au mal cruel quelque baume divin,
Dès le commencement là-haut montent en vain.
La plainte meurt en route ou stérile s'élance.
Qu'importe qu'elle arrive où règne le silence,
Quand au lugubre appel nulle voix ne répond ?

A quoi bon ces clameurs que nos souffrances font ?
Ah ! taisez-vous enfin, hôtes de notre terre :
Le ciel que vous cherchez est vide et solitaire.
Regardez sans espoir l'étoile au firmament :
De là ne peut venir le remède au tourment !
Folie ! étouffez donc cet absurde murmure ;
Laissez, muets, s'ouvrir et saigner la blessure.
Quoi ! vous ne savez pas, de vos rêves bercés,
Que prière ou blasphème, enfin, sont insensés ?
Vous n'avez donc pas fait la sombre découverte,
Pour tous écrite au sein de la Nature ouverte ?
Taisez-vous ! Jeune encor, je croyais que les cieux
Sur notre globe obscur rayonnaient, soucieux
Des misères d'en bas tordant l'être fragile ;
Atome comme vous, comme vous fait d'argile,
Marchant au même but, soumis aux mêmes lois,
J'ai prié, j'ai pleuré comme vous tous, parfois ;
Des maux dont vous souffrez j'ai subi les atteintes,
Et je pourrais encor des colères éteintes
Réveiller en mon cœur les germes endormis,
Ou lever mes deux bras vers les astres amis,
Si m'écoutant gémir ou prier, dure ou tendre,
Quelque divinité là-haut pouvait m'entendre.
Mais aujourd'hui, je vais stoïque en ma vertu,
Et, moins faible et plus grand que vous, je me suis tu.
Je porte mon fardeau sans larmes, ni colère,
N'attendant point du ciel l'inutile salaire,
Et de ma royauté goûtant l'amer plaisir.
Sourd à l'appel des sens, j'ai dompté le désir,
Et je garde enfouis et palpitants dans l'âme,
Comme la cendre cache et recouvre la flamme,
Mes rêves sans objet à chaque heure conçus,
Et l'âpre souvenir de mes amours déçus !
Allons, trêve à ces cris que le Mal nous arrache,
Puisqu'il faut qu'ici-bas s'achève notre tâche !
Mais si, pour l'accomplir, nos efforts sont trop courts,
Si trop lourde est la charge et trop long le parcours,
Si notre volonté sur le chemin vacille,
Eh bien ! courage alors ! cherchons le seul asile

Qui donne à nos travaux le repos souverain,
Et saluons la mort, l'œil tranquille et serein !

INVOCATION.

« O mort ! salut à toi, la suprême espérance !
Souriant je verrai ton spectre sans effroi ;
Hôte inconnu, j'attends de toi ma délivrance :
Salut, salut à toi !

Viens donc ! mon corps est las ; viens donc ! mon âme est lasse
Et je te bénirai, comme au brûlant désert
Le voyageur bénit le nuage qui passe,
L'ombre du palmier vert.

Seule, ton œuvre est bonne et douce et salutaire,
Et de sérénité ton royaume est rempli ;
Tu rends l'homme d'argile à sa mère la terre :
Tu lui verses l'oubli.

Car il est éternel le sommeil de la tombe,
J'y dormirai paisible, et le bruit de vos pas,
Frères, l'oiseau qui chante et la neige qui tombe
Ne m'éveilleront pas !

Fantôme au vol sans fin, emporte sous ton aile
Par delà cette vie aux crimes impunis,
Avec mon grand désir, mon angoisse éternelle,
Mes amours infinis ;

De mon cœur pour jamais ferme la cicatrice ;
Jette-moi tout entier au sépulcre béant ;
Viens donc ! je te salue, ô mort libératrice :
N'es-tu pas le néant ?

IV.

VOIX D'EN HAUT.

Heureux l'enfant qui joue et qui sourit, candide,
Allant des prés fleuris au sable du chemin,

Qu'on voit s'émerveiller de la bulle splendide,
Tandis qu'il suit des yeux dans l'air son vol rapide,
Prêt à la recueillir dans le creux de sa main !
Heureux l'enfant qui prie en disant : Notre père !
Qui ne sait rien du mal, dont le cœur simple espère,
Qui promène partout son grand œil étonné,
Du doigt montrant le ciel semé d'étoiles blondes,
Et tendant les deux mains pour atteindre ces mondes,
Fugitifs globes d'or, sans avoir soupçonné
Qu'ils sont les paradis où, pur ange, il est né ;
Heureux, béni l'enfant humble dans sa pensée !
Rien n'assombrit son front demeuré calme et pur ;
Nuls soucis de ses yeux n'ont altéré l'azur,
D'aucun sourire amer sa lèvre n'est plissée.
Comme le papillon, chercheur insoucieux,
Qui va, battant de l'aile, et monte jusqu'aux cimes,
Inattentif aux bruits qui sortent des abîmes,
En quête seulement de nectars précieux,
Son âme chaque jour à s'élever très prompte
Doucement vers le ciel avec ses rêves monte !
...Toi, le penseur, toi le poète triomphant,
Curieux de secrets que ton esprit redoute,
Tu sens peser sur toi le lourd fardeau du doute ;
Meurtri, ton cœur, ainsi qu'un vase qui se fend,
A laissé s'échapper les rêves de l'enfant !
Ton courage s'affaisse et tu maudis la vie ;
Ne pouvant apaiser cette soif, vive encor,
De la félicité vainement poursuivie,
Impuissant désormais à reprendre l'essor,
Tu jettes au Néant, vaincu, l'appel suprême !
Orgueil et lâcheté ! malheur à qui blasphème !
A qui cherche un destin d'où l'espoir est banni !
Tu crois avoir saisi l'énigme universelle :
Mais de la Vérité tu n'as qu'une parcelle
Ta science, ô penseur, se heurte à l'Infini !
Poète, ne dis point en ta pensée altière :
« Le Néant surgira derrière le tombeau ! »
Non, des cendres du corps l'âme s'envole entière ;
Rien ne s'anéantit, l'esprit ni la matière :

La mort ouvre à chaque être un théâtre plus beau.
Crois donc ! et comme un bien accepte la souffrance !
Unis à ta raison l'amour et l'espérance,
Et, libre de l'orgueil qui t'a désenchanté,
Rouvrant à l'Idéal une âme rajeunie,
Songe qu'il est un Dieu, plus grand que ton génie,
Et que ton être marche à l'immortalité ! »

Camille GRANIER.

LA VEILLEUSE

A la lueur mystérieuse,
Bien souvent je rêve tout bas.
Vieille et chère veilleuse,
Témoin de nos vivants combats.

Ta forme simple est démodée,
Ta porcelaine sans valeur
Est fendue et toute ridée :
Bien volé serait ton voleur !

Cependant tu me parais belle
Plus que les marbres les plus beaux,
Plus que les lampes qu'on cisèle
Pour les palais, pour les tombeaux,

Et pour te remplacer nulle autre
Ne remplirait notre désir :
Ta vie est liée à la nôtre
Par ce qui fait le souvenir !

Tu vis, sur sa funèbre couche,
Grand'mère souffrir de longs jours,
Et puis, la prière à la bouche,
Nous fermer ses yeux pour toujours ;

Pendant les heures d'insomnie,
Quand la souffrance l'accablait,

Ta flamme paisible et bénie
La consolait et lui parlait.

Tu lui rappelais le saint Temple
Où, sans cesse, devant l'autel,
Une veilleuse à ton exemple
Scintille devant l'Eternel ;

Et devant elle, doux mirage,
Revenaient les jours triomphants,
Communion puis mariage,
Puis le baptême des enfants...

Et maintenant ta flamme douce
Eclaire et veille un cher berceau,
Comme un rayon qui, dans sa mousse,
Va trouver le petit oiseau !

Bébé dort... la tête penchée
Sur ses petits bras arrondis,
Et sa bouche demi-cachée
Rit aux anges du Paradis...

Ah ! puisses-tu sans trop d'alarmes
Le voir grandir et nous charmer :
Les enfants nous payent nos larmes
Plus tard en se faisant aimer !

Ils sont si beaux quand un sourire
Eclaire leur minois mutin
Et qu'ils commencent à nous dire
Leur joyeux babil argentin !

Comme ta flamme, que sa vie
Se passe dans l'obscurité :
Vivre sans haine et sans envie,
N'est-ce pas la félicité ?

Qu'il ignore l'affreux martyre
De voir ses rêves ressembler

Aux pauvres papillons qu'attire
Ta flamme d'or pour les brûler.

O veilleuse, fidèle amie,
Reste longtemps sans te briser :
Le bonheur n'est qu'une accalmie
Qui nous laisse, un jour, reposer !

Et si plus tard venait l'orage
Qui nous attend tous en chemin,
Que ta clarté sous le nuage
Nous montre un heureux lendemain.

Dans ta sphère être utile aux autres,
C'est ton devoir humble et constant :
Combien qui font les bons apôtres
Ne peuvent pas en dire autant !

Henri BOMEL.

LE BERCEAU

Le berceau, c'est le frais poème
De l'amour comme du bonheur,
Qui résume tout ce qu'on aime :
Dieu, Famille, Patrie, Honneur !
Poème dont pas une lyre
Dans son plus éclatant délire
Ne dira toute la beauté,
Qui rend toute bouche muette
Et dont l'auguste et seul poète
Est là-haut la Divinité !

Le berceau, c'est sur cette terre
L'oasis pleine de douceur
Où, loin de tout air délétère,
Vient se reposer le penseur ;
Ainsi qu'à la source d'eau vive
Volent l'oiseau, l'abeille active

Dans le rayonnement du jour,
Sur la couchette rose et blanche
Mille fois la mère se penche
Pour apaiser sa soif d'amour !

Le berceau, c'est la chère étoile
Qui luit dans toute la maison,
Qu'aucune ombre jamais ne voile,
Jour et nuit, en toute saison,
Dont la clarté pure et paisible
Semble de la voûte invisible
Un rayon par Dieu détaché
Et qui, dans les heures de larmes,
Nous console de nos alarmes
Par son calme chaste et caché.

Le berceau, c'est l'écrin sublime
Dont les chérubins sont jaloux,
Que respecte même le Crime,
Qui contient le meilleur de nous,
Trésor qui surpasse en richesse
Les honneurs, le rang, la noblesse
Du roi même le plus puissant,
Pour lequel la plus pauvre femme
Donnerait de toute son âme
Et son bonheur, et tout son sang !

Le berceau, c'est l'arche bénie
Qui, dans notre siècle sans foi,
Sans pudeur, presque sans génie,
Où tout sombre : vertus et Loi,
Surnage au milieu du naufrage,
Chétif, faisant tête à l'orage,
Et franchissant tous les écueils :
De l'Avenir qui se révèle
Il tient la fortune nouvelle
Et les espoirs, et les orgueils !

O berceau, devant toi l'artiste,
Eût-il le pinceau d'un Mignard,

Charmé, vaincu, tout bas s'attriste
De la faiblesse de son art :
Beautés de Dieu dans la Nature,
Chefs d'œuvre de la Créature,
Non, vous n'avez pas à nos yeux
Tant de grâce dans la puissance,
Tant de force dans l'innocence
Et tant d'attraits délicieux !

Toi qui, dans les sillons des plaines,
Et dans les vieux chênes songeurs,
Verses, tous les ans, à mains pleines,
Les nids légers et tapageurs,
O Dieu, fais descendre des anges
Dans tous les berceaux dont les langes,
Un jour, deviennent des linceuls ;
Ramène le bonheur qu'on pleure
Aux époux désolés que l'Heure
Près d'un berceau vide voit seuls !

Toi qui choisis la pauvre étable
Au lieu du palais triomphant
Et l'humble crèche misérable
Pour loger ton Jésus enfant,
Pour les berceaux je te supplie,
Fais qu'en passant la Mort oublie
Ces doux êtres dont le regard
Fait parfois tant pleurer les mères,
Afin qu'ils ferment nos paupières,
Au jour cruel du grand départ !

Henri BOMEL.

RÉSUMÉ
DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
FAITES A ANNECY
ET DANS LE DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-SAOIE
pendant l'année 1889.

SOMMAIRE : I. BAROMÈTRE. — II. VENTS. — III. TEMPÉRATURE DE L'AIR. — IV. TEMPÉRATURE DE L'EAU. — V. HUMIDITÉ. — VI. ÉVAPORATION. — VII. PLUIE ET NEIGE. — VIII. LACS ET RIVIÈRES. — IX. ORAGES. — X. RÉSUMÉ AGRICOLE.

I. — BAROMÈTRE.

Observations faites à 9 heures du matin.

1889	ANNECY (453 ^m)		MÉLAN (633 ^m)		LESCHAUX 931 ^m)	
	Moyennes mensuelles	Excursion du mercure	Moyennes mensuelles	Excursion du mercure	Moyennes mensuelles	Excursion du mercure
	millim.	millim.	millim.	millim.	millim.	millim.
Janvier . . .	726,0	27,4	709,1	28,4	683,4	27,1
Février . . .	720,8	26,1	703,8	26,2	678,6	25,5
Mars . . .	722,1	23,0	705,0	23,5	679,5	24,9
Avril . . .	717,6	26,1	699,7	25,8	676,3	24,9
Mai . . .	720,6	11,7	704,4	15,1	680,0	11,6
Juin . . .	723,3	11,3	706,8	11,7	682,7	11,3
Juillet . . .	724,7	9,5	708,0	10,0	684,0	9,1
Août . . .	726,3	11,2	709,4	10,5	685,7	10,8
Septembre . .	725,4	15,1	708,2	15,9	683,7	14,8
Octobre . . .	721,4	16,7	704,1	17,4	679,0	16,4
Novembre . .	730,4	25,7	713,3	26,9	686,8	23,9
Décembre . .	727,3	17,7	711,5	22,1	684,8	19,6
ANNÉE. . .	723,82	18,46	706,94	19,46	679,04	18,32
Extrêmes . .	{ 739,0 le 20 nov. 704,0 le 9 avril		{ 722,7 le 20 nov. 687,9 le 9 avril		{ 695,3 le 20 nov. 663,7 le 9 avril	
Ecart annuel .	35,0		34,8		31,6	

Nota. — Les observations sont ramenées à la température zéro.

Depuis quelques années, le baromètre à Annecy se tient plus élevé que la normale et cependant ces années sont humides. Nous attribuons à cette humidité même et à la tension de la vapeur qui en est la conséquence la hauteur insolite que nous signalons. La meilleure preuve c'est qu'à Mélan et à Leschaux, stations plus élevées où la couche humide est moins épaisse, le baromètre est en effet moins élevé que la normale.

Maxima et minima barométriques au Semnoz (alt. 1,650^m).

	Max.	Min.	Exc.		Max.	Min.	Exc.
Janvier....	637	610	27	Juillet.....	634	621	13
Février....	635	609	26	Août.....	636	624	12
Mars.....	629	608	21	Septembre..	635	618	17
Avril.....	633	607	26	Octobre...	630	613	17
Mai.....	631	619	12	Novembre..	640	610	30
Juin.....	634	622	12	Décembre..	635	614	21

Moyenne des maxima 634,4, des minima 614,6, de l'excursion 19,5.
Extrêmes 640 le 20 novembre, 607 le 9 avril, écart annuel 33.
Moyenne des 52 observations faites le lundi 624,55. Tous ces chiffres se rapprochent de la normale, sauf le dernier qui est plus bas.

II. — VENTS.

Direction des vents à Annecy à 9 heures du matin.

1889	VENTS FROIDS ET SECS		VENTS SECS et CHAUDS	VENTS CHAUDS et PLUVIEUX	VENTS HUMIDES et FRAIS
	Vents du Nord NNW à NNE	Vents d'Est NE à ESE	SE à S	SSW à WSW	W à NW
Janvier.....	16	3	9	4	2
Février.....	6	»	7	4	11
Mars.....	6	3	12	2	8
Avril.....	»	4	12	4	13
Mai.....	3	»	4	15	9
Juin.....	8	2	6	7	7
Juillet.....	3	»	5	6	17
Août.....	5	»	11	8	7
Septembre....	8	»	8	2	12
Octobre.....	»	5	10	6	10
Novembre.....	18	»	7	2	3
Décembre.....	15	7	2	»	7
ANNÉE.....	88	21	93	57	106

Les courants froids se maintiennent : nous en avons encore 109 jours cette année et aussi beaucoup de vents pluvieux, double circonstance dont va se ressentir la température.

III. — TEMPÉRATURE DE L'AIR.

Observations faites en 1889 à Annecy, à Mélan et à Leschaux.

1889	ANNECY (448 ^m)			MÉLAN (629 ^m)			LESCHAUX (931 ^m)		
	maxima	minima	moyenn.	maxima	minima	moyenn.	maxima	minima	moyenn.
Janvier.....	2 ^o 2	-4 ^o 0	-0 ^o 9	1 ^o 7	-7 ^o 3	-2 ^o 8	2 ^o 7	-7 ^o 6	-2 ^o 4
Février.....	4,3	-5,0	-0,3	3,5	-8,1	-2,3	3,0	-9,6	-3,3
Mars.....	8,1	-2,7	2,7	7,2	-5,4	0,9	5,9	-5,4	0,2
Avril.....	15,4	3,1	9,1	12,4	1,0	6,7	10,3	-1,5	4,4
Mai.....	22,4	8,9	15,5	19,4	6,9	13,4	15,4	5,0	10,2
Juin.....	25,5	12,8	19,1	22,7	10,6	16,7	20,1	9,2	14,6
Juillet.....	25,9	12,0	18,9	23,6	9,4	16,5	20,9	7,9	14,4
Août.....	24,7	11,7	18,2	23,4	9,9	16,6	20,4	8,0	14,2
Septembre..	21,4	8,0	14,6	19,0	6,1	12,5	17,1	3,8	10,5
Octobre....	13,4	5,6	9,5	12,7	3,6	8,2	10,2	1,3	5,7
Novembre..	8,1	0,5	4,3	8,0	-2,0	3,0	6,9	-2,3	2,3
Décembre..	4,7	-5,3	-1,8	0,7	-11,5	-5,4	-0,1	-8,3	-4,2
ANNÉE...	14,35	3,80	9,07	12,86	1,10	6,98	11,07	0,04	5,55
Extrêmes..	34 ^o 0 le 14 juil. -15,0 le 14 févr.			31 ^o 5 le 12 juil. -22,9 le 14 févr.			28 ^o 9 le 14 juil. -19,0 le 14 févr.		
Ecart annuel	49,0			54,4			47,9		

A part l'hiver qui a été sec et une accalmie d'un mois entre août et septembre, l'année 1889 a été particulièrement humide : on y compte près de *cent* jours pluvieux d'avril à fin octobre soit pendant une période de sept mois seulement. Trois autres mois, janvier, novembre et décembre, se sont fait remarquer par la prédominance des vents du nord. Aussi les moyennes thermométriques sont-elles notablement inférieures à la normale, il n'y a d'exception

que pour mai et juin. Le résultat de l'année est une moins value de 1°16 tant à Annecy qu'à Mélan et seulement de 0°3 à Leschaux. On voit encore ici l'influence de l'altitude.

Extrêmes mensuels au pic du Semnoz en 1889

(altitude 1,650^m).

	Max.	Min.	Ecart		Max.	Min.	Ecart
Janvier.....	5°2	—15°0	20°2	Juillet	19°7	0°0	19°7
Février.....	4,7	—18,2	22,9	Août	20,6	—1,5	22,1
Mars.....	9,6	—19,5	29,1	Septembre..	19,7	—3,5	23,2
Avril	7,6	—10,0	17,6	Octobre	7,7	—3,0	10,7
Mai.....	10,2	—2,6	12,8	Novembre..	13,5	—4,0	17,5
Juin.....	14,7	1,0	13,7	Décembre..	12,7	—14,5	27,2

Moyennes de l'année : maxima 12°16, minima —7°57, écart mensuel 19°72. Extrêmes 20°6 le 1^{er} août et —19,5 le 17 mars, écart annuel 40°1. Température générale de l'année 2°29 en hausse sensible sur 1888 et 1887 qui n'avaient atteint que 1°24 et 1°34.

**Températures de 1889 à Douvaine (428^m), à Bonneville (449^m)
et à Chamonix (1,044^m).**

	Douvaine	Bonneville	Chamonix		Douvaine	Bonneville	Chamonix
Janvier.....	—0°48	—3°2	—0°5	Juillet.....	19°35	17°2	14°6
Février	0,12	—5,0	—4,5	Août.....	»	18,5	14,1
Mars.....	3,14	2,2	1,1	Septembre..	»	12,9	10,9
Avril	8,50	7,5	4,2	Octobre	9,81	8,1	6,3
Mai.....	15,37	13,6	12,3	Novembre..	5,73	1,4	1,9
Juin.....	19,40	17,0	15,3	Décembre..	—1,00	—5,5	—7,7

Année : 1°° à Douvaine, 7°06 à Bonneville (la moyenne de cinq années est 7°87), 6°31 à Chamonix (la normale est 6°37). Extrêmes : à Douvaine 36°5 le 13 juillet, —11°5 le 14 février, écart 48° ; à Bonneville 33° le 12 juillet, —18° le 3 décembre, écart 51° ; à Chamonix 30°6 le 12 juillet (au soleil 42°6), —23,7 le 14 février, écart 54°3. Bonneville a inscrit 33° au soleil en février.

Observations de température faites à Talloires (478^m).

Janvier... 0°4	Avril 8°1	Juillet.... 19°8	Octobre... 10°1
Février... 0,2	Mai..... 15,5	Août..... 19,1	Novembre. 6,0
Mars..... 3,5	Juin..... 20,0	Septembre. 14,8	Décembre. —1°3

Moyenne de l'année 9°68. Extrêmes 35° le 11 juillet, —13° le 14 février, écart 48°. La moyenne dépasse celle d'Annecy de 0°61, elle la surpasse surtout dans les mois froids, comme nous l'avons déjà fait remarquer antérieurement.

IV. — TEMPÉRATURE DE L'EAU.

Température de l'eau du lac d'Annecy, comparée à celle du sol à 0^m,30 de profondeur et à celle de l'air à 9 h. du matin.

	Air	Sol	Eau		Air	Sol	Eau
Janvier.....	—2 ^o 1	2 ^o 2	3 ^o 4	Juillet.....	18 ^o 4	16 ^o 9	20 ^o 6
Février.....	—1,1	1,5	3,3	Août.....	17,1	16,9	20,1
Mars.....	1,3	1,4	4,1	Septembre...	12,6	15,5	17,5
Avril.....	7,6	5,8	6,7	Octobre.....	8,5	11,8	13,0
Mai.....	11,8	11,8	12,8	Novembre...	3,0	8,1	9,7
Juin.....	18,8	16,0	18,4	Décembre...	—2,8	2,8	5,1

Moyennes annuelles : air 8^o01, sol gazonné 9^o20, eau du lac 11^o23. L'air et le sol gazonné sont restés froids, mais l'eau du lac s'est quelque peu réchauffée en regard des deux années précédentes et la saison des bains est plus longue.

Températures extrêmes : sol gazonné 18^o du 6 au 12 août, 1^o du 5 au 25 mars, écart 17^o ; surface de l'eau du lac 25^o5 le 12 juillet, 1^o4 le 14 février, écart 24^o1. — Saison des bains du 6 juin au 15 septembre, soit 102 jours, en excès de 25 jours sur la normale.

On remarquera que la température du sol et celle de l'eau sont en retard sur la température de l'air : cela se conçoit puisque l'eau et la terre sont mauvais conducteurs de la chaleur ; il y a cependant une époque de l'année où ces trois températures se trouvent à l'unisson, c'est d'ordinaire au commencement d'avril.

Température d'un puits à Mélan, comparée à celle de l'air à 9 h. du matin, en 1889.

	Air	Puits	Différ.		Air	Puits	Différ.
Janvier....	—3 ^o 8	8 ^o 7	+12 ^o 5	Mai.....	14 ^o 2	5 ^o 9	—8 ^o 3
Février....	—4,4	7,6	+12,0	Juin.....	18,2	6,9	—11,3
Mars.....	—2,3	6,8	+9,1	Juillet....	18,0	7,8	—10,2
Avril.....	7,4	5,8	—1,6	Août.....	17,0	„	„

Ici encore, malgré la profondeur du puits qui est de 6 mètres, l'équilibre de température entre l'air et l'eau s'établit au début d'avril. — Les observations sont interrompues à partir du 1^{er} août, nous n'avons donc pas la température maxima qui tombe en octobre ; le minimum est de 5^o5 le 29 avril. Dans les sept mois que nous offrons, on constate un léger relèvement par rapport à l'année 1888.

L'observateur de Mélan a eu soin de prendre les hauteurs de l'eau de son puits en même temps que les températures. Nous espérons tirer bon parti de ces données nouvelles que l'on ne nous avait pas signalées.

V. — HUMIDITÉ.

Etat hygrométrique de l'air à 9 h. du matin, en 1889.

	Annecy	Mélan	Différence		Annecy	Mélan	Différence
Janvier.....	»	90	- »	Juillet.....	77	74	+6
Février.....	93	93	0	Août.....	84	77	+4
Mars.....	»	81	»	Septembre..	85	84	+1
Avril.....	82	70	+12	Octobre....	88	87	+1
Mai.....	80	74	+6	Novembre..	93	93	0
Juin.....	83	75	+8	Décembre..	»	88	»

Moyennes : Annecy 84,7 ; Mélan 81,9 ; différence +2,8. Extrêmes à Annecy : 100 le 30 avril, les 3 et 15 juin, 23 septembre, 10 et 22 octobre et 13 novembre ; minimum 58 en avril et 63 en décembre. A Mélan : 100 le 2 février, le 4 septembre et le 14 novembre ; minimum 46 le 14 avril et 45 le 25 mai.

Cette année et l'année 1888 sont celles qui ont donné le plus haut degré d'humidité depuis le commencement de nos observations. La tension de la vapeur atmosphérique a atteint $13^m/m$ pendant les mois de juin, juillet, août et septembre, qui se sont fait remarquer à Annecy par une hauteur inusitée du baromètre.

Etat hygrométrique à midi au Semnoz (1,650^m).

	Normale	1889	Différence		Normale	1889	Différence
Janvier....	69,0	71,2	+2,8	Juillet.....	79,9	89,6	+9,7
Février....	65,9	51,8	-14,1	Août.....	77,5	82,7	+5,2
Mars.....	68,4	82,2	+14,4	Septembre..	81,9	86,8	+4,9
Avril.....	78,6	84,6	+6,0	Octobre....	78,4	86,0	+7,9
Mai.....	78,4	87,5	+9,4	Novembre..	76,6	83,5	+6,9
Juin.....	75,4	93,8	+18,4	Décembre..	73,2	56,0	-17,2

Moyennes : année normale 75,2 ; année actuelle 79,6 ; différence 4,4 au préjudice de 1889. Comme d'habitude, les mois les plus humides ont été ceux de la saison chaude et les plus secs ceux de l'hiver.

Extrêmes 97 les 3 et 17 juin et le 23 septembre. Minimum 41 le 4 février et 31 le 2 décembre.

VI. — EVAPORATION.

Millimètres d'eau évaporée à Annecy et à Mélan, en 1889.

	Annecy	Mélan		Annecy	Mélan
Janvier.....	»	6,5	Juillet.....	62,7	60,4
Février.....	»	10,2	Août.....	51,7	55,7
Mars.....	»	27,4	Septembre....	34,4	46,9
Avril.....	45,3	54,3	Octobre.....	9,3	20,9
Mai.....	48,3	55,2	Novembre....	8,6	12,7
Juin.....	50,0	48,2	Décembre....	»	5,3

Totaux : 310,3 à Annecy et 403,4 à Mélan. Les normales étant de 527 et 548^{m/m}, on voit combien l'année 1889 a été humide.

VII. — PLUIE ET NEIGE.

Résumé des observations sur la pluie et sur la neige faites en 1889
dans le département de la Haute-Savoie.

ALTITUDES.	STATIONS	JOURS PLUVIEUX OU NEIGEUX	EAU TOTALE RECUEILLIE	NEIGE MESURÉE		
				épaisseur sur le sol.	eau corres- pondante.	coefficient.
	Bass'n du lac Léman.		millimèt.		millimèt.	
1162 ^m	Col des Gets	115	1190.4	5 ^m 03	392.0	77.9
818	Le Biot (vallée de la Dranse)	100	991.4	»	»	»
395	Saint-Gingolph	»	»	»	»	»
380	Evian-les-Bains	121	1094.3	»	»	»
428	Douvaine	127	1056.0	0.26	22.6	86.9
	Bassin de l'Arve.					
1044	Chamonix	132	1036.5	3.75	291.6	77.8
1113	Col de Megève	128	1366.9	2.40	319.5	133.1
555	Sallanches	120	987.3	1.04	108.6	104.4
629	Mélan (vallée du Giffre)	150	1358.1	1.98	146.5	74.0
449	Bonneville	116	1268.7	0.50	53.0	106.0
435	Annemasse	115	920.9	0.20	16.0	80.0
	Vallée des Usses.					
773	Cruseilles	141	1403.8	1.15	131.7	144.5
259	Seyssel	99	1544.2	»	»	»
	Bassin du Fier.					
1650	Pic du Semnoz	»	1529.2	»	»	»
931	Col de Leschaux	133	1311.2	2.82	207.8	73.7
712	Seythenex (vall. de l'Eau-Morte)	110	1042.4	1.16	90.2	77.8
507	Col de Faverges	123	1333.8	1.00	78.0	78.0
478	Talloires	124	1360.5	0.95	95.0	100.0
448	Annecy	133	1443.0	0.60	45.2	75.3
334	Rumilly (vallée du Chéran)	142	1429.8	0.29	27.2	93.8
675 ^m	MOYENNES	122	1229.9	1 ^m 54	135.0	90.3

Maxima en 24 heures : 55^{m/m} aux Gets le 13 août, 61 au Biot le 40 octobre, 36 à Saint-Gingolph le 13, 67 à Evian et 72 à Douvaine le 10 du même mois ; 37 à Chamonix le 15 juin, 47 à Megève le 15 février et le 11 octobre, 41 à Sallanches et 47 à Mélan le 15 février, 66 à Bonneville le 15 juin, 74 à Annemasse le 10 octobre ; 78 à Cruseilles et 110 à Seyssel le 10 octobre ; 71 à Leschaux, 74 à Seythenex et 67 à Faverges le 15 juin, 72 à Talloires le 27 juillet, 71 à Annecy le 15 juin et 75 à Rumilly le 9 octobre.

Nous voyons par ce tableau, en le comparant à ceux des années précédentes, que le bassin du lac Léman a reçu moins de pluie que d'habitude, mais que les autres vallées en ont eu davantage, notamment celles des Usses et du Fier. Nous remarquons en outre que les stations basses enregistrent des quantités sensiblement plus fortes que les autres, et ce fait, qui est encore rendu saillant par la comparaison des maxima recueillis en 24 heures, confirme ce que nous disions sur l'humidité.

Du côté de la neige, nous avons eu comme en 1888 une forte tombée en février, mais les totaux annuels diffèrent peu de la normale. Pour Annecy notamment, dont les observations sur la neige remontent à 1853, on verra par le tableau suivant que la quantité mesurée en 1889 se rapproche beaucoup de la moyenne.

Jours neigeux et épaisseurs de neige à Annecy.

ANNÉES	Jours neigeux	Épaisseurs de neige	ANNÉES	Jours neigeux	Épaisseurs de neige	ANNÉES	Jours neigeux	Épaisseurs de neige
1853	35	1 ^m 33	1866	9	0 ^m 34	1879	26	0 ^m 83
1854	18	0.69	1867	23	0.71	1880	4	0.22
1855	21	0.81	1868	40	0.31	1881	21	0.65
1856	12	0.82	1869	17	0.54	1882	17	0.76
1857	8	0.11	1870	15	0.91	1883	25	0.86
1858	25	0.79	1871	18	0.90	1884	10	0.17
1859	12	0.54	1872	15	0.34	1885	8	0.12
1860	35	1.25	1873	9	0.51	1886	31	0.80
1861	11	0.04	1874	18	0.58	1887	26	1.60
1862	13	0.42	1875	7	0.22	1888	25	0.88
1863	13	0.23	1876	23	0.95	1889	27	0.60
1864	9	0.29	1877	23	0.64			
1865	21	0.86	1878	33	1.15	Moyennes.	18	0 ^m 64

(A suivre.)

E. TISSOT.

VARIATIONS PÉRIODIQUES
DES
GLACIERS DE LA CHAÎNE DU MONT BLANC

(Suite et fin.)

Glacier des Bois ou mer de Glace.

Il existe au glacier des Bois, comme aux Bossons, une pierre qui porte la date du plus grand développement qu'il ait atteint pendant ce dernier siècle. Ici, c'est le millésime de 1826. Elle a été récemment, sur l'initiative de la Société géologique de France, reconnue par l'Etat comme monument national et inscrite sous le n° 6. On voit que ce glacier est en retard sur l'autre d'une huitaine d'années; la raison en est toute simple : la mer de Glacé ayant une distance quintuple à parcourir sur un sol horizontal, tandis que le glacier des Bossons est fortement incliné, elle a besoin d'une pression bien plus forte.

En 1846, lorsque je plantai mes premiers jalons pour étudier la marche du glacier, celui-ci était à 200^m de la pierre portant la date de 1826; il avait donc, pendant ces vingt ans, fait une retraite moyenne de 10^m par an.

Pendant les dix-huit années suivantes, malgré un arrêt en 1851, le mouvement de recul s'éleva à 188^m; c'est encore une moyenne annuelle de 10^m. Du 3 novembre 1866 au 4 novembre 1868, le retrait du glacier est de 130^m, soit en moyenne de 65^m par an; enfin, du 4 novembre 1868 au 27 septembre 1878, il éprouve un nouveau recul de 757^m correspondant à 75^m par année.

En 1879, il se retire encore d'une certaine quantité,

mais à partir de ce moment la scène change : sa base est prise entre deux parois de rochers verticaux où le soleil darde avec intensité et, malgré la fusion qui en résulte, le glacier ne recule plus ; son progrès en avant devient même considérable en 1880, car, lorsque je mesure sa distance à la pierre-limite, le 8 octobre de cette année, je ne trouve que 1,250^m au lieu de 1,275 qu'il atteignait l'automne précédent.

Ayant effectué plusieurs visites pendant les années 1881 et 1882 dans le lit de l'Arveyron, espèce de labyrinthe semé de gros blocs que les eaux du torrent enveloppent et qui laisse une singulière impression à ceux qui osent s'y aventurer, j'ai constaté que le glacier n'avait pas éprouvé de variation appréciable dans sa partie inférieure.

Le 2 octobre 1883, du pied du glacier à la marque écrite en 1880 sur le rocher, il y avait une distance d'une soixantaine de mètres, ce qui indiquerait encore un raccourcissement de 34 à 35^m pendant l'année.

Du 2 octobre 1883 au 31 mars 1884, je ne relève aucune variation appréciable, tandis que, de cette dernière date au 25 novembre 1885, d'après le point de repère ci-dessus, il y aurait un retrait d'une trentaine de mètres.

Du 25 novembre au 8 juin 1885, il s'est un peu allongé, puisque les avalanches de glace qui s'en détachent tombent jusqu'au point de repère écrit sur le rocher, il s'est aussi exhaussé pendant ces sept mois, regagnant en partie le terrain qu'il avait perdu de 1883 à 1885 soit de 30 à 35^m.

Au 26 octobre, il occupe les mêmes limites qu'en juin ou à peu près ; sa progression néanmoins a dû être assez grande pour le maintenir dans ses limites et pour triompher de la grande fusion qui s'est opérée pendant les mois d'été ; il éprouve en même temps une propension à

s'exhausser, surtout vers le Tacul, à la jonction des trois embranchements de la mer de Glace.

Au 8 octobre 1887, je le retrouve stationnaire au fond de la gorge de l'Arveyron. — Du 18 juin 1888 au 18 même mois en 1889, il semble reprendre des velléités d'allongement, à en juger par les blocs de glace qui s'en détachent à son extrémité inférieure et qui forment un petit glacier d'avant-garde, précédant le premier de 5 à 6^m.

Au mois d'octobre 1889, le dit petit glacier s'augmente sensiblement tout en restant dans ses retranchements ; il en est de même en janvier 1890.

Glacier d'Argentière.

Le point de repère est fixé à la moraine terminale que le glacier a formée lorsqu'il était à son maximum d'extension, en 1819. De ce point à la position qu'il occupait le 6 novembre 1866, je mesure 369^m, et deux ans après, le 4 novembre 1868, je trouve 62^m de plus, soit 431^m.

Pendant les dix années qui suivent, nouveau recul, et le 6 octobre 1878, au même point de repère, la distance est de 911^m ; il aurait par conséquent opéré, en 10 ans, une retraite de 480^m.

Depuis lors il se produit un arrêt : le 18 juin 1879, je marque sur un rocher la position qu'occupe le pied du glacier et, de ce repère à la pierre-limite de 1819, je mesure seulement 891^m,50. Il y a une reprise en 1880, qui se continue jusqu'en 1884, année du plus grand retrait du glacier, puis le mouvement de progression se dessine et ne s'arrête plus : le 6 novembre 1889, sa distance à la pierre-limite est de 831^m. Elle avait dépassé 1,000^m. L'augmentation est encore plus considérable en épaisseur ; le glacier manifeste une grande agitation par ses continuelles avalanches.

Glacier du Tour.

Ce glacier est de tous ceux de la vallée de Chamonix celui qui a eu le plus grand recul, par suite de sa mince couche de glace. On en jugera par les distances que j'ai mesurées à diverses époques depuis sa base jusqu'à la limite extrême qu'il occupait en 1820.

Le 3 novembre 1866, cette distance était de... 822^m

Le 3 novembre 1868, de..... 980^m

Le 30 septembre 1878, de..... 1,680^m

A partir de 1878, il est stationnaire et son mouvement de progression commence à se dessiner nettement dès 1884. Le 23 novembre dernier, il avait avancé déjà d'une cinquantaine de mètres.

Glaciers du Valais.

Le *glacier des Grands* touchant ceux du Trient et du Tour a avancé, de 1884 à 1885, de 3^m environ sur son front, la moraine latérale s'est éboulée sur le glacier.

De 1885 à 1886, M. Doge a trouvé un allongement de 1^m au 1^{er} repère, de 10^m au 2^e, de 12^m au 3^e, de 10^m au 4^e, de 27^m au 5^e.

L'année précédente, l'allongement n'était que de 3^m.

Cette année, il est de 27^m. L'épaisseur continue d'augmenter, les moraines latérales s'éboulent continuellement sous l'action de la glace en mouvement et l'activité s'accroît.

De 1886 à 1887, le glacier continue à s'allonger de 6^m au 1^{er} repère, de 12^m au 2^e, de 12^m au 3^e, de 17^m au 4^e : ce dernier est dans l'axe médian du glacier; il s'est aussi relevé considérablement sur ses bords.

De 1887 à 1888, l'allongement a été de 3^m au 1^{er} repère, de 5^m au 2^e, de 9^m au 4^e. Ces chiffres sont à peu près

la moitié moins forts que ceux de l'année dernière dont l'été fut cependant très chaud. Comme l'année dernière, ajoute M. Doge, le glacier continue à s'étaler à droite et à gauche, le front du glacier semble moins accentué qu'en 1887; la région des séracs augmente au contraire d'une manière appréciable.

Le *glacier des Pétoudes*, entre celui du Trient et celui des Grands, avance depuis 1884, au dire des montagnards. Ce mouvement s'est fort accentué de 1885 à 1886; le 14 juillet, M. Doge a constaté au pied du glacier une canonnade de pierrès et de blocs de glace qui indique son activité. En 1887, il continue de montrer le même mouvement que l'année précédente, mais, d'après les montagnards, le glacier serait moins actif en 1888 qu'en 1887.

Le *glacier du Trient* a eu également sa période de retrait qui a duré jusqu'en 1878; et de 1878 à 1879, il a au contraire recommencé d'avancer de 15 à 20^m. De 1879 à 1880, il a continué d'avancer de 12 à 15^m.

D'après M. Guex, de Vevey, il a augmenté, de 1884 à 1885, de plus de 12^m dans sa partie inférieure, tandis qu'à sa partie supérieure il y a au contraire affaissement; le plateau supérieur forme une cuvette beaucoup plus profonde en 1885 qu'aux années précédentes; de 1885 à 1886, il s'est allongé de 18^m sur la rive gauche, de 20^m au centre et d'autant sur sa rive droite; il a aussi augmenté en épaisseur. De 1886 à 1887, il s'est également allongé de 17, 19 et 22^m suivant les repères; il a aussi progressé en largeur.

Selon M. Guex, ce même glacier arrivait, en 1784, jusqu'aux moraines couvertes de sapins; il aurait eu, pendant cet intervalle d'un siècle, un raccourcissement de 1 kilomètre. Il se comporte à peu près comme son voisin du Tour. De 1887 à 1888, l'allongement a été de 20^m au moins; il

s'est aussi considérablement élargi et épaissi, tous les points de repères sauf un ont été recouverts par la glace.

J'ai peine à croire que la période de progression de ce glacier ait précédé de quarante ans ceux de la vallée de Chamonix : en effet, les moraines extrêmes laissées par les quatre grands glaciers de la vallée de Chamonix ont été formées lors de leur plus grande extension, vers 1818, 1820 et 1826 ; elles sont maintenant couvertes de sapins ou de mélèzes. Le glacier du Trient a dû suivre ceux de cette vallée dont il n'est séparé que par une petite arête de rochers et l'aiguille du Tour, tandis qu'ils sont soudés ensemble dans le haut.

Glacier d'Orny. — Les blocs repérés par M. Barbey ont été refoulés par le glacier depuis le mois de juin 1884 jusqu'au printemps de 1885, indiquant un allongement de 1^m,60. Le 13 juillet 1885, il y avait cependant un raccourcissement de 7^m indiquant la fusion qui s'était opérée pendant l'été.

Glacier de Saleinaz (dans le Val-Ferret valaisan). — De 1800 à 1850, les glaciers de Saleinaz et de la Neuvaz surplombaient les prairies avoisinantes ainsi que leurs moraines ; on planta aussi des croix, comme aux Bossons, qui n'ont pas été renversées non plus.

En 1865, le glacier de Saleinaz avait reculé de 700^m, celui de la Neuvaz de 600^m. Ainsi celui de Saleinaz aurait reculé de 1828 à 1865 de 700^m ; de 1865 à 1870 de 300^m ; de 1870 à 1873 de 260^m ; de 1873 à 1878 de 180^m ; de 1878 à 1880 de 40^m. Celui de la Neuvaz, de 1865 à 1870 de 200^m ; de 1870 à 1873 de 260^m. Celui de Mont-Dolent, de 1865 à 1870 de 100^m ; de 1870 à 1873 de 260^m.

Ce qui donne pour celui de Saleinaz une retraite de 52^m par an dans la période de 1865 à 1880, soit pendant quinze années ; son épaisseur a aussi diminué de moitié.

Le glacier de *Planeureuse* dans le même espace de temps aurait reculé de 900^m, ce qui correspondrait à peu près à ceux du revers septentrional de cette chaîne, puisque celui de *Saleinaz* aurait rétrogradé de 1,480 à 1,500^m pendant ces soixante dernières années et qu'ils ont maintenant reconquis une partie du terrain perdu.

Glaciers italiens.

Les glaciers du *Mont-Dolent*, du *Triolet*, des *Petites-Jorasses* et des *Grandes-Jorasses*, dans le Val-Ferret italien n'ont pas éprouvé d'aussi grandes variations ; ils se sont maintenus dans une certaine limite intermédiaire, bien qu'ils soient eux aussi en voie de progression.

Celui de la *Brenva* entre autres est en progression marquée : d'après le tenancier du pavillon de la grotte de la *Brenva*, ce glacier se serait avancé de 7 à 10^m par an depuis trois ou quatre années, tandis que le grand glacier du *Miage*, dans l'*Allée-Blanche*, que j'ai été visiter en 1889, arrive à déborder ses anciennes moraines sur certains points ; vers le commencement du plateau inférieur notamment, il est très développé puisqu'il a formé un lac entre ses anciennes moraines avec les eaux provenant de la fusion de la glace qui les recouvrait. Il est aussi en progression sensible dans sa partie supérieure.

On peut en dire autant de celui de l'*Allée-Blanche* qui a considérablement avancé tout en s'exhaussant à son front comme dans ses parties plus élevées. La progression de ces deux grands et beaux glaciers a causé une déviation des eaux chargées de sable qui en découlent et celles-ci ont fini par combler la plus grande partie du lac de *Combal*, qui, bientôt, n'existera plus que de nom.

Quant aux glaciers du *Val-Montjoie*, comme ceux de
(REVUE SAVOISIENNE.)

Trè-la-Tête, Trè-la-Grand, Armancette, on me dit qu'ils se sont maintenus dans leurs limites ou à peu près. Cependant, j'ai été visiter celui de *Bionnassay* qui m'a paru plus élevé que la dernière fois que je l'avais vu ; il est presque au niveau de ses anciennes moraines vers le haut plateau qu'on traverse pour se rendre au chalet Nicolai ; sa partie inférieure est à peu près au point où elle était il y a une dizaine d'années.

Venance PAYOT.

Janvier 1890.

*
* *

Une lettre de l'auteur en date du 22 juin nous apprend qu'à cette époque tous les glaciers de la vallée de Chamonix poursuivent leur marche en avant : le glacier des Bossons et celui d'Argentière ont gagné une vingtaine de mètres ; la mer de Glace un peu moins, mais elle s'est bien plus exhaussée que les deux autres. (*Réd.*)

NOTICE HISTORIQUE & PRÉHISTORIQUE

SUR LA

CHAÎNE DU MONT BLANC

ET LA

VALLÉE DE CHAMONIX

Il est certain que les habitants des deux versants de la chaîne du mont Blanc communiquaient autrefois avec facilité à travers cette chaîne. Des documents datant de 1000 à 1300 confirment cette manière de voir et contrôlent sur ce point les traditions du pays : on rapporte, en effet, que les villages d'Entrèves, à deux kilomètres au-dessus de Courmayeur, et de Saint-Jean de Pertuis (qu'un éboulement a détruit par la suite), faisaient partie de la paroisse de Chamonix. Aujourd'hui cette vallée est envahie par le glacier de la Brenva ; on y remarque toutefois des traces de

murs, entre les Moulins et la montagne de la Saxe, qui servirent autrefois de limites entre les territoires des Ceutrons et des Salasses.

Le chemin qui permettait ainsi aux habitants des deux versants du mont Blanc de communiquer aussi facilement devait passer par les cols du Géant et du mont Maudit. On trouve encore, à droite du chemin actuel du col du Géant, en partant de Chamonix, les traces d'un chemin soutenu de loin en loin par des murs en pierres sèches.

En partant le matin des villages d'Entrèves et de Saint-Jean de Pertuis, on devait arriver assez tôt pour assister aux offices divins à Chamonix : ce qui porte la durée du trajet à cette époque à six ou sept heures au plus ; aujourd'hui il en faut quinze et souvent davantage, selon l'état des neiges. Il est probable qu'alors celles-ci étaient bien moins abondantes.

Les récits concordent d'ailleurs avec la tradition existant du côté de Chamonix. J'ai moi-même entendu des vieillards soutenir qu'il y a un demi-siècle, les habitants d'Entrèves et de Chamonix communiquaient facilement entre eux, comme avec ceux de la vallée de Montjoie, par le col du Miage.

Des documents certains confirment ces lointains souvenirs. Il en existerait également, paraît-il, au village d'Entrèves ; mais, à l'époque où j'en ai ouï parler, ils avaient été envoyés en communication à Aoste. D'après ces textes, il semblerait que les habitants d'Entrèves fussent venus à Chamonix. Cependant les documents existant dans cette dernière vallée, et qui ont été traduits par MM. Perrin, de Chambéry, et Bonnefoy, de Sallanches, semblent prouver que les habitants d'Entrèves allaient de préférence à Courmayeur. Nous avons, en effet, une charte portant donation par Aimon de Genève à l'abbaye de Saint-Michel de la

Clusaz, entre Suse et Turin, pour faire construire et occuper une église à Chamonix sous le vocable de saint Michel : il semble que le but du comte Aimon ait été de créer un centre religieux à Chamonix, dont les habitants allaient peut-être auparavant suivre les offices à Courmayeur. Mais il est possible qu'antérieurement à cette église de Saint-Michel, il ait existé une autre église qu'un incendie aurait détruite et à laquelle seraient venus les habitants d'Entrèves : les ruines situées au lieu dit « Le Chœur-Vieux » pourraient le faire admettre. Elle aurait existé vers l'an 500 ou 800, correspondant à la période de retrait maximum des glaciers.

Il est certain, d'ailleurs, qu'à l'époque dont nous parlons, les conifères avaient pris dans les Alpes une extension considérable : on rencontre encore aujourd'hui des souches de pin Arolle à des altitudes où ne croissent plus que des lichens : ainsi, à la base de l'aiguille du Play, vers 2,500 mètres, au pied de celle de Leschaux, dans la vallée de la mer de Glace, vers 2,000 mètres ; et d'autre part les dimensions des souches qui demeurent encore attestent d'une manière considérable la puissance de la végétation à cette époque : on en trouve, en effet, qui mesurent jusqu'à deux mètres de diamètre. Il faut donc admettre qu'alors coïncidait avec le retrait des glaciers, le développement d'immenses forêts de conifères sur le versant des Alpes, et qu'à la suite de la période glaciaire, qui avait amené des fleuves de glace jusqu'à Lyon, était survenue une période de chaleur que caractérisa un grand développement de la végétation alpestre.

Venance PAYOT.

BIBLIOGRAPHIE

Philippe GODET. — **Histoire littéraire de la Suisse française. 1890.**

—

Nous empruntons à la *Revue internationale de l'Enseignement* (Paris) le compte-rendu que M. Eugène Ritter y a donné de l'ouvrage de M. Philippe Godet. (*Réd.*)

En 1786, Senebier publia en trois volumes une *Histoire littéraire de Genève*, où il a donné des notices sur plus de quatre cents écrivains ; elles sont en général incomplètes et trop souvent inexactes, et le livre tout entier a beaucoup vieilli ; mais cet ouvrage n'ayant pas encore été remplacé par un meilleur, force est toujours de le consulter à l'occasion.

Dans son *Histoire de la littérature française à l'étranger* (xviii^e siècle, 2 volumes, 1853 ; — xviii^e siècle, 2 volumes, 1861), M. Sayous a embrassé un cadre à la fois plus restreint, puisqu'il laisse de côté le xv^e et le xvi^e siècle, — et plus vaste, puisqu'il s'étend à tous les pays situés hors de France, dans lesquels ont vécu des écrivains français : la Hollande et Berlin, aussi bien que le pays de Vaud et Genève. M. Sayous a écrit ces ouvrages à Paris ; mais il avait longtemps vécu à Genève : aussi connaissait-il à merveille le monde protestant, qui est le milieu où ont vécu la plupart des écrivains dont il parle. Son jugement est sûr et droit ; ses ouvrages sont agréables à lire, et constituent un guide excellent. On peut consulter aussi avec confiance le *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois qui se sont distingués dans leur pays ou à l'étranger*, publié par M. Albert de Montet

en deux volumes, 1877-78 : œuvre solide et justement estimée. Mais M. de Montet n'a pas visé comme Senebier à être complet ; il a laissé de côté une foule d'auteurs du dernier ordre, sur lesquels, en temps et lieu, on peut avoir à chercher des renseignements ; et c'est alors à Senebier qu'on est obligé de recourir, malheureusement.

Avec tout cela, on ne possédait pas encore un tableau d'ensemble, faisant l'histoire littéraire de la Suisse romande, et donnant une vue nette du développement intellectuel de ce petit pays, qui a su demeurer, mieux que la plupart des provinces françaises, un foyer d'études, un atelier d'idées, un asile toujours ouvert aux libres écrivains qui venaient y chercher un refuge, en même temps que la terre natale de beaucoup d'hommes de talent. La petite république de Genève a joué un rôle historique. Le pays de Vaud a vu venir s'abriter dans ses jolies villes, au ^{xvi}^e siècle, Hotman et Théodore de Bèze ; au ^{xvii}^e, les juges du roi Charles I^{er} ; Voltaire au ^{xviii}^e ; la contrée qui a donné le jour à Benjamin Constant, à Vinet, au naturaliste Agassiz, peut être fière de ses fils. Enfin le pays de Neuchâtel est le seul dans tout le Jura qui ait une histoire ininterrompue, où le passé se lie au présent, où la liberté d'aujourd'hui soit la fille directe des franchises du moyen âge.

A vrai dire, avant notre siècle, il y avait un pays romand ¹ ; il n'y avait point de Suisse romande. Neuchâtel

¹ La seigneurie de Berne avait donné le nom de *Pays romand* aux territoires de langue française qu'elle avait conquis en 1536 sur la Savoie. Ce nom était toujours en usage au temps de Voltaire, comme on le voit dans une lettre qu'il écrivait de Lausanne à sa nièce, le 6 mars 1757 : « Il y a dans mon petit pays romand (car c'est son nom) beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues. Nous sommes libres, et nous n'abusons point de notre liberté. Notre climat vaut mieux que le vôtre ; nous avons plus longtemps de beaux jours ; il n'y a que de très méchant vin autour de Paris, et nos coteaux en produisent d'excel-

vivait à part soi sous ses princes ; le pays de Vaud, conquis en 1536, était resté sujet : des baillis allemands le gouvernaient. La cité de Genève enfin,

Contre tous ses voisins en garde nuit et jour,
Refermait chaque soir sa porte à double tour.

L'entrée des Français en Suisse (janvier 1798) affranchit le pays de Vaud. Les traités de Vienne rattachèrent à la Suisse la principauté de Neuchâtel et la république de Genève. Il y eut dès lors une Suisse française à côté de la Suisse allemande. Entre ces deux parties du pays, le conflit des idées et des traditions n'a jamais menacé la paix, parce que la Suisse orientale n'a pas abusé de sa prépondérance ; mais c'est toujours en elle que réside le centre de gravité de la Confédération. La Suisse allemande a derrière elle un long passé, pendant lequel l'union de ses différentes parties a pu pénétrer à de plus grandes profondeurs ; les différences originelles des parties qui la composent ont eu le temps de s'effacer davantage.

Ce sont les réformateurs, Farel, Viret, Calvin, deux desquels étaient venus de France, qui, en implantant la foi protestante dans les contrées de Neuchâtel, Vaud et Genève, ont créé la Suisse romande, et soudé ensemble trois pays qui, depuis le *xv^e* siècle, sont restés unis par le lien religieux, en attendant que les traités de 1814 y joignissent le lien politique. — C'est ce que l'étude de notre histoire littéraire établit avec une grande clarté.

lent ; nous avons mangé, l'automne et l'hiver, des gelinottes et des grianneaux que vous ne connaissez guère. »

Dans une lettre datée des Délices et adressée à Sénac de Meilhan, Voltaire, établi aux portes de Genève, dit encore qu'il habite le *pays romand* : c'était prendre ce nom dans un sens large et vague, qui n'était pas le sien. De même si Jean-Jacques Rousseau se disait Suisse dans sa réponse à l'abbé Desfontaines, c'est qu'il ne se piquait pas d'être précis dans ses termes ; car, à proprement parler, un citoyen de Genève n'était pas Suisse en ce temps-là.

M. Philippe Godet vient de publier une *Histoire littéraire de la Suisse française* (librairie Fischbacher, 569 pages in-8). Les correspondances que M. Godet envoie au *Journal des Débats* sur les affaires suisses, ont fait apprécier au public français la sûreté des informations et le talent du jeune professeur de Neuchâtel, déjà connu par quelques ouvrages de valeur. Le livre qui vient de paraître est le premier qui donne une vue d'ensemble de la vie littéraire du petit pays dont je viens d'esquisser l'histoire.

« Une chevaleresque figure se présente, dit M. Godet, au seuil de notre histoire littéraire : Othon de Grandson, célèbre par son duel avec Gérard d'Estavayer (7 août 1397), où s'éteignit son illustre maison. » Mais les poésies d'Othon de Grandson sont encore inédites, à l'exception de deux morceaux, qui ont été insérés parmi les œuvres d'Alain Chartier. Un jeune savant vaudois, M. Arthur Piaget, nous donnera bientôt peut-être une édition des œuvres du poète que Chaucer appelait « la fleur de tous ceux qui écrivent des vers en France ».

Pendant le ^{xv}e siècle, on trouve çà et là, au bord de nos lacs, dans nos campagnes et sur nos collines, des chroniqueurs, des compilateurs et des poètes aussi, comme ce curé de Saint-Martin sur le Jorat, Jacques de Bugnin, qui écrivit en 1480 un recueil de distiques moraux que précède une charmante préface :

Au bois m'en vais vivre sous le ramage ;
Je prends congé du siècle séculier.

Au ^{xvi}e siècle, la Réforme fut prêchée dans la Suisse romande par des étrangers venus de France : les uns célèbres, comme Calvin et Théodore de Bèze ; les autres qui ont eu des talents médiocres, et n'en ont pas moins joué un rôle actif et influent : Antoine Froment et Guillaume Fa-

rel, du Dauphiné : Aimé Meigret, de Lyon ; Robert Olivetan, de Noyon, etc.

Les persécutions qui commencèrent sous François I^{er}, et continuèrent jusqu'à la fin du règne des Valois, poussèrent dans nos contrées beaucoup de fugitifs, dont quelques-uns étaient des hommes distingués ou même supérieurs ; Mathurin Cordier, Henri Estienne, Simon Goulart, Hotman, tandis que quelques autres portaient un nom encore obscur, que leurs descendants devaient illustrer, par exemple :

Didier, fils d'Antoine Rousseau, de Paris, reçu habitant de Genève en 1550, et bourgeois de cette ville quelques années après. Didier Rousseau, le quatrièul de Jean-Jacques, avait été successivement, ou à la fois, vendeur de vin et libraire ; il termina une carrière d'homme d'affaires assez décousue, et peu lucrative en définitive, en étant ce que les textes évangéliques appellent un publicain : il avait affermé les dîmes du village de Lullier près Genève.

Arnaud Casaubon, de Gascogne, reçu habitant de Genève en 1557. Son fils Isaac Casaubon naquit deux ans après dans cette ville.

Antoine de Saussure, de Lorraine, reçu habitant de Genève en 1563. Son arrière-petit-fils, Elie de Saussure, reçu bourgeois de Genève en 1635, fut le trisaïeul d'Horace-Bénédict de Saussure, auquel on vient d'élever une statue à Chamonix.

Pyramus de Candolle, de Fréjus, reçu habitant de Genève en 1583, et bourgeois quelques années plus tard. C'est le quintaïeul du célèbre botaniste Augustin-Pyramus de Candolle.

L'édit de Nantes (1598), en permettant aux protestants d'avoir en France des établissements stables, des Facultés de théologie assurées de leur avenir, enlevait à notre pays

la position exceptionnelle dont il avait si bien su profiter au ^{xvi}^e siècle. Aussi notre histoire littéraire devient-elle un peu terne à partir de ce moment.

Plus tard, quand eut lieu la révocation de l'édit de Nantes, c'est la Hollande qui devint le théâtre de l'activité littéraire des réfugiés ; c'est à la Haye, Rotterdam, Utrecht, que Bayle, Basnage, Jurieu, et tant d'autres créèrent des journaux et mirent au jour tant de livres.

Dans la foule des protestants français qui affluèrent à Genève en 1685 et pendant les quatre-vingts ans qui suivirent, il n'y eut pas d'hommes éminents ; mais on y doit remarquer des noms de famille qui devaient prendre quelque éclat dans la suite des générations.

Eymar Simonde, de la Côte-Saint-André en Dauphiné, reçu bourgeois de Genève en 1692, fut le trisaïeul du célèbre historien Jean-Charles-Léonard Simonde, connu sous le nom de Sismondi.

Guillaume Boissier, d'Anduze en Languedoc, reçu bourgeois de Genève en 1695, fut le trisaïeul de M^{lle} Valérie Boissier (M^{me} la comtesse Agénor de Gasparin).

Pierre Pradier, de Saint-Ambroix en Languedoc, reçu habitant de Genève en 1757, fut le grand-père du sculpteur Pradier, qui naquit dans cette ville en 1790.

C'est à cette époque aussi que vinrent s'établir à Genève les ancêtres de deux hommes qui ont été à la tête des affaires de notre république genevoise pendant les quarante dernières années : James Fazy, d'une famille originaire de la vallée de Queiras, en Dauphiné ; et Carteret, d'une famille venue d'Is-sur-Tille en Bourgogne.

Dans la première moitié du ^{xviii}^e siècle, qui fut pour la Suisse française une époque de prospérité, il y eut un grand éveil intellectuel qui s'étendit sur tout le pays. Les sciences de la nature commencèrent à y être brillamment

cultivées ; une école religieuse, qui reçut des ferments apportés par les prophètes des Cévennes et par les mystiques allemands, fit éclore les idées d'une théologie libre, originale et profonde. Elles parvinrent par M^{me} de Warens jusqu'à Jean-Jacques Rousseau. Le philosophe genevois vint passer en 1754 quelques mois dans sa ville natale. Quelques semaines après son retour à Paris, Voltaire vint s'établir près du lac Léman ; et dès lors, pendant un quart de siècle, les deux rivaux occupent le devant de la scène.

Le séjour de Voltaire dans notre pays a fait le sujet de nombreuses études, pour lesquelles nos écrivains nationaux ont collaboré avec plusieurs écrivains français, qui sont venus fouiller nos archives avec soin et avec fruit. Juste Olivier a écrit sur le séjour de Voltaire à Lausanne un morceau excellent. Athanase Coquerel, dans sa monographie : *Jean Calas et sa famille*, a recueilli tous les détails d'un des meilleurs épisodes de la carrière de Voltaire. On connaît les intéressants volumes de MM. Lucien Perey et Gaston Maugras : *La Vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney* ; — *Querelles de philosophes, Voltaire et Rousseau* ; ils ont obtenu le succès qu'ils méritaient. A côté de ces travaux partiels qui ont jeté sur quelques points une vive lumière, l'œuvre d'ensemble n'a pas manqué : la tâche attrayante qui s'offrait aux chercheurs a été entièrement accomplie par M. Desnoiresterres dans les derniers volumes de sa copieuse biographie de Voltaire. Ce livre a tenu compte de tous les travaux antérieurs, et restera le point de départ de tous ceux qui sont à venir.

Il y a longtemps que Sainte-Beuve disait ¹, à propos d'une des nombreuses publications qu'on a faites de documents inédits sur Jean-Jacques Rousseau : « J'ai un re-

¹ Article du 13 juillet 1861, *Causeries du Lundi*, tome XV.

gret; c'est que depuis des années (et il y a trente ans que cela devrait être fait) le fonds de papiers et de manuscrits que possède la bibliothèque de Neuchâtel, joint aux autres fonds particuliers, tel que celui de la famille Moulton, qui se produit aujourd'hui, n'ait pas été l'objet d'un dépouillement régulier et méthodique, de manière à fournir une couple de tomes, complément indispensable de toutes les éditions de Jean-Jacques. »

On pourrait répéter aujourd'hui encore ce que disait là l'éminent critique; il n'y aurait qu'un mot à y reprendre : ce n'est pas *une couple* de tomes; c'est une bonne demi-douzaine de volumes, et davantage peut-être, qu'il faudrait pour recueillir, avec les notes et commentaires indispensables, les documents déjà publiés par parcelles, et dispersés dans des brochures, des revues, etc., en même temps que les pièces inédites qui mériteraient d'être mises en lumière.

Au mois de juin 1741, huit Anglais avaient eu la fantaisie de visiter les glaciers de Chamonix; l'année suivante, quelques Genevois avaient fait la même excursion. Les récits de ces voyageurs eurent plus de succès que la *Bizarre peinture de quelques montagnes de Savoie*, qu'un écrivain français trop oublié, Le Pays, avait faite dans une lettre datée de *Chamony en Fossigny*, le 16 mai 1669¹. Windham et Pierre Martel donnèrent le branle : les voyages alpestres se suivirent dès lors sans interruption. La littérature alpestre commença; la Suisse, avec de Saussure et Tœpffer, y a pris une large part. Les voyageurs affluèrent dans nos contrées, où déjà Rousseau avait

¹ *Nouvelles Œuvres de M. Le Pays*, seconde partie, livre second, lettre II. Cf. *William Windham et Pierre Martel, relations de leurs deux voyages aux glaciers de Chamonix, 1741-1742*, texte original publié pour la première fois avec une introduction et des notes, par Th. Dufour, Genève, 1879.

rendu célèbres le paysage de Clarens et les rochers de Meillerie. Les bords du lac Léman devinrent alors, et ils sont restés un des séjours préférés des étrangers et des touristes.

Vint la Révolution française : quelques Genevois, Etienne Dumont, Reybaz, furent au nombre des collaborateurs de Mirabeau. Mallet-Du Pan, élevé comme eux à l'école des luttes politiques de la république agitée de Genève, a été au milieu des grandes tempêtes un journaliste avisé et intelligent. Ses écrits (*Mémoires et correspondance*, recueillis par M. Sayous, 2 vol. 1851 ; — *Correspondance inédite*, avec préface par M. Taine, 2 vol. 1884) avaient une autre valeur que celle du moment. Dans le pays de Vaud, qui était alors comme un belvédère, M^{me} de Staël et le comte Joseph de Maistre philosophaient sur les agitations de leur temps ; les émigrés étaient nombreux dans cet asile paisible.

Mais bientôt les Vaudois se soulevèrent contre l'aristocratie bernoise qui les avait si longtemps dominés. Liberté et Patrie ! cette devise qui fut choisie alors et qui figure toujours sur l'écusson blanc et vert du canton de Vaud, était le symbole, non pas seulement de l'ivresse d'un jour, mais d'une acquisition durable : les Vaudois, dans huit ans, célébreront le centenaire des jours heureux où l'âme de leur pays se réveilla d'un long sommeil, où ils accueillirent les Français comme des libérateurs, où ils saisirent joyeusement une indépendance après laquelle tant de générations avaient soupiré. Pendant les longues guerres de la Révolution et de l'Empire, les armées françaises sont entrées dans beaucoup de villes. Lausanne est une de celles où ce souvenir est sans amertume, où les historiens nationaux comptent ce jour parmi ceux qui furent profitables au pays.

(A suivre.)

Eugène RITTER.

CAUSERIE SUR SAINT VINCENT DE PAUL

Feuilletant un jour, comme c'est un peu mon métier, le *Dictionnaire historique* de Dezobry et Bachelet, j'y lus que saint Vincent de Paul, allant par mer de Narbonne à Marseille, fut fait prisonnier par des pirates barbaresques, emmené à Tunis et vendu comme esclave ; acheté en dernier lieu par un *renégat savoyard*, qui était fermier du dey, il eut le bonheur de ramener ce transfuge à la foi de ses pères et de rentrer avec lui en Europe. — Vous le pensez bien, je fus intrigué de trouver en cette affaire un Savoyard qui devait avoir mené une vie assez aventureuse. Cela me fit ouvrir plusieurs autres dictionnaires et je pus remonter à la source même de cette histoire. Je crois qu'il ne s'agit pas ici d'un compatriote, mais que ces ouvrages, ayant tous copié partiellement le document original, ont propagé une erreur qu'il est utile de rectifier.

Bouillet dit aussi : un *renégat savoyard*. Le *Grand Dictionnaire Larousse* parle d'un *renégat de Nice*. — Pour le coup, l'histoire se corse. Bécherelle garde sur l'origine du personnage un silence prudent. Mais la *Bio-graphie universelle* de Michaud cite la lettre textuelle où saint Vincent de Paul raconte cette mésaventure, et où il parle d'un *renégat de Nice en Savoie*.

Voilà, je crois, l'affaire éclaircie. Des ouvrages cités plus haut, les deux premiers ont retenu *Savoie* ; Larousse, plus précis, s'est décidé pour *Nice*. Cette ville faisant, à l'époque dont il s'agit (1607), partie des Etats du duc de Savoie, Vincent de Paul avait peut-être raison en parlant de Nice en Savoie, mais les copistes ont fait erreur, dans la forme, en imprimant tout court que le fonctionnaire tunisien était un Savoyard.

G. MAILLARD.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

15^e ANNÉE. — BULLETIN N^o 4. — AVRIL 1890.

BAROMÈTRE. — Pressions barométriques inférieures à la normale : 717,2 à Annecy, 677,9 à Leschaux, 706,2 à Mélan. Maxima le 22 et minima le 17 aux trois stations. Excursion du mercure : 22^{m/m} à Annecy, 19,4 à Leschaux et 21,5 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Elle est aussi inférieure à la normale et sans aucun relèvement dans le cours du mois. Moyenne à Annecy du maxima 15^o, du minima 3^o3, à 9 h. du matin 8^o8. Moyenne générale : à Douvaine 10^o, à Chamonix 6^o3, à Mélan 7^o7, à Bonneville 5^o6, à Leschaux 6^o7, à Talloires 10^o3. Thermomètre nu au soleil 28^o à Annecy, 30^o à Bonneville et 32^o à Chamonix.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 6^o8, du sol à 0^m,30 de profondeur 7^o7.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois d'avril : les	7	14	21	28
Thermomètre . . . { maxima.	8 ^o 5	2 ^o 5	7 ^o 4	8 ^o 2
{ minima.	—1 ^o 3	—8 ^o 9	—1 ^o 3	—2 ^o 4
Baromètre à 0 ^o	621,2	613,4	628,3	622,1

A cette station, la température atteint son maximum +8^o5 le 2 avril et son minimum —8^o9 le 12. Le baromètre a sa plus haute pression 630^{m/m} le 22 et sa plus basse 610^{m/m} le 17 avec un écart total de 20^{m/m}. La vague observée en février et mars est encore appréciable les 1, 3, 4, 5, ..., 10, 11, 12, 13, ..., 18, 19, 20, 21, ..., 26, 27 et 30, mais elle est moins accentuée.

PLUIE. — La quantité d'eau mesurée ne dépasse presque pas la normale, en revanche on compte un grand nombre de jours pluvieux : 18 à Thonon et à Bonneville, 16 à Annecy et à Mélan. Le maximum de l'eau tombée est de 129^{m/m} à Leschaux en 10 jours et le minimum 43^{m/m} au Biot en 8 jours. Il est tombé 0^m,30 de neige aux Gets, 0^m,41 à Megève et 0^m,09 à Chamonix. Au Semnoz il y a encore 0^m,40 de neige le 7 avril ; le pluviomètre donne 140^{m/m} d'eau. — Hauteur moyenne du lac d'Annecy 0^m,53, du lac Léman 0^m,55.

Humidité en centièmes : 79 à Annecy, 74 à Mélan, 91 à Bonneville.

ORAGES. — Le 8 à Mélan ; le 17 à Annecy et à Bonneville, avec forte pluie et baromètre très bas ; le 19 à Seythenex ; le 27 à Bonneville.

REMARQUES PARTICULIÈRES. — Le 13 avril, gelée blanche sur presque tout le département. — Le coucou se fait entendre le 1^{er} avril à Cruseilles, le 7 à Rumilly. Ici les hirondelles arrivent le 5, à Salanches le 10, à Seythenex le 20 et à Cruseilles le 27. — A Bonneville, les pommiers sont couverts de boutons à fruit, les poiriers à cidre en ont moins. Dans quelques communes, notamment à Marignier, on constate que dans les vignes bon nombre de ceps sont morts : c'est dû sans doute au dépérissement causé par le mildiou en 1889. L'état des blés est très satisfaisant. La végétation est un peu en retard sur les années ordinaires.

15^e ANNÉE. — BULLETIN N° 5. — MAI 1890.

BAROMÈTRE. — Pressions encore au-dessous de la normale : 718 à Annecy, 676 à Leschaux, 703 à Mélan. Maxima le 30 à Annecy et à Mélan, le 15 à Leschaux. Minima le 12 aux trois stations. Excursion du mercure : 22,2 à Annecy, 20,1 à Leschaux et 23,3 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Assez douce tout le mois et dépassant quelque peu la normale. Moyenne à Annecy du maxima 21°3, du minima 8°4, à 9 h. du matin 15°. Moyenne générale : à Douvaine 15°6, à Chamonix 11°, à Mélan 12°9, à Bonneville 15°2, à Leschaux 11°8, à Talloires 15°3. — Le thermomètre au soleil donne 36° à Annecy, 39° à Chamonix, 30° à Bonneville et à Leschaux.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 12°7, du sol à 0^m, 30 de profondeur 13°5.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de mai : les	5	12	19	26
Thermomètre.... { maxima..	10°3	12°8	12°3	14°7
{ minima..	—2°9	0°0	0°0	2°
Baromètre à 0°	620,2	613,6	621,7	622,2

A cette station, la température atteint son maximum 14°7 le 24 à 11 h. du matin et son minimum —0°5 le 2 à 4 h. du matin. Le baromètre descend à 614^m/m les 8 et 12 mai et s'élève à 631^m/m le 15. Il manifeste des trépидations orageuses les 10, 11 et 12 mai. La montée de 8 h. du matin ou de 8 h. du soir est encore visible les jours de calme atmosphérique, mais elle n'est plus soudaine comme en février, elle se poursuit lentement jusqu'après 10 heures, pour faire place alors à une baisse également lente ou à une pause prolongée.

PLUIE. — Très abondante et répartie assez également sur tout le mois. Le maximum est de 145^m/m en 20 jours au Biot, le minimum de 93^m/m à Bonneville en 9 jours pluvieux. Au Semnoz, on a 181^m/m. — Hauteur moyenne du lac d'Annecy 0^m,76, du lac Léman 0^m,71.

Humidité 82 à Annecy, 72 à Bonneville et 75 à Mélan.

ORAGES. — A Douvaine les 3, 5, 12, 18, 19 et 26 ; à Chamonix le 18 ; à Sallanches le 17 ; à Mélan les 4, 18 et 23, éclairs les 9 et 17 ; à Bonneville les 4, 12, 17, 18, 20 et 24 (grêle) ; à Cruseilles les 17, 24 et 25 ; à Leschaux les 4, 12, 17, 18, 20 et 24 (grêle) ; à Annecy les 4 (grêle), 17 et 24 ; à Rumilly le 4 et le 24 (grêle) ; foudre à Saint-Félix le 25.

REMARQUES PARTICULIÈRES. — A Chamonix, le 10 et le 11, vent très fort de Nord-Est ; la boîte contenant le thermomètre exposé au soleil est arrachée par la violence du vent et le thermomètre brisé. — A Bonneville, pendant ce mois, la végétation est très active et rattrape le retard : on remarque énormément de vers blancs dans le sol et beaucoup d'autres insectes nuisibles dans les jardins. Les premiers essaims d'abeilles se montrent le 22 et le 23. La miellée est très abondante sur les fleurs de pommiers.

Le Secrétaire de la Commission, E. TISSOT.

(REVUE SAVOISIENNE.)

Le Directeur-Gérant : G. MAILLARD.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 28 juin 1890.
—PRÉSIDENTE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 4 heures. Lecture est faite du compte-rendu de la séance de mai.

M. LE PRÉSIDENT proclame la réception comme membres effectifs de MM. L. BOCH, maire d'Annecy, et Albert CROLLARD, ingénieur des arts et manufactures, à Cran-Gevrier.

LE MÊME fait part du décès de M. Félix GERMAIN, ancien maire d'Annecy, un des membres fondateurs de notre Société, et retrace en quelques paroles l'intérêt que prenait cet homme d'élite à nos travaux et à nos occupations. La mort est venue surprendre aussi M. le baron RAVERAT, de Lyon, membre correspondant, bien connu par d'importants et intéressants travaux sur la Savoie.

Nous avons reçu de M. Gabriel de Mortillet deux lettres accompagnant deux envois considérables faits à la Bibliothèque de la Société et au Musée. La Société en demande l'insertion dans la *Revue*, et charge le secrétaire d'exprimer au donateur ses remerciements et de faire un compte-rendu de l'ouvrage : *Origines de la chasse, de la pêche et de la domestication*.

COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES

M. DUCIS : 1° A l'occasion d'une tournée d'inspection des archives communales en Faucigny, il a pu reconnaître

(REVUE SAVOISIENNE.)

le nivellement de la voie romaine sur les coteaux de la rive droite de l'Arve, à peine indiqué dans les *Questions archéologiques*, p. 76, 247, et ce dès le nord de Contamine en suivant derrière Bonneville sous Ayse, où elle porte encore le nom d'Ettraz, *via Strata*, jusqu'à Marigny où elle aboutissait à un pont sur le Giffre, à près de 80 mètres en aval du pont actuel, au lieu dit *Pontvi*, soit pont vieux.

Les nouvelles digues nécessitées par la ligne du chemin de fer ont fait disparaître des digues romaines qu'il avait observées précédemment. Elles étaient formées de trois coulées de béton de forme prismatique, dont deux posées l'une à côté de l'autre dans leur assise naturelle sur une de leurs faces, et la troisième en sens inverse, une pointe en bas, pour remplir le vide entre les deux autres. La face supérieure de cette dernière servait de chemin de halage le long du cours d'eau.

Le pont dut être souvent emporté par les débordements du Giffre. Les riverains se chargeaient de transborder les passants en barque ou autrement, d'où le surnom de *Mariniers*, *Marigniers*, qui est resté enfin à la paroisse de Saint-Sulpice, ainsi que le constate encore une charte de 1325 — déposée aux archives.

2° Une charte de l'empereur Charles IV en faveur d'Amédée III, comte de Genevois, de 1360, rappelle que la famille des comtes de Genève venait de Reinier et Olivier, premiers comtes de Genève et compagnons de Charlemagne.

Dans une Vie de saint Bernard de Menthon, copie du xv^e siècle, à la bibliothèque de la Société Florimontane, on voit que sa mère, Bernoline de Duyn, descendait d'Olivier, l'un des pairs de France au temps de Charlemagne.

La même origine se lit dans la légende de saint Bernard

de Menthon sur un ancien bréviaire de Genève, imprimé à Annecy, en 1556, par Pomard.

Ce sont des témoignages à ajouter à ceux publiés par M. Eugène Ritter dans cette *Revue* (1888, p. 62, et 1889, p. 225).

M. TISSOT montre quelques échantillons des troncs, rongés et creusés par le temps, des vieux tilleuls du Pâquier. Le bois présente un commencement de carbonisation, soit de distillation sèche analogue à celle qui se produit au fond de nos tourbières.

M. SERAND a reçu communication d'une pièce très intéressante, de la part de M. le conseiller Mugnier, qui la tient de la veuve du général A. Dufour. Nous en donnons ici le titre : *Mémoire des principales marques de la très illustre Maison de Genève, qui se voyent à présent en l'église de Notre Dame d'Annecy* (1650). Nous ne pouvons résister à l'envie de reproduire ce quatrain, qui célèbre l'« illustre et généreuse dame Clémence de Genève, en son vivant baronne de Menthon »... :

Cy gist Clémence, et la clémence aussy
Foy, charité, et l'esperance ensemble
Bref les vertus, toutes gisent icy
Qu'un cruel sort funestement assemble...

M. NANCHE parle d'une défense de sanglier trouvée dans une fissure de la roche, aux carrières du Château, à trois ou quatre mètres de profondeur.

La séance est levée à 5 heures 1/2.

Le Secrétaire : Gustave MAILLARD.

L'ÉPOQUE

DE

SAINT BERNARD DE MENTHON

On se souvient peut-être que le personnel du Collège Chappuisien d'Annecy fut encouragé et autorisé par le ministre de l'instruction publique à donner une suite de conférences publiques à l'Hôtel-de-ville d'Annecy, à partir de janvier 1865.

J'avais quitté mes cinq cours d'histoire à ce collège pour entrer aux Archives départementales depuis six mois. Mais, sur l'invitation du préfet, je dus faire acte d'ancien professeur et prendre part à ces conférences. Je dus même abandonner le sujet que j'avais choisi avec l'agrément du recteur de l'Académie ¹, et traiter celui de saint Bernard de Menthon, parce que son nom figure en tête des autres personnages illustres du département, dont nous avons été chargés de préparer et de fixer la liste en comité spécial de la Société Florimontane, pour les marbres de la Préfecture.

Il s'agissait alors de faire connaître à un auditoire distingué, venu en partie des anciens départements, une des plus nobles illustrations de la Savoie, le fondateur des deux établissements hospitaliers qui ont pris de lui les noms de *Grand* et *Petit-Saint-Bernard*, et que certains auteurs confondaient avec saint Bernard de Clairvaux.

Cette conférence ne comportait guère les discussions chronologiques, dont l'aridité aurait rebuté certains audi-

¹ *Les Allobroges à propos d'Alesia*, que je publiai l'année suivante.

teurs. Elle demandait plutôt un tableau émouvant des invasions hongroises, sarrasines dans nos Alpes au ^x^e siècle et de l'œuvre héroïque de notre compatriote, qui s'en détache comme une aurore de civilisation nouvelle.

Je réservai donc pour les séances de la Société Florimontane les observations critiques sur la véritable époque du héros de Menthon. Mais, je suis bien en retard pour les publier réunies dans un article, faute d'avoir rencontré tous les documents signalés pour les compléter.

I.

Par les nombreuses inscriptions romaines que j'ai publiées sur le Grand-Saint-Bernard ¹, on voit que cette montagne a porté les noms des divinités qu'on y honorait, *Pœninus* d'abord, puis Jupiter, d'où *Mons Jovis*, Mont-Joux. Au-dessous de la station marquée dans les Itinéraires *summo pœnino*, du côté du Valais, le christianisme avait installé un établissement hospitalier, qui a porté le nom de Saint-Pierre de Lyde ou de Mont-Joux ².

Le pape Etienne II y avait passé en 753, Charlemagne en 774 et 781 ³. En 784, le pape Adrien lui recommandait les maisons hospitalières dans les cols des Alpes ⁴. Les documents signalent un nommé Benoît, comme gardien de cette maison, en 826 ; Vultgarius, comme abbé, en 832 ; Hartman, comme moine, en 851. Il devint évêque de Lausanne ⁵.

L'Etablissement relevait du domaine de Lothaire II, qui

¹ *Passage d'Annibal du Rhône aux Alpes*, p. 73-90. *Les Pœni d'Afrique et les Alpes pœnines*, p. 19-35.

² LUQUET, *Etude sur le Grand-Saint-Bernard*, p. 28-39.

³ SAINT MAURICE et la Légion thébénienne, p. 115, 116.

⁴ GREMAUD, *Chartes du Valais*, I, p. 20, 21.

⁵ *Id.*, p. 24, 27, 28.

le donna à son beau-frère Hugbert, puis, en 867, à la reine Thiedberge, sœur d'Hugbert ¹.

Mais, vers 920, les Sarrasins, venus du Fraxinet, puis de la Novalaise et du mont Cenis, avaient envahi le Mont-Joux. L'année suivante, puis en 923, ils y massacrèrent des groupes d'Anglais allant en pèlerinage à Rome ². En 930, ce fut le sort de saint Robert, évêque de Tours et de ses compagnons ³. En 940, un pèlerinage d'Anglais et de Français ne put pas même dépasser Saint-Maurice, où venaient de descendre les Sarrasins. Saint Mayeul, revenant d'Italie, fut arrêté avec sa suite au pont d'Orsières, et ne s'en tira qu'avec une rançon considérable fournie par l'abbaye de Cluny, en 972 ⁴.

La puissance des Sarrasins avait depuis considérablement diminué, puisqu'en 1015, l'évêque de Genève put faire reconstruire, au nom d'Ermengarde, reine de Bourgogne, l'église de Saint-Pierre de Lyde, que les Sarrasins avaient détruite ⁵.

Mais ils occupaient encore le sommet de Mont-Joux, d'où ils rançonnaient les voyageurs. C'est ainsi qu'en 1020, une colonie de Normands, se rendant dans la basse Italie, s'exempta du péage en mettant tout à feu et à sang dans ce repaire ⁶.

Canut, roi d'Angleterre et de Danemark, se rendant à Rome, y éprouva de graves difficultés, au point qu'il s'en plaignit en présence du pape, au couronnement de l'empereur Conrad, le 26 mars 1027 ⁷.

¹ *Chartes du Valais*, I, p. 30.

² *Flodoardi Annales*.

³ *Saint Maurice et la Légion thébéenne*, p. 123.

⁴ *Chartes du Valais*, I, p. 36, 39.

⁵ *Saint Maurice et la Légion thébéenne*, p. 129.

⁶ *Chartes du Valais*, I, p. 56.

⁷ *Id.*, p. 58.

Il ne pouvait en être autrement sous le gouvernement de Rodolphe III, roi de Bourgogne, dit le Fainéant. Les guerres qui suivirent sa mort amenèrent en Valais les troupes d'Héribert de Milan et de Boniface de Toscane, sous la conduite d'Humbert de Savoie, au secours de l'empereur Conrad, qui fut reconnu et couronné roi de Bourgogne, le 1^{er} août 1034, à la cathédrale de Genève. Humbert, qui avait déjà le comté d'Aoste, reçut alors le comté de *Caput Iaci*, ancien Chablais, dont le centre était à Saint-Maurice et à Chillon.

L'archevêque de Tarentaise avait reçu le titre de comte de Tarentaise, en 996, afin d'avoir assez de puissance pour réparer les désordres introduits dans ce pays par les hordes étrangères. En 999, l'évêque de Sion avait obtenu du même Rodolphe III, roi de Bourgogne, le titre de comte du Valais ¹. Avec le chef de la Maison de Savoie, ils tenaient toutes les vallées adjacentes aux deux Montjoux, et, avec l'appui du gouvernement impérial, qui leur était assuré, ils auraient pu entreprendre ensemble une campagne contre les hordes qui tyrannisaient les deux passages du Mont-Joux et de la Colonne-Joux. On ne voit pas qu'ils aient fait quelque chose. Le salut de ces montagnes vint d'où on ne l'attendait pas.

II.

Au château de Menthon, près d'Annecy, Richard, seigneur du lieu, avait eu de Bernoline de Duyn, son épouse, un fils qui reçut le nom de Bernard de son parrain Bernard, seigneur de Beaufort et frère du père. Initié aux études par un précepteur de famille, il fut envoyé au *Studium* de Paris sous la conduite de ce sage mentor. Puis, il

¹ *Saint Maurice et la Légion thébénienne*, p. 128.

dut revenir pour contracter une alliance avec Marguerite de Miolans, d'une maison aussi distinguée que celle de Menthon. Les deux familles étaient réunies dans le château de cette dernière. Pendant la nuit, le jeune Bernard sortit clandestinement du château, et, pour échapper aux recherches, il s'expatria au delà des Alpes.

La ligne la plus facile aurait bien été la voie romaine qui de *Bautas*, Annecy, passait à Menthon et Talloires, et par les stations de *Casuarina*, Chaise, *Darentasia*, Moûtiers, atteignait à l'*Alpis graia*, Petit-Saint-Bernard. Mais, d'après le texte de son biographe, il aurait préféré les chemins écartés pour dépister toutes les poursuites, *Bernardus per devia concitato gressu festinavit in Augustam*. De Menthon il pouvait s'échapper par Alex, Thônes, la Clusaz, la Giettaz, Megève, la vallée de Montjoie, le Bonhomme et l'Alpe graie. La longueur de ce parcours est la même que celle du précédent. Quoi qu'il en soit de la direction qu'il a suivie, arrivé à Aoste, il fut accueilli dans le clergé et succéda à l'archidiacre du chapitre, Pierre, lorsqu'il vint à décéder.

Il avait observé, en passant, l'état de l'Alpe graie ; il apprit à Aoste l'état déplorable de l'Alpe pœnine soit le Mont-Joux. Il résolut d'affranchir ces passages des brigandages qui s'y commettaient, et en vint à bout. Il n'entre pas dans le but de cette étude de faire le récit détaillé de ses succès dans cette transformation. On peut les lire dans les vies assez nombreuses de saint Bernard de Menthon, surtout celle de Richard de la Val d'Isère, dont les autres sont généralement inspirées. Il me suffira de dire qu'il fonda un hospice sur chacun des deux passages en agrandissant l'*Hospitium* romain ¹, et y établit pour les desser-

¹ *Mémoire sur les voies romaines de la Savoie*, p. 22.

vir des ecclésiastiques vivant en communauté sous une règle, *canon*, d'où leur titre de *canonici*, chanoines. Ce genre de corporation était assez répandu dès le VIII^e siècle.

On a prétendu qu'il les avait tirés du monastère d'Agaune. Or, à cette époque, cette maison n'avait plus même les trente chanoines séculiers que Louis le Débonnaire avait fait substituer aux moines précédents, en 824. Lorsque le pape Léon IX passa à Agaune trois jours, en 1050, il trouva les *canonicos fratres* dans un état voisin de la misère par suite des dévastations des Sarrasins et des vices d'administration, *et meliori modo, sicut potuimus, consolavimus* ¹. Quant à ceux de Mont-Joux, ce n'est qu'en 1215 que le pape Innocent III leur prescrivit la *Règle* dite de saint Augustin.

Les documents font défaut pour fixer la date de ces deux établissements. On a vu qu'en 1027, il n'y avait encore rien de rassurant sur ces passages où tous les voyageurs étaient rançonnés et maltraités. Mais, lorsqu'en septembre 1050, le pape Léon IX vint pour la seconde fois en France, il passa au Mont-Joux et y fut reçu dans l'hospice de saint Bernard. Il était accompagné de son parent le comte de Ferrette, qui, émerveillé de l'utilité de cet établissement, en devint un des insignes bienfaiteurs ².

La même année, Humbert de Savoie, comte d'Aoste et du *Caput lacis* (vieux Chablais), donna à cet hospice des terres et des vignes situées à Chambave, dans la vallée d'Aoste ³.

Il est probable qu'il y eut dès cette époque plusieurs largesses en faveur de cette œuvre, outre celles du père et de

¹ *Saint Maurice et la Légion thébénienne*, p. 134. *Le Grand-Saint-Bernard*, p. 64.

² *Le Grand-Saint-Bernard*, p. 55. *Saint Maurice et la Légion thébénienne*, p. 134.

³ Le titre doit être entre les mains du chevalier Bollati, à Turin.

la mère du fondateur, de son parrain, Bernard de Beaufort, qui unirent leurs offrandes pour aider cet établissement.

Lorsqu'après la mort de ses parents, saint Bernard voulut retirer ses droits du fief de Menthon, pour en faire bénéficier ses hospices, on dit que le comte de Genève, que l'on a confondu avec celui de Savoie, s'y serait opposé comme suzerain d'un fief devant lui faire retour par escheute, à la mort de saint Bernard, qui ne laissait pas de postérité. Mais, ayant fait le voyage de Mont-Joux et apprécié l'entreprise de son vassal, il aurait plus fait encore que d'approuver l'application que saint Bernard voulait faire de ses richesses à une aussi bonne œuvre, car il y aurait contribué lui-même de sa fortune. Je n'ai pas eu de documents pour apprécier la vérité de cet incident.

Après la mort de saint Bernard, arrivée à Novare, Richard de la Val d'Isère fut élu pour son successeur.

La seigneurie de la Val d'Isère, en Tarentaise, s'étendait du torrent du Versoyen, près le Bourg-Saint-Maurice, jusqu'aux confins du Piémont et comprenait les paroisses de Séez, de Montvalezan, de Sainte-Foy, de Villaroger et des Tignes ¹. On voit encore à Séez les restes du château de cette famille, *Sextis*, que les Bollandistes ont imprimé *Festis*, en déclarant qu'ils ne savaient où placer cette localité.

Richard, devenu archidiacre d'Aoste, voulut transmettre à la postérité tout ce qu'il avait vu de son prédécesseur et du concours à son tombeau ². Une copie de son travail, trouvée à Saint-Jean de Maurienne par l'érudit père Chifflet, fut publiée par les Bollandistes, qui en retranchèrent

¹ Albertville à l'époque romaine et la Vallée de Beaufort au moyen âge, p. 13.

² *Le Grand-Saint-Bernard*, p. 80.

certain détails jugés par eux inacceptables et renvoyés à des notes critiques ¹.

Une copie de la chronique de Richard de la Val d'Isère se trouve à la bibliothèque de la Société Florimontane. Elle provient de l'abbaye de Talloires. Le copiste a omis certains mots qu'il n'a pu déchiffrer sur le manuscrit envoyé d'Aoste probablement. Il débute ainsi : « *Bernardus Menthonista per serenum baronem militari ordine insignitum Richardum militem dominumque etiam maxime baronie castrorum et terrarum de Menthone Gebennensis Diocesis conceptus fuit in utero conjugis legitime inclite Bernolline de Duyno orte prosapia illustri Oliverii ex paribus Franchorum olim Genevesiorum civitatis.* »

La légende de l'ancien bréviaire de Genève, en relatant sa naissance, appelle sa mère « *Bernolinem de Duyno matrem originem ducens ex Oliverio olim Genevensium comite* » ².

L'existence de Rénier et d'Olivier, paladins de Charlemagne, comme souche des comtes de Genève, est affirmée dans une charte de l'empereur Charles IV d'Allemagne, du 6 février 1360, déposée aux Archives départementales.

Je reprends le texte de Richard de la Val d'Isère sur la naissance et le baptême de Bernard de Menthon : « *Et in sacris baptismatis undis baptisatus temptus in baptismo et levatus per militem Bernardum Bellifortis ejus patrum pro quo milite Bernardo consanguineo germano ipsius Richardi patris qui ambo ab eadem stipite cognati processerunt nominatus est Bernardus.* »

Notre manuscrit ne reproduit pas l'épilogue publié par les Bollandistes, dans lequel Richard de la Val d'Isère, ar-

¹ BOLLAND, *Acta SS.*, 15 mai.

² Ce bréviaire est à la bibliothèque de la Société Florimontane.

chidiacre d'Aoste et successeur de saint Bernard, dont il était l'ami et le confident, atteste la vérité de tout ce qu'il a raconté, après avoir fait des recherches à Menthon, à Aoste, à Novare et aux contrées voisines qu'avait évangélisées son héros.

Mais il contient un détail qu'on ne voit pas dans la biographie publiée par les Bollandistes. En assurant qu'il donne tout ce qui est venu à sa connaissance du vivant et après la mort de saint Bernard, notre auteur déclare qu'il n'a pu tout savoir, « *alia namque nobis ignota sunt. Verumtamen ad animi vestri consolationem spondemus Azolinum quemdam virum prudentem aut in Domini lege meditantem ejusdem viri germanum ea que relinquimus declaraturum, neque propterea despiciamur... quo circa per alium prima per alium extrema Beati viri Bernardi facta suscipere ne contempnatis.* »

Je n'ai pu trouver l'œuvre promise de cet Azolin, que notre auteur qualifie de frère de saint Bernard. C'est le sens du mot *germanus* dans le texte cité plus haut, sauf qu'il n'y a pas *consanguineus* comme pour Bernard de Beaufort, frère de Richard de Menthon. C'était peut-être un frère utérin.

Mais M^{sr} Luquet a pu consulter son ouvrage, car il en parle comme d'un ami de saint Bernard, et, d'après ce même Azolin, saint Bernard aurait vécu sous le règne d'Henri IV, roi des Lombards, qui fut élu roi de Germanie en 1056, à l'âge de 6 ans, et mourut en 1106 ¹.

On connaît le motif de son voyage de Besançon par Genève, le petit mont Cenis, pour Canossa, en 1077, afin d'obtenir de Grégoire VII, avant l'an et le jour à dater de la *Monition*, la levée des censures qui, selon les lois germani-

¹ *Le Grand-Saint-Bernard*, p. 49.

ques, l'excluaient du trône. Mais, après cette grâce, Henri recommença ses excès, qui amenèrent de nouvelles censures en 1080. Irrité, il fit élire antipape l'archevêque de Ravenne, qui était excommunié, et se disposait à aller faire le siège de Rome, au printemps de 1081. C'est alors que saint Bernard de Menthon, après avoir évangélisé les contrées entre Novare et Pavie, se présenta à Henri IV et essaya de lui faire comprendre l'énormité de la faute qu'il allait commettre ; mais, ne pouvant le détourner, il lui dit : « Vous pourrez y aller ; mais vous ne réussirez pas et vous perdrez beaucoup de monde. » C'est précisément ce qui arriva. Les maladies firent périr ses troupes et leurs chevaux. M^{sr} Luquet a extrait cette circonstance d'une des plus anciennes vies du saint ¹. Le même fait se trouve également dans les deux derniers couplets de la *Séquence* de saint Bernard. Le manuscrit que j'ai sous les yeux rappelle (page 35) le même incident à l'honneur de son héros. D'ailleurs, l'auteur écrivait après 1087, car il raconte le transfert du corps de saint Nicolas de Myre, qui eut lieu cette année même à Bari (page 8).

D'après les dates qu'on vient de voir, la mort de saint Bernard de Menthon aurait eu lieu entre l'année 1082, depuis son entrevue avec Henri IV, et l'année 1087, après laquelle notre auteur écrivait. Selon un acte notarié de Novare, du 15 juin 1424, cité dans une dissertation de Jean-Baptiste Bartoli, chanoine de Saint-Gaudence de Novare, saint Bernard serait mort en 1086.

« *Præfatus beatissimus levita Bernardus ex hac labili vita transivit ad cœlestem patriam anno millesimo octuagesimo sexto, et sacratus et positus in catalogo sanctorum a R. Episcopo Novariensi Ricardo*

¹ *Le Grand-Saint-Bernard*, p. 64, 65.

anno MCXXIII, prout veritas est et antiquæ scripturæ indicant ¹. » Or, ces anciens écrits sont cinq codex manuscrits, dont deux étaient aux archives de la cathédrale de Novare, un dans les archives de l'église de Saint-Gaudence, un chez les chanoines de Saint-Julien et le dernier à la collégiale de Saint-Jules, dans l'île d'Orta, tous portant les caractères du XII^e siècle.

En 1086, Grégoire VII était mort, et Henri IV était parvenu à introniser son antipape à Rome. Saint Bernard n'a pas dû être vivant à cette époque. La prédiction dont il avait menacé Henri IV ne s'est effectuée qu'à son entreprise de 1081 ou 1082, et la tradition fait mourir saint Bernard peu après cette entrevue. Il aura été facile à un copiste de lire l'abréviation de *secundo* en *sexto*. Ce serait donc l'an 1082.

Les historiens, d'après Richard de la Val d'Isère, donnent généralement à saint Bernard quarante-deux ans de charge dans l'archidiaconat, ce qui porterait son élection en cette dignité à l'an 1040. Et, comme c'est en cette qualité qu'il fonda l'hospice de Mont-Joux avant le passage du pape Léon IX, cette fondation peut avoir eu lieu de l'an 1045 à 1048.

On lui donne encore généralement quatre-vingt-cinq ans de vie, ce qui ferait remonter sa naissance à l'an 997 ou 998. Je n'ai pu consulter les mémoires manuscrits de M. de Rivaz ; mais M^{sr} Luquet les cite, et ce savant paraît être arrivé aux mêmes conclusions : 998-1082 ². Un tableau de ce saint à l'église de Montvalezan-sur-Séez lui donne quatre-vingt-deux ans de vie.

Les chiffres auxquels je viens de m'arrêter résultent de

¹ GALLIZIA DI GIAVENO, *Atti de santi né domini della Casa di Savoia*, I, p. 209.

² *Le Grand-Saint-Bernard*, p. 49, 50.

documents authentiques et de l'accord avec les faits contemporains. Les témoignages écrits de la ville de Novare où il a terminé une vie, déjà très célèbre alors, où a été porté le premier décret de sa béatification, ont une autorité incontestable. On ne pourrait leur opposer des traditions incertaines recueillies dans son pays d'origine, où sa naissance n'avait pas dû être plus importante que celle de son père, alors qu'on ne pouvait prévoir son illustration future.

Mais, la plupart des auteurs du ^{xvii}^e siècle et des suivants ont copié les dates qu'ils ont trouvées dans la vie de saint Bernard par Richard de la Val d'Isère ; notre manuscrit porte les mêmes dates extrêmes : 923-1008.

Si réellement ces dates ont été données par Richard de la Val d'Isère, comment se trouve-t-il en contradiction avec Azolin, dont il a recommandé d'avance le travail ? Comment se trouve-t-il en contradiction avec lui-même, puisqu'il relate l'entrevue de saint Bernard avec Henri IV, laquelle n'a pu avoir lieu qu'en 1081 ou 1082 ?

Comment expliquer l'absence de tout hospice au Mont-Joux en 1020 et 1027, au passage des Normands et de Canut, roi d'Angleterre et de Danemark ?

La légende de saint Bernard dit qu'il ne se contenta pas de travailler dans le diocèse d'Aoste, mais, qu'après la fondation de ses hospices, son zèle le porta à évangéliser les diocèses voisins de Sion, de Genève, de Tarentaise, de Milan et de Novare. Il mourut, en effet, dans ce dernier.

Or, en 996, il n'y avait rien de fait encore en Tarentaise, puisque, en face du tableau déplorable que l'archevêque Amizo fit au roi Rodolphe III de l'état de son nouveau diocèse, ce prince lui donna le comté de Tarentaise pour y réparer les désordres introduits par les hordes

étrangères ¹. Le diocèse de Sion ne devait guère être plus avancé, lorsque le même roi donna le comté du Valais à l'évêque de Sion, en 999. Or, si saint Bernard était né en 923, il aurait eu alors 73 ou 76 ans. Ce n'était plus l'âge de commencer une mission avec la vigueur qu'exigeait l'étendue des maux auxquels il voulait apporter un remède.

Il est donc impossible d'accepter ces dates de 923 et 1008, à moins de patauger dans les anachronismes. Evidemment il y a eu défaut de lecture ou de copie de la part du premier qui a été chargé de reproduire l'œuvre de Richard de la Val d'Isère. Je vais essayer une explication de ces erreurs ; je ne la garantis pas.

Au moyen âge, le nombre *quatre-vingt* s'écrivait en chiffres IIII^{XX}. On en a un exemple sur le piédestal de la croix de Farlon, au bas de la ville de La Roche, et dans les anciens minutaires déposés aux Archives départementales.

Je suppose donc que la première date, celle de la naissance, ait été écrite ainsi : *Nongent^o IIII^{XX}III*, 983.

Le copiste, qui a voulu reproduire ce chiffre en toutes lettres, a pu prendre les quatre premières hastes pour l'abréviation du *nongentesimo*, et ne trouvant plus que *XXIII*, il les a lus *vigesimo tertio*, 923.

Ou bien il a pu omettre un mot *quater*, qui devait se trouver devant *vigesimo tertio*, si la date était écrite en toutes lettres.

La date de 1008 s'expliquerait aussi par l'abréviation de *octuagesimo* qui a été lu *octavo*, 1008 au lieu de 1080. Le surplus a pu échapper au copiste, comme il est arrivé aux copistes postérieurs, entre autres à celui du xv^e siècle,

¹ *Saint Maurice et la Légion thébénienne*, p. 128.

dont nous avons le manuscrit et où se trouvent bien des omissions.

Dans ces suppositions, saint Bernard aurait vécu 97 ou 99 ans. Il n'y aurait là rien d'inacceptable. On donne bien à saint Germain de Talloires de 96 à 100 ans ¹, en assignant l'année 1090 pour l'extrême date de sa mort.

Je le répète : je ne donne ici que des conjectures pour expliquer deux erreurs de date incontestables.

Quant à l'éphéméride de sa mort, du vendredi après la fête de Trinité, XVII des calendes de juillet, elle se trouve aux années 955, 966, 1039, 1050, 1061, 1123 et 1134, mais jamais aux années 1008, 1082, 1086.

C.-A. Ducis.

QUELQUES PROCÈS AU XVIII^e SIÈCLE, EN SAVOIE

LES DEUX PRIEURS DESPINE

Le Sénat de Savoie avait souvent à juger des causes ecclésiastiques : aussi les magistrats et les avocats devaient-ils étudier, outre les lois civiles si compliquées à cette époque, le droit *canonique* bien plus difficile encore. Il y avait le *décret de Gratien*, les *décrétales des papes*, les *bulles*, les règlements fixant les rapports entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique, les nombreuses décisions des sénats qui avaient presque force de loi... Tout juriconsulte devait être docteur en *droit canon*, aussi bien qu'en droit civil : *in utroque*, comme on disait alors.

¹ BRASIER, *Etude sur saint Germain*, p. 130.

(REVUE SAVOISIENNE.)

Pour donner une idée de la complication des procès en matière bénéficiale, il me suffira de résumer deux instances suivies au Sénat de Savoie par deux de mes grands-oncles, les frères Humbert et Jacques Despine.

Leur père, Claude-François Despine, notaire à la Motte, en Bauges, était mort en 1751, laissant neuf fils et deux filles, avec très peu de fortune.

L'aîné des fils, Jean-Baptiste, avait suivi une carrière brillante dans les bureaux du Ministère des affaires étrangères, à Turin. Il arriva, en 1780, au poste élevé de ministre résident auprès de la République de Genève, et, pour y représenter avec honneur la Cour de Sardaigne, fut créé baron par lettres-patentes du 20 novembre 1782.

Il en restait huit à pourvoir. Suivant l'usage alors reçu, trois furent destinés à la carrière ecclésiastique.

I. — R^d HUMBERT DESPINE.

Humbert, le puîné, né en 1725, avait reçu les ordres et, à l'âge de 35 ans, attendait encore quelque poste à sa convenance.

En 1760, par le décès de R^d d'Allinges, vint à vaquer le prieuré de Chindrieux, en Chautagne, excellente commende, à la nomination du pape. Par la protection de son frère aîné, R^d Humbert Despine fut présenté par la Cour de Sardaigne et investi par le pape dès le 19 septembre 1760.

Mais le couvent de Talloires, qui avait des prétentions sur ce bénéfice, lui opposa un compétiteur en la personne de R^d Charles d'Arcollières, un de ses religieux, qu'il élut seulement le 17 octobre suivant.

Aussitôt nommé, R^d d'Arcollières se transporta à Chindrieux, assisté de R^d Gavend et d'un notaire, pour se faire mettre en possession. De là, double procès :

Un d'abord en cour de Rome, qui ne fut pas de longue durée. Le monastère de Talloires y fut débouté de toutes ses prétentions par une sentence du cardinal prodataire du 7 novembre 1760.

L'autre fut introduit devant le Sénat de Savoie, qui ne pouvait connaître que du possessoire en matière de bénéfices. R^d d'Arcollières s'y plaignait d'être troublé par R^d Despine dans la possession de son prieuré.

Il n'avait évidemment aucune raison : l'abbé Despine avait obtenu son titre régulier déjà un mois avant le sien ; d'ailleurs, au point de vue des règles de la procédure, ayant agi et même échoué au *pétitoire* en cour de Rome, il était non recevable à se pourvoir au *possessoire*.

Mais là n'est pas pour nous l'intérêt du procès : nous y trouvons des documents curieux et inédits sur le prieuré de Chindrieux et sur le monastère de Talloires.

M. Jules Philippe, dans son excellente *Histoire de l'Abbaye de Talloires (Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Savoie, vol. V)*, nous raconte comment cette illustre abbaye, fondée au ^x^e siècle par le roi Rodolphe de Bourgogne, était tombée dans un relâchement déplorable, au temps de saint François de Sales.

Le saint évêque de Genève avait été délégué par le Saint-Siège pour y rétablir la discipline. En même temps, l'abbé de Savigny, de qui dépendait Talloires, l'avait nommé supérieur conventuel et lui avait donné tout pouvoir pour y introduire une réforme reconnue indispensable. De son côté, le duc Charles-Emmanuel lui avait donné commission pour réformer les Bénédictins de Savoie.

Saint François de Sales croyait avoir à peu près atteint son but au moment de sa mort, arrivée, comme on sait, en 1622. Le prieuré de Talloires obtint, en effet, dès l'année 1623, l'honneur d'être agrégé au Collège grégorien de

Rome, avec participation à tous les privilèges dont jouissait ce Collège.

En 1624, il conçut un projet plus ambitieux encore : il voulut former une congrégation indépendante, sous le nom de *Bénédictins réformés allobroges*, dont Talloires deviendrait la maison-mère. Il adressa une supplique au pape Urbain VIII, qui, par un bref de 1624, le détacha de l'abbaye de Savigny pour le placer sous la dépendance immédiate du Saint-Siège ; érigea la *réforme allobrogique*, à la seule condition qu'elle réunirait au moins cinq communautés en Savoie.

L'abbé de Savigny ne pouvait pas accepter sans regret le démembrement d'un monastère aussi important que Talloires. Il se pourvut au Sénat de Savoie, et ce n'est qu'en 1684 qu'il fut débouté de son opposition.

Ce n'était là qu'une première difficulté : il y avait à grouper les cinq communautés requises pour constituer la nouvelle *nation allobroge*. Talloires avait jeté les yeux sur quatre de ses maisons : Bellevaux et Saint-Paul en Chablais, Contamine-sur-Arve en Faucigny et Chindrieux en Chautagne.

Il paraît qu'il y rencontra de la résistance : on voit, en effet, qu'en 1637, il n'avait réussi à annexer que les maisons de Thiez, Bellevaux, Sainte-Agathe de Rumilly, Sillingy près d'Annecy et Chindrieux qui (ainsi que nous le verrons bientôt) était loin d'être gagné.

Avant de passer outre, Talloires crut devoir recourir encore au pape Urbain VIII et obtenir un nouveau bref. Sa requête est fort curieuse : il exposait qu'il avait envoyé quelques religieux dans les paroisses de Chindrieux, de Rumilly, de Sillingy et de Thiez, pour « *restaurer ces maisons presque détruites par les malheurs de la guerre, par les entreprises coupables des hérétiques, pour y*

instruire dans les rudiments de la doctrine catholique ces populations voisines de la ville de Genève, en commerce continuel avec les hérétiques ».

On se demande comment les habitants de Ruffieux étaient suspects de calvinisme ! et surtout comment ils avaient été convertis par les moines de Talloires ? Il y avait là mensonge et *obreption* au premier chef !

Mais Rome n'y regardait pas de si près ; par bulles du 16 juillet 1637, le pape maintient la séparation de l'abbaye de Savigny prononcée en 1624. Puis, sans faire mention de la *nation allobroge*, il enjoint à Talloires de s'aggréger, dans le terme de deux ans, à quelque autre congrégation du même ordre.

Il est probable que cette injonction ne fut pas du goût de Talloires, qui laissa passer les deux ans et même plus de trente ans avant de s'y soumettre. Ce ne fut qu'en 1670, qu'une sentence arbitrale du Rév^{dissimé} archevêque de Tarentaise vint l'y contraindre, et, en 1674, que le pape Clément X approuva sa réunion à la florissante congrégation du Mont-Cassin.

M. Jules Philippe a fort bien résumé toute cette histoire ; mais, au sujet de l'annexion des prieurés, il se borne à dire : « *Pendant quelques années, Talloires eut à combattre un grand nombre de réclamations au sujet de ces prieurés, réclamations qui nécessitèrent plusieurs arrêts du Sénat...* »

C'est le récit d'une de ces réclamations que je trouve dans le plaidoyer de l'abbé Despine : ce vieux grimoire couvert de poussière nous fournit des traits de mœurs fort curieux sur l'état de nos couvents au XVII^e siècle.

Chindrieux était l'un des plus riches prieurés bénédictins de la région. Il était à la nomination du pape, qui ne le conférait jamais qu'au candidat désigné par la Cour de

Sardaigne : le prieur était simple commendataire, sans obligation de résidence, sans aucune charge personnelle, jouissant à vie d'une grasse sinécure.

C'était l'abbé Louis de Gerbaix de Sonnaz qui en était pourvu en 1630. Il semblait fort difficile d'obtenir son consentement à l'union de ce bénéfice à la mense claustrale de Talloires. Mais quelle porte n'ouvre-t-on pas avec la clé d'or?

On ne fut pas peu étonné d'apprendre que, par un acte du 10 novembre 1630, R^d de Gerbaix de Sonnaz, tout en gardant pendant sa vie le revenu intégral de son prieuré, entraît comme novice au couvent de Talloires et consentait à l'union de son prieuré de Ruffieux, après sa mort, à la mense de Talloires, moyennant une somme de 1,700 florins à lui payée comptant.

Il paraît que l'Ordre antique des Bénédictins, dans deux gros volumes de bulles qu'il produisit au procès, trouvait des privilèges qui lui permettaient tout espèce de négociations et même de simonies.

La vie de novice convenait peu à dom de Gerbaix ; il quitta le couvent dès le 1^{er} février 1631 ; mais qu'importait aux moines, pourvu qu'on leur conservât l'annexion du prieuré de Chindrieux après la mort du titulaire ! Pour la mieux assurer, ils lui firent signer une bonne ratification, en ajoutant à la somme promise le 10 novembre 1630.

Mais R^d de Gerbaix avait des scrupules sur cette cession faite à prix d'argent : c'était une *simonie*, dont l'effet, aux termes du droit canon, était de le faire déchoir de son bénéfice. Il s'adressa au pape, se fit relever des censures encourues et obtint de lui, à nouveau, la collation du même prieuré de Chindrieux.

Nonobstant ces concessions, qui mettaient en sûreté la conscience (et aussi les rentes) de R^d de Gerbaix, Talloires ne se tenait pas moins pour titulaire du prieuré, en vertu

de l'union de 1630 et de la ratification de 1631. Il voulut même compléter son installation.

Il y avait à Chindrieux, outre le prieuré de l'abbé de Gerbaix, un pauvre office de sacristain, concédé autrefois aux Bénédictins de Nantua, et possédé, en 1640, par un R^d Ginier. Talloires traita avec ce bénéficiaire : moyennant une somme de 700 florins, celui-ci consentit à se démettre en faveur de cette maison. Aussitôt, deux religieux vinrent s'installer à Chindrieux et y remplir les fonctions de sacristain.

Mais R^d Ginier avait-il bien le droit de céder le bénéfice dont les Bénédictins de Nantua étaient les vrais titulaires ? Pour prévenir toute contestation de leur part, Talloires fit un traité, une transaction, le 1^{er} septembre 1650 ; il promit aux religieux de Nantua deux cents livres tournois et, en outre, l'entretien de deux religieux de ce monastère. C'était vraisemblablement l'équivalent du profit que procurait à Nantua la sacristie de Chindrieux.

Nous avons vu comment Talloires se fortifiait dans sa position de Chindrieux, attendant d'entrer en lutte à la mort du prieur actuel ; mais il est un compétiteur resté dans l'ombre et dont les agissements sont plus curieux à observer : c'est le duc de Savoie. Charles-Emmanuel I^{er}, par des lettres-patentes de 1621, avait bien donné une adhésion générale à l'introduction de la réforme dans les maisons de Bellevaux, Contamine, Chindrieux et Saint-Paul ; son fils Victor-Amédée I^{er} avait, en 1633, également approuvé la cession de R^d de Gerbaix... Au fond, ces princes regrettaient de s'être privés d'une riche commende, dont ils disposaient en faveur de leurs meilleurs serviteurs. S'ils avaient donné imprudemment une approbation, ils ne tardèrent pas de s'en repentir et cherchaient à en neutraliser l'effet.

Ainsi, Victor-Amédée espérait amener R^d de Gerbaix à résigner son bénéfice en faveur d'un de ses cousins, noble François-Gaspard de Gerbaix de Sonnaz, et lui faisait savoir (par lettres du 14 septembre 1636) que cette résignation lui serait très agréable et qu'il entendait qu'elle sortit son plein et entier effet.

Elle n'eut pas lieu cependant, et Victor-Amédée mourut. Sa veuve, Christine de France, craignant toujours de perdre ses droits sur Chindrieux, écrivit à R^d de Gerbaix, le 23 novembre 1646, pour lui défendre « *de résigner son prieuré en faveur de qui que ce soit, sans lui en avoir donné préalablement avis, et reçu sur ce son consentement, en conformité des précédentes défenses qui lui en avaient déjà été faites, et lui ordonna de faire promptement retirer les religieux de Talloires dans leur monastère* ».

En 1650, à la mort de R^d de Gerbaix, la même Régente fit immédiatement nommer et installer comme prieur de Chindrieux le célèbre François-Bertrand de la Perrouse (fils du premier président au Sénat de Savoie et gouverneur du duché), docteur de Sorbonne, doyen de la Sainte-Chapelle de Chambéry, l'un des plus éloquents prédicateurs de son siècle. Lorsque les religieux de Talloires essayèrent de résister, Madame Christine chargea le Sénat d'informer contre eux. Le 17 février 1651, le Sénat adressa à Son Altesse Royale une lettre pour lui rendre compte des informations qu'il avait fait prendre « contre les religieux de Talloires qui s'étaient introduits dans ce prieuré, réduit sous la main royale, depuis le décès de R^d de Gerbaix, et qui avaient voulu faire signifier des actes aux économes et fermiers portant défense de se dessaisir des revenus. Cette lettre porte que le Sénat avait député le sénateur de Chaloiz, qui s'était transporté sur les

lieux, avait procédé à des informations, en l'assistance de l'avocat général, et obligé les religieux de vider le prieuré en exécution des commandements de S. A. R. »

Pour contrôler, s'il en était besoin, l'exactitude de cette lettre, nous lisons que, lors de la confiscation du couvent de Talloires, en 1792, on a consigné dans l'inventaire, sous n° 168, un dossier sous cette étiquette : « Plusieurs procédures touchant la revendication du prieuré de Chindrieux, en conséquence des bulles du pape Urbain VIII, employées inutilement contre M. le doyen de la Perrouse, en 1651, après le décès de M. le prieur de Gerbaix, avec plusieurs autres papiers concernant la validité de la cession du dit prieuré en faveur des religieux de Talloires, à qui les religieux de Nantua transfèrent tous leurs droits. »

Pour éviter des contestations pareilles à la mort de chaque titulaire, on voit que le souverain obtint du doyen de la Perrouse qu'il résigne son bénéfice en faveur de R^d d'Allinges, l'oncle. Celui-ci, à son tour, y associe son neveu, de son vivant. Ce n'est qu'à la mort du neveu d'Allinges, en 1760, que le monastère de Talloires crut l'occasion favorable pour renouveler ses tentatives de 1650, par les procès contre R^d Despine dont je viens de rendre compte.

Il fut débouté soit à Rome, soit à Chambéry, et R^d Despine resta prieur de Chindrieux jusqu'en 1792, où tous les couvents et prieurés furent également supprimés.

Le pauvre monastère de Talloires resta frustré de son prieuré, qu'il avait cependant payé fort cher, et la victoire resta, je ne dirai pas au bon droit, mais plutôt aux intrigues et à la force des princes de Savoie.

(A suivre.)

LOUIS PILLET.

A PROPOS DE SAINT FRANÇOIS DE SALES ⁽¹⁾

UNE LÉGENDE APOCRYPHE

Quelques mois à peine après son entrée dans le Chablais, quand il luttait encore contre les premières difficultés de sa courageuse entreprise, toujours plein de confiance dans son œuvre vaillante, saint François de Sales gardait entière, comme il le disait lui-même, *la résolution qui fait abandonner pour Dieu le soin des biens de ce monde et de la famille* ; loin de songer à fuir cette contrée où l'entouraient tant de périls, où l'attendaient tant de combats, il demeurait à Thonon. En Chablais, disait-il, il avait *quelques parents et d'autres qui lui portaient respect pour certaines raisons particulières qu'il ne pouvait résigner à autrui ; c'est ce qui le tenait, suivant ses expressions, du tout engagé sur l'œuvre.*

Il avait *l'espérance du mieux et il aurait été bien à dommage qu'un autre qui aurait pu faire plus de fruit ailleurs, employât ici sa peine pour néant* ; c'est ce qu'il expliquait très simplement, en toute franchise, dans une lettre du 7 avril 1595 ², adressée à un religieux auquel il écrivait à cœur ouvert, en l'entretenant sans détour de l'intimité de ses projets.

Rien n'arrêtait cette volonté ferme qui, toute à la providence, ne se laissait ébranler, ni par les haines sectaires

¹ Voir *Revue savoisienne*, livraisons des 25 mars, 25 septembre et 15 octobre 1867, du 31 mai 1870, du 15 octobre 1871, des 29 février et 30 décembre 1872, du 30 décembre 1873, des 21 janvier et 31 mars 1878, du 31 mai 1883.

² *Migne*. Tome V, pages 317 à 320.

qui le poursuivaient et le menaçaient chaque jour, ni par le terrible fléau de peste qui régnait alors en Chablais, ni par une foule d'obstacles et de périls qu'il ne connaissait pas, pour ainsi dire, et qui, en tout cas, ne l'effrayaient point ; les scrupules, les craintes si légitimes d'un père respecté n'avaient pu briser une décision très fortement trempée. Et, quand son domestique, ému lui-même, s'était rendu dans le Genevois pour inquiéter, à bon escient, une tendresse paternelle qui s'alarmait bien vite, François, au retour de Rolland, avait su faire une réponse à la fois des plus respectueuses pour M. de Boisy, et inébranlable, comme dictée par un grand devoir.

Il semblait ne pas se souvenir que son prédécesseur, François Bouchut, créé curé de Thonon, homme digne et vertueux, avait couru les plus grands dangers lorsque le peuple de cette ville, dirigé et enhardi par les soldats de Genève et de Berne, s'était révolté contre son souverain, en une de ces *saillies* qui ne lui étaient pas rares dans le xvi^e siècle ; il demeurait calme et confiant en Dieu, il ne se préoccupait pas de ces fatigues nombreuses et toujours renaissantes qu'il supportait sans se plaindre, en particulier des fatigues d'un long et âpre hiver ¹.

Si cette abnégation de l'apôtre et sa charité poussée à des limites extrêmes sont dignes d'éloges, si elles ont contribué à lui valoir, dans tous les domaines, un nom illustre et mérité, il est juste de rappeler les noms de quelques-uns de ceux, *parents ou autres*, qui coopérèrent, dès les premiers jours, avec sympathie, à son œuvre, en l'aidant et en la facilitant, et qui prirent place auprès de lui dans ces chanceuses et délicates circonstances.

C'est d'abord un jeune chanoine de Saint-Pierre, son

¹ Père Boniface CONSTANTIN. *La Vie du révérendissime et illustrissime évêque de Genève, Claude de Granier*, Lyon, 1640, pages 150, 159.

cousin germain, Louis de Sales, qui entra avec lui dans le Chablais, le 9 septembre 1594, et participa ainsi, plus que tout autre, aux périls et aux incertitudes de l'entreprise; placé bientôt à Brens, dans l'humble position d'un curé de campagne, il fut, durant des années, un des plus modestes et des plus persévérants de ceux qui prirent une vaillante part à cette *moisson jaunissante du Chablais* ¹.

C'était une dame noble, originaire du Faucigny, Jeanne du Maney, veuve de François de Foug, procureur fiscal du duché du Chablais; elle avait déjà *depuis fort longtemps obligé toute la maison de Sales par un grand nombre de services*; comme l'évêque, Claude de Granier, comme François du Foug, son mari, elle avait donné au jeune apôtre le nom de *fils*, il lui donnait le nom de *mère*. Quelques mois après son arrivée, il alla s'établir dans la maison qu'elle habitait à Thonon, rue de Vallon. Il eut ainsi plus de facilités pour évangéliser la capitale du Chablais et soutenir ces combats sans cesse réitérés, toujours pacifiques et d'une excessive bienveillance, de sa part, d'autant plus acharnés et plus violents, de la part de ses adversaires, qu'ils ne pouvaient plus, comme ils l'avaient fait durant plusieurs générations, étouffer par la force la liberté de conscience d'une population entière ².

C'était ce vaillant homme d'armes, longtemps prisonnier de guerre, le baron d'Hermance, que François connaissait dès ses jeunes années, à *qui il avait tant de devoir et d'obligation*, à qui il avait adressé, environ douze ans auparavant, de Paris, *au meilleur âge de ses*

¹ *La Vie du révérendissime et illustrissime évêque de Genève, Claude de Granier*, page 162. — *Vie de Madame de Charmois*, 1878, vol. I, page 40. — Charles-Auguste DE SALES. *Histoire du bienheureux François de Sales*. Lyon, 1634, page 129.

² *Histoire du bienheureux François de Sales*, page 96.

études, une lettre peut-être la plus ancienne, en tout cas l'une des plus anciennes, que nous possédions de lui ¹.

Précédemment déjà, le célèbre et courageux baron, le vieux militaire avait, à Paris même, fait tant d'accueil à l'écolier qu'il devait, longtemps après, dans des circonstances si différentes, recevoir en Chablais, comme gouverneur des Allinges.

C'était Charles de Charmoisy, parent de la famille de Sales, — il devait bientôt mourir, — auquel M. de Boisj avait adressé, le jour même de l'entrée en Chablais du jeune apôtre, une lettre pleine de sollicitude, pour lui recommander le courageux missionnaire, le suppliant, en sa qualité d'*homme sage et prévoyable en tout*, de lui donner conseil et direction. Il qualifiait le prévôt de *neveu* de M. de Charmoisy, et ajoutait textuellement ces paroles significatives dans leur brièveté : « J'ai beaucoup de gens à Thonon qui m'aiment ! ² »

Qui eût pu prévoir, en 1594, qu'une dame, née dans le nord de la France et qui ne connaissait point encore la Savoie, deviendrait un jour dame de Charmoisy, qu'à son occasion prendrait naissance un livre des plus suaves, à la fois des plus profonds et des plus populaires, tant les voies de la providence sont mystérieuses et impénétrables ?

Les personnes qui viennent d'être nommées sont très connues par le rôle actif et sympathique qu'elles jouèrent dès l'arrivée de saint François de Sales en Chablais, leurs noms figurent dans des documents historiques incontestables et les lignes qui précèdent n'apprendront rien à personne ; on pourrait en ajouter d'autres, soit de personnes qui *aimaient dans le Chablais la famille de Sales*, et

¹ *Vie de Madame de Charmoisy*. 1879, vol. II, pages 271, 272, 273.

² *Id.*, vol. II, pages 264-266.

auxquelles faisait allusion M. de Boisy, soit de celles que *le jeune conquérant des âmes* avait bien vite gagnées par la force entraînant et supérieure d'un dévouement sans bornes, d'une énergique et profonde conviction. On pourrait ajouter, par exemple, le nom de l'avocat fiscal, Claude Marin, un des rares catholiques qui habitaient alors Thonon, dont les sentiments d'une grande bienveillance n'étaient point douteux, et celui d'un gentilhomme *savoisien* qui était fort instruit et maniait la plume non sans quelque talent. Il avait eu la chance singulière de connaître saint François de Sales avant la mission du Chablais et d'assister, avec deux autres, à sa première prédication faite, dans la ville d'Annecy, le 12 mai 1593 ¹; il avait été, comme toute la population, émerveillé du talent de ce jeune homme, alors presque inconnu, et ce premier sermon avait fait, sur le calviniste chablaisien, une impression profonde.

Plus tard, le retrouvant à Thonon, menant, au milieu de tous les obstacles et de toutes les amertumes, une vie rude et difficile, mais toujours calme et serein, il admira ce courage chrétien et ce dévouement sans exemple; il fut au nombre de ceux qui, les premiers, ne refusèrent pas de l'entendre et de peser ses raisons. Il eut avec lui un certain nombre de conférences solitaires dans une prairie, au milieu d'un bois, à quelque distance de Thonon; il lui demanda, sur les éternels problèmes de la vie, des explications que d'autres n'avaient pu lui fournir. Ses yeux s'ouvrirent enfin aux grandes vérités chrétiennes; il devait, par son exemple, montrer la voie à beaucoup d'autres.

¹ *Traits inédits de la vie de saint François de Sales* (déposition de son domestique). Annecy, 1878, page 17. — Le saint évêque employait l'expression *savoisien* et non celle de *savoyard* (voir, entre autres, la préface des *Controverses*, qui reproduit à deux reprises cette expression). — Ch.-A. DE SALES, *l. c.*, page 53.

Par une curieuse coïncidence, il appartenait à une ancienne famille genevoise qui s'était retirée en Savoie, où elle occupait un rang très élevé ; on comprend que je veux parler d'Antoine de Saint-Michel, seigneur d'Avully. On voit encore les ruines de son château à Brenthonne, près des Voirons ; il est connu par plusieurs productions imprimées, dans la fin du xvi^e siècle et dans le commencement du xvii^e. Son nom est cité plus d'une fois dans l'histoire ; il a eu un retentissement tout particulier ¹.

* * *

C'est à dessein que j'ai uniquement rappelé dans cette étude des noms sur lesquels aucun doute sérieux ne peut s'élever ; la vie de saint François de Sales est si répandue, si populaire, on peut le dire, qu'ils sont en quelque sorte de notoriété publique ; il est naturel, il est juste que ceux qui ont pris part à la peine et aux dangers prennent part à la récompense. C'est sous l'impression de ce sentiment que j'ai écrit ces pages, et voici à quelle occasion.

Au milieu des fêtes commémoratives de la canonisation de saint François de Sales, qui eurent lieu, dans la ville d'Annecy, les 18-29 avril 1865, on vit tout à coup, à la grande surprise des connaisseurs, surgir une légende qui se manifesta sous une forme anonyme et fut publiée dans un journal politique de Chambéry. Peu de temps après, un écrivain bien connu par son dévouement et son entière

¹ « Il y auoit vne forest à vne lieuë de Tonon, plantée d'arbres fort espais, et principalement de gros chesnes, au milieu desquels estoit vn pré... En ceste forest le Preuost de Sales et le Seigneur d'Auully alloient presque tous les iours... » Ch.-A. DE SALES. *Ibid.*, page 106. — Un des volumes du seigneur d'Avully a été imprimé à Lyon en 1596. *Id. Ibid.*, page 109. — Un autre ouvrage de controverse « d'Antoine de saint Michel, gentilhomme savoysien, seigneur d'Auully », a été imprimé « à Tonon par Marc de la Rue, l'an mil six cens et deux ». *Id. Ibid.* Table, n° 7.

bonne foi, M. Alphonse Despine, consacrait à ces fêtes un travail considérable et qui ne renfermait pas moins de 105 pages ¹. Il consentit à reproduire la publication anonyme dont personne n'a jugé convenable de prendre la responsabilité ; c'est précisément cette publication que je me propose d'examiner de plus près aujourd'hui.

Je laisse de côté, dans cette publication anonyme, divers détails concernant la ville de Thonon, son monastère et quelques particuliers, dont je ne m'occupe absolument pas ; je m'attache uniquement à la phrase suivante qui revêt une apparence historique et que je reproduis textuellement, sans y rien changer : « C'est principalement Michel de Foras que voulait désigner l'apôtre du Chablais dans sa lettre du 7 avril 1595, en disant : *Je reste à Thonon parce que ici j'ai des parents qui me portent respect* ². »

Comme on le voit, non seulement cette pièce est anonyme et nul n'en prend la responsabilité, mais elle reproduit même inexactement et incomplètement le contenu de la lettre du 7 avril 1595 ; elle ne parle que de *parents*, tandis que la lettre parle de *parents et autres*, ce qui est fort différent. Il n'est cité aucun acte, aucun document quelconque qui lui donne un caractère authentique ou la rende seulement vraisemblable ; il n'existe aucune tradition à l'appui de cette légende créée d'un seul coup, par un pur caprice, dont je ne cherche pas la cause.

On enlève à des noms historiques, saillants et connus, leur mérite réel et la reconnaissance à laquelle ils ont droit, on les attribue à un personnage auquel ils ne sont

¹ *Relation des fêtes commémoratives de la canonisation de saint François de Sales*. 18-29 avril 1865. Annecy, 1865 (105 pages de texte, outre une lettre de M^{re} l'évêque d'Annecy et un avant-propos).

² Relation précitée, page 51.

pas dus, on bouleverse lestement et sans scrupule l'histoire à son profit ; ce ne sont pas Louis de Sales, Jeanne du Maney, le baron d'Hermance et quelques autres, auxquels faisait allusion saint François de Sales dans sa lettre du 7 avril 1595 ; un personnage, oublié jusqu'à nos jours, surgit tout à coup, les domine et les devance, c'est Michel de Foras auquel il faisait *spécialement allusion* dans sa lettre. On l'ignorait avant 1865.

Or, une pareille prétention, surtout dans un domaine si grave, a quelque chose de si hardi, de si contraire aux faits, j'allais presque employer une expression plus sévère, que, s'étant manifestée publiquement, elle doit être publiquement signalée. « Si vous ne voulez pas qu'on marche sur votre ombre, — a dit un écrivain français, — il ne faut pas aller dans la rue. » Elle doit être signalée publiquement et publiquement réfutée.

Lorsque fut écrite la lettre de saint François de Sales, le 7 avril 1595, Michel de Foras était loin d'être au nombre de ceux qui, dans le Chablais, *portaient respect* au jeune apôtre ; il était un de ses adversaires les plus prononcés, un des sectaires les plus ardents, un des moins disposés à l'entendre et à peser la valeur de ses arguments empreints de la plus haute charité.

Avec le ministre Petit, que les documents contemporains nous représentent, non comme un pasteur savant, mais comme un être fort *malicieux*, et quelques nobles et bourgeois chablaisiens, il fit longtemps à l'apôtre une vive opposition ou plutôt une guerre impitoyable. C'est ce qu'ont généralement raconté les auteurs et ce que prouvent d'une manière catégorique les pièces officielles conservées dans la bibliothèque du Vatican. L'histoire de Thonon est en grande partie à Rome.

Comme le ministre Petit lui-même, Michel de Foras ne
(REVUE SAVOISIENNE.)

se rendit, pour ainsi dire, qu'à la dernière heure ; ils marchèrent constamment d'accord entre eux. Aussi, quand le duc de Savoie vint en Chablais, dans ces journées qui attirèrent à Thonon une multitude inouïe, soit de gens du Chablais, soit des pays voisins, se décida-t-il enfin, avec le ministre lui-même, à rentrer dans le sein de la religion catholique. Dans la grande cérémonie qui eut lieu, en présence du duc, et à raison du rôle passionné qu'il avait joué précédemment, Michel de Foras fut placé, juste après le ministre Petit, à la tête d'un certain nombre de laïques, nobles du Chablais et bourgeois de la ville de Thonon.

C'était dans le mois d'octobre 1598, *trois ans et demi après la lettre du 7 avril 1595* ; à elle seule, la comparaison de ces deux dates parle plus haut que tous les raisonnements, elle détermine nettement le rôle de chacun et sa responsabilité. En 1595, Michel de Foras était loin d'être un de ceux qui *portaient respect* à saint François de Sales ¹.

L'erreur historique qu'un anonyme s'efforçait artificiel-

¹ Voir, entre autres, François PERENNÈS. *Histoire de saint François de Sales* (1864), vol. I, page 343. — CURÉ DE SAINT-SULPICE. *Vie de saint François de Sales* (1867). — (DE BAUDRY) *Relation abrégée des travaux de l'apôtre du Chablais* (1836), vol. II, page 186. — « Le ministre Viret « ayant su que S. A. R. venoit à Tonon... abandonna sa chaire et son « temple, et c'est le dernier ministre qui a prêché à Tonon !... Il (le Duc) « arriva à Tonon le 30 septembre (1598)... Le matin du lendemain, qui « étoit le jeudy, premier jour d'octobre,... S. A. R. fut prendre le Légat « à son hotel pour le conduire à l'église de St Hippolyte, où il receut « l'abjuration du ministre Pierre Petit, de M. de Foraz, et de quelques « autres gentilshommes du pais de Chablais et des principaux bourgeois « de la ville de Tonon... » *Histoire abrégée des missions des Pères Capucins de Savoie*, par le Père CHARLES de Genève, 1657, traduite en français par le Père FIDÈLE de Talissieu, capucin, 1680. Chambéry, 1867, pages 61, 62, 63. — André PÉRATÉ. *Mission de saint François de Sales dans le Chablais. Documents inédits tirés des archives du Vatican*. Rome, 1886, page 67.

lement de faire naître, ne tient pas, le voile se déchire, la légende tombe.

Il suffit de la signaler publiquement pour en faire justice, *et l'on marche sur son ombre* ¹.

Jules Vuy.

UN MOT D'ANTOINE FROMENT

Antoine Froment, en décembre 1549, avait été choisi par Bonivard pour lui servir de secrétaire dans la rédaction des Chroniques de Genève, dont il avait été chargé par le Conseil. Dès le premier jour, Bonivard avait dit qu'il conduirait ses Chroniques jusqu'au temps où il fut prisonnier à Chillon (mai 1530); ses Chroniques s'arrêtent en effet peu après cette date.

Froment, qui était venu à Genève en novembre 1532, qui avait pris part alors aux débuts de la Réforme, et plus tard à ses succès, en 1535 et 1536; qui, depuis, n'avait pas cessé d'avoir les yeux sur notre ville, eut l'idée toute naturelle et très heureuse d'écrire une espèce de suite aux Chroniques de Bonivard, en racontant l'histoire de Genève pendant ces années décisives dont son patron n'avait pas parlé. Il rédigea donc les *Actes et gestes merveilleux de la cité de Genève, nouvellement convertie à l'Evangille, faictz du temps de leur Reformation, et comment ils l'ont receue, redigez par escript en fourme de Chroniques, Annales, ou Hystoyres, commençant l'an*

¹ Cette étude n'est pas une biographie complète de Michel de Foras; elle est étrangère, en particulier à tout ce qui peut concerner ce personnage, postérieurement au mois d'octobre 1598.

MDXXXII. La préface est datée de Genève, au grand boulevard dessus le lac, l'an 1550.

La Seigneurie, qui n'avait pas permis l'impression des Chroniques de Bonivard, ne voulut pas non plus accéder à la demande de Froment, qui sollicitait l'autorisation de publier ses *Actes et gestes*, et qui fit paraître comme un ballon d'essai une brochure d'une cinquantaine de pages : *Deux Epîtres préparatoires aux Histoires et Actes de Genève, l'une dédiée au Sénat, l'autre exhortatoire à tout le peuple de Genève*, Genève, 1554, 12°.

On sait que M. Gustave Revilliod, en 1854, a donné une belle édition des *Actes et gestes* de Froment, dont on n'avait que des copies manuscrites. Les *Deux Epîtres préparatoires*, imprimées il y a trois siècles, n'ont pas été réimprimées depuis lors, et mériteraient d'être plus connues qu'elles ne le sont. En les feuilletant, j'y ai remarqué un curieux passage sur les paysans des environs de Genève, les habitants des bailliages de Gex, Ternier et Gailard, conquis, en 1536, par les Bernois :

« Vos povres circonvoisins, dit Froment dans l'épître au peuple de Genève (21^e feuillet), ont esté delivrez de toutes superstitions et idolatries papales, à la venue de Messieurs de Berne, voz bons alliez et comborgeois, lesquels leur ont fait prescher l'Evangile publiquement, combien que ce ait esté au grand regret de la pluspart des paysans, toutesfois à leur grand profit et advantage, s'ils l'eussent sceu cognoistre. »

*O fortunatos nimium, sua si bona norint
Agricolae !*

Ce vers de Virgile était présent à la mémoire de Froment quand il écrivait ces lignes, fort intéressantes par le renseignement qu'elles nous donnent sur les dispositions des habitants des campagnes des environs de Genève à l'é-

gard de la prédication de la Réforme (cp. *Actes et gestes*, chapitres LV et LVIII). Le « grand regret » que « la plupart des paysans » avaient éprouvé, quand les Bernois bannirent de leurs villages le culte catholique, a été un des facteurs qui, soixante ans plus tard, ont facilité les succès de saint François de Sales en Chablais.

Eugène RITTER.

RÉSUMÉ
DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
FAITES A ANNECY
ET DANS LE DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-SAVOIE
pendant l'année 1889.

(Suite et fin.)

VIII. — LACS ET RIVIÈRES.

Le lac d'Annecy présente son maximum le 16 juin sous l'action des pluies considérables tombées dans la première quinzaine de ce mois. En deux jours, les 14 et 15 juin, le pluviomètre accuse 120^m/m d'eau, le lac monte à la cote 1^m,21 au-dessus de l'étiage. Le mois d'octobre, quoique très pluvieux aussi, ne l'amène qu'à 0^m,94. Hauteur moyenne de l'année 0^m,634. La moyenne décennale est de 0^m,602.

Pour le lac Léman, nous avons l'habitude de placer en regard de son niveau d'été la quantité de neige mesurée au Grand-Saint-Bernard. Cette année elle fut de 8^m,30, en diminution de 2^m sur la dernière moyenne décennale. Par contre les pluies furent très abondantes partout, en juin et en octobre ; sous leur action le lac s'élève brusquement de

0^m,20 le 15 juin ¹ et de 0^m,22 le 12 octobre, mais, grâce au maniement des barrages de Genève, la cote de l'eau se réduit à la faible hauteur de 1^m,34 qui est atteinte le 1^{er} juillet. D'après les calculs des ingénieurs, si l'on n'avait eu que la ressource des anciens barrages qui débitaient fort peu, la crue se serait élevée de 0^m,71 plus haut et aurait occasionné une inondation comparable à celles de 1816, 1817 et 1846.

A la faveur du mécanisme actuel, non seulement ce péril a été conjuré, mais on a pu abaisser le niveau d'étiage beaucoup plus qu'auparavant, de façon à permettre aux villes de Morges et de Vevey de fonder de nouveaux quais et de réparer des murs anciens. Ces villes demandaient que le lac fût amené à 2^m,10 au-dessous de la pierre à Niton, ce qui correspond à la cote 0^m,27 de nos échelles françaises, et cela pendant toute la durée du mois d'avril. Dès le 28 mars le niveau requis était obtenu et, dans la nuit du 30 avril, le lac reprenait sa marche ascendante.

L'Arve, cette année, monte beaucoup plus sous l'action des pluies que de la fonte des neiges. A Sallanches, elle atteint 1^m,85 le 27 juin et le 20 août, 1^m,57 le 10 octobre ; à Bonneville, 1^m,95 le 14 juin à 8 heures du soir, 1^m,58 le 30 août et 1^m,60 le 10 octobre. Les cotes les plus basses ont été 0^m,70 le 8 mars à Sallanches et — 0^m,30 le 31 janvier à Bonneville, d'où résulte une dénivellation totale de 1^m,15 pour la première station et de 2^m,25 pour la seconde. Vers le milieu de mars, par une température exceptionnellement rigoureuse, l'Arve charriait des glaçons.

¹ On explique partiellement la hausse du 15 juin par ce fait que le barrage à rideaux a été fermé pendant quelques heures, sur une dépêche de la municipalité de Seyssel qui craignait une catastrophe à la suite de la crue extraordinaire de l'Arve.

IX. — ORAGES.

Jours orageux dans la Haute-Savoie pendant l'année 1889.

(Les orages avec grêle sont marqués du signe *.)

Janvier et février.....	»
Mars : le 21 à Annecy.....	1
Avril : le 30 à Douvaine ; les 9 et 30 à Bonneville ; les 9, 21 et 30 à Annemasse ; les 10 et 30 à Cruseilles ; les 9 et 30 à Leschaux ; le 21 à Seythenex ; les 20, 21 et 30 à Faverges ; le 9 à Rumilly ; les 9, 21 et 30 à Annecy.....	5
Mai : les 26, 27 et 31 au Biot ; les 4, 5 et 31* à Douvaine ; les 4, 15, 26 et 31* à Bonneville ; les 5, 26 et 31 à Annemasse ; le 4 à Cruseilles ; les 4, 26, 27 et 31 à Leschaux ; les 5 et 31 à Seythenex ; le 26 à Talloires ; le 16 à Rumilly ; les 26, 28 et 31 à Annecy.....	8
Juin : les 7, 8, 13, 20 et 26 au Biot ; les 2, 8*, 9, 12*, 20 et 26 à Douvaine ; les 3, 15 et 28 à Sallanches ; les 7, 8, 9*, 12, 20 et 26 à Mélan ; les 2, 20 et 26 à Bonneville ; les 2, 8, 10, 12, 13, 20 et 26 (foudre à Vétraz-Monthoux) à Annemasse ; les 2, 8, 10 et 27 à Cruseilles ; les 2, 8 et 9 à Seythenex ; les 2, 8, 13, 17 (foudre au Semnoz), 20, 27 et 29 à Leschaux ; les 2, 17 et 26 à Talloires ; les 2, 7, 8, 20, 26, 28 et 29 à Annecy.....	15
Juillet : le 22 aux Gets ; les 9, 13, 22 et 26 au Biot ; les 5, 12, 13, 22 et 26 à Douvaine ; les 19, 25, 26, 27, 28 et 29 à Saint-Gingolph ; le 13* à Megève et à Sallanches ; les 9, 13, 14 et 26 à Mélan ; les 6 et 9 à Bonneville ; les 5, 6, 13* (foudre à Ambilly), 22 et 26 à Annemasse ; le 23 à Cruseilles ; les 6, 13, 14, 22 et 26 à Leschaux ; le 23 à Seythenex ; les 5*, 7, 13 et 14 à Talloires ; les 13 et 26 à Annecy.....	12
Août : le 22 au Biot ; les 2, 5, 9* et 20 à Mélan ; le 20 (très violent) à Bonneville ; les 2 et 20 à Annemasse ; les 2 (foudre à Bellecombe), 4, 5, 8* et 13 à Leschaux ; le 14* (grêle suivie de neige) au Semnoz ; le 2 à Seythenex ; les 2 et 9 à Talloires ; les 2, 5 et 9 à Annecy.....	9
Septembre : le 16 au Biot ; les 3 et 4 à Mélan ; le 4 à Sallanches et à Bonneville ; les 3* et 4 à Annemasse ; le 4 à Cruseilles, Leschaux (deux orages) et Seythenex ; les 3 et 4 à Annecy...	3
Octobre : le 22 à Annemasse (foudre), Leschaux et Annecy.....	1
Novembre et décembre.....	»
Total des jours orageux.....	54

Orages avec grêle 10. Coups de foudre 5. Notre moyenne est de 44 jours orageux dont 7 avec grêle.

Jours orageux à Annecy : mars 1, avril 3, mai 3, juin 7, juillet 2, août 3, septembre 2, octobre 1, total 22. La normale n'est que de 17. Il y a donc eu recrudescence cette année, surtout en juin.

Les orages les plus violents furent ceux des 31 mai, 8, 20 et 26 juin, 13 et 26 juillet et 20 août.

Après nos orages, il se produit d'ordinaire un grand refroidissement : ainsi le 27 juillet la neige blanchit nos montagnes jusqu'à 2,000 mèt.; le 17 septembre, une forte gelée blanche sévit dans nos pays de plaine et endommage le blé noir, le maïs et le tabac. Il n'y a que le mois de juin dont les orages n'ont pas eu de suites de cette nature.

X. — RÉSUMÉ AGRICOLE.

Le mois de juin pluvieux et chaud a donné beaucoup de vigueur aux prairies et les fenaisons, favorisées par quelques beaux jours en juillet, ont été abondantes ; les regains également, grâce au beau temps qui a régné pendant le mois de septembre.

En octobre 1888, des pluies répétées ont retardé les semailles du blé qui eut ensuite à souffrir de l'hiver sec, dans les lieux élevés particulièrement, à cause de la chaleur relative et des successions répétées de gel et de dégel. Aussi la récolte fut-elle maigre et inférieure en qualité même à celle de 1888

Mauvaise récolte de pommes de terre, — assez bonne pour les châtaignes et les noix, — nulle en fruits à pépins, — très médiocre en vins, sauf sur quelques coteaux privilégiés des arrondissements de Saint-Julien et de Thonon : le mildiou, développé outre mesure par le temps humide, a multiplié ses ravages au point que la vendange s'est limitée pour tout le département à 80,195 hectolitres, au lieu de 96,762 que l'on avait obtenus en 1888 et de 163,387 hectolitres qu'avait donnés 1887.

Les cultures potagères ont souffert de la multiplication

des limaces, des courtilières et des fourmis ; beaucoup de graines ont dû être semées deux fois ; en quelques points, elles n'ont pas eu assez de chaleur pour mûrir. — D'autres insectes ont également pullulé, tels que les pucès qui ont envahi des poulaillers, les pucerons de toute catégorie et, dans un ordre plus relevé, les souris dont le nombre a été tel que beaucoup de champs de céréales ont souffert de leurs ravages. Ce grand nombre d'insectes pourrait bien être une conséquence de la pénurie d'oiseaux constatée non seulement dans la Haute-Savoie, mais encore dans plusieurs autres départements.

Mortalité : 42 enfants au-dessous de quinze ans et 208 adultes, en tout 250 décès ; la normale est de 263 comprenant 56 enfants et 207 adultes. L'*influenza*, espèce de grippe qui a fait son apparition chez nous au mois de décembre, n'a pas encore d'effet sur la santé publique : nous la retrouverons en 1890.

E. TISSOT.

NOTE SUR LES SONDAGES DU LAC LÉMAN

Les sondages du lac Léman, commencés en 1886, ont été terminés l'année dernière. Ils ont été exécutés, pour la partie suisse, sous la direction de M. le colonel Lochmann, avec la collaboration de M. Hœrnlimann, ingénieur topographe ; pour la partie française, sous notre direction, avec la collaboration de MM. Faletti, Garcin et Magnin, commis des ponts et chaussées.

Ces sondages ont donné les résultats suivants :

La plus grande profondeur, qui est de 310 mètres, se trouve entre Evian et Ouchy, au milieu du lac. Dans cette partie le plafond du lac est remarquablement plat. Sur une

surface de 40 kilomètres carrés, la variation extrême de profondeur est de cinq mètres.

Les talus du lac sont en général plus escarpés sur la côte sud que sur la côte nord. A l'est d'une ligne passant par Cully et Lugrin, sauf entre Villeneuve et Bouveret, ils ont une inclination moyenne de 30°. Près du château de Chillon on trouve une profondeur de 75 mètres à 50 mètres de la côte, ce qui donne une inclinaison de 56°.

Le Rhône forme à partir de son embouchure dans le lac un ravin sous-lacustre qui se prolonge jusque devant les carrières de Meillerie, sur une longueur de 9 kilomètres environ. Ce ravin est constitué par un sillon creusé entre deux digues latérales qui s'élèvent sur le cône d'alluvion du fleuve. Il est décrit d'une façon très détaillée par M. le professeur Forel dans le tome XXIII (année 1887) du *Bulletin de la Société vaudoise des Sciences naturelles*.

Un ravin analogue, mais moins considérable, existe à l'embouchure du petit bras du fleuve, connu sous le nom de Vieux-Rhône.

La Dranse, le plus important affluent du lac après le Rhône, présente un phénomène tout différent. Les graviers apportés par le torrent se déposent sur le talus du lac suivant des inclinaisons de 25 à 30°, en même temps que son cône d'alluvion s'avance dans le lac. Cette inclinaison est celle des couches des terrasses de Thonon, dont l'origine est due sans doute à la même cause, alors que le niveau du Léman était plus élevé qu'aujourd'hui. Si le niveau actuel du lac venait à baisser, la partie émergée du cône d'alluvion de la Dranse présenterait vraisemblablement une structure analogue à celle de ces terrasses.

La profondeur la plus grande du Petit-Lac (partie comprise entre Yvoire et Genève) est de 75 mètres. Il se compose de quatre cuvettes séparées par des barres peu

saillantes qui partent des pointes de Nernier, de Messery, d'Hermance et de Bellerive. Ces barres sont probablement d'origine morainique; le limon qui tapisse le fond du lac ne se dépose qu'imparfaitement sur leur surface, et l'on y recueille par des dragages, à des profondeurs de 60 mètres, un mélange des cailloux les plus variés, souvent recouverts de mousse.

Quelques monticules s'élèvent sur le fond du lac. Le plus important se trouve à 1,200 mètres de la pointe de Bellerive; en ce point la profondeur n'est que de 8 mètres.

Telles sont les particularités les plus remarquables que présente la topographie du Léman; nous pensons publier prochainement une carte du lac qui les mettra encore mieux en évidence.

A. DELEBECQUE,

Ingénieur des ponts et chaussées.

Thonon, 22 mai 1890.

NOTICE

SUR UN

BLOC ERRATIQUE APPELÉ *LA PLATE*

situé au mont Salève.

La Plate est un bloc erratique qui se trouve sur le Grand-Salève, au-dessous des *Arêtes*. Après avoir passé le hameau de Vovray (commune d'Archamps), en Savoie, et en montant le Grand-Salève dans la direction du Piton, on arrive aux deux dernières maisons qu'on appelle *Sur-les-Places*. De là on monte à pic pendant une demi-heure et on se trouve alors tout à coup dans une vaste plaine, espèce de combe immense, sous la partie du Grand-Salève

qu'on nomme ordinairement *les Arêtes*, située entre la Croisette et le Grand-Piton, et plantée d'une belle forêt de sapins. Entre de nombreux blocs détachés du Salève, dans des broussailles épaisses, presque impénétrables et d'un aspect sauvage, à cent pas environ du sentier, se trouve l'emplacement de *la Plate*. Cette curieuse pierre est un bloc erratique de granit, d'une dimension peu commune, d'une couleur blanc-gris et d'un gros grain, plus ou moins schisteux, un peu détérioré par places à la surface et fendu au sud-est dans la direction de l'ouest-est. Les côtés sud et ouest sont perpendiculaires et forment un angle à peu près droit; les côtés nord et est touchent presque terre et sont irrégulièrement arrondis. Du sud-ouest au nord-est le bloc, outre une forte inclinaison générale dans la même direction, montre une dépression naturelle; pourquoi alors l'appelle-t-on *la Plate*?

Les dimensions du bloc en question sont les suivantes : Hauteur au sud, 4^m et demi, sans compter la partie cachée dans le sol; largeur du sud au nord, 13^m,65; longueur de l'ouest à l'est, 14^m,70; de sorte que ce bloc représente une masse d'au moins 400^m cubes.

Outre beaucoup de bosselures, de trous, de stries et de cannelures qui me semblent naturels, j'ai remarqué sur le milieu du bord qui suit la direction sud-nord une espèce d'écuelle ovale, bien régulière, mesurant 0^m,11 de l'est à l'ouest et 0^m,8 du sud au nord. Cette écuelle, qui pourrait fort bien être un produit artificiel, en tout cas fort ancien, a une profondeur de 0^m,5. Au bord est se trouve encore une écuelle ovale avec un fond bien plat, mais oblique. Elle a la même direction que la première et mesure 0^m,17 sur 0^m,11. Quoiqu'elle ne présente pas la régularité de l'autre, elle me semble cependant mériter d'être mentionnée; cependant je ne donne l'observation de ces deux

cavités que sous toute réserve, quant à leur signification dans les temps préhistoriques.

Des légendes et des contes entourent cette mystérieuse pierre, comme tant d'autres, mais il est souvent difficile de les obtenir d'une façon sincère de la part des paysans.

Quoi qu'il en soit, ce bloc remarquable a certainement joué un rôle dans des temps très reculés, étant donné qu'il est placé à proximité des nombreuses grottes du Salève, qui, à partir de l'époque du renne, ont été habitées à travers les époques préhistoriques. Dans plusieurs j'ai récolté de nombreux objets en silex et de la poterie des plus primitives, remontant sans doute aux premières habitations de cette population troglodyte.

Le principal but de cette petite communication est d'attirer l'attention sur ces blocs erratiques, pendant qu'il est encore temps de faire quelque chose pour leur conservation. Il faut avant tout signaler le fait qu'une grande partie de ces témoins de la présence des glaciers dans nos contrées a déjà servi à des constructions et que le reste tend à disparaître complètement. De cette façon on prive le pays de documents géologiques fort intéressants et on soustrait à l'étude archéologique un matériel important. Il est probable qu'un grand nombre de ces blocs ont présenté des sculptures préhistoriques, perdues à présent pour toujours.

Au même sort est destinée *la Plate*. La commune d'Archamps l'a vendue à un entrepreneur, et ce bloc magnifique, d'une rare grandeur, sans compter l'intérêt particulier qu'il me semble présenter, sera mis en pièces. Et cependant, au côté sud, *la Plate* est marquée d'un grand *F* avec un numéro, ce qui prouve que ce bloc fait partie de ceux dont la conservation a été expressément recommandée aux

communes. Mais cela ne suffit pas, la preuve en est que le même entrepreneur a détruit plusieurs blocs portant la marque de la même recommandation. Ce sont là des faits bien regrettables à mon avis, et il faudrait songer à y remédier.

B. REBER, *pharmacien*.

Genève.

OBJETS LACUSTRES DU LAC DU BOURGET

On entend souvent aujourd'hui émettre l'opinion que nos connaissances sur les stations lacustres préhistoriques ne pourront guère beaucoup se modifier par de nouvelles trouvailles ; ces dernières du reste se faisant rares et n'apportant généralement que la répétition de ce qu'on connaît déjà. Ce n'est que trop vrai. Et cependant combien de questions importantes restent absolument dans l'obscurité ? Nous ne connaissons sur ce peuple lacustre rien de positif au point de vue de sa provenance, de sa religion et de son culte, de sa constitution, de sa vie intérieure, de son histoire, etc. Tout ce qu'on a publié sur ces sujets ne sont que des suppositions plus ou moins vraisemblables, basées sur des objets récoltés sur l'emplacement de ces antiques habitations. Tous les matériaux trouvés dans les stations lacustres, soit dans les lacs de la Suisse et de la Savoie, soit dans les pays voisins, et formant aujourd'hui de nombreuses et importantes collections publiques et particulières, offrent, dans leur ensemble, à travers toutes les époques de développement, une telle uniformité, qu'il faut admettre que tous les habitants lacustres appartenaient au même peuple, divisé probablement en de nombreuses tri-

bus. En outre, les différentes périodes de développement ne sont pas conditionnées par de nouvelles invasions, mais, au contraire, c'est le même peuple qui suit son progrès d'étape en étape, pendant de nombreuses générations ; bien que quelques stations présentent des objets exceptionnels, le caractère général reste le même partout. Ces peuplades disparaissent ensuite, leurs traces se noient dans les lacs et les marais, aucun historien n'en parle ; enfin, toute cette longue période d'une culture assez avancée, merveilleuse même à plusieurs points de vue, surtout à celui de la technique dans la fabrication des objets en bronze, se couvre des ténèbres les plus profondes. Nulle part n'apparaît une transition de cette nation préhistorique à un peuple ou même à une époque plus récente. Est-ce que le peuple lacustre s'est éteint, ou a-t-il émigré ? Personne n'y répond. Toujours est-il que cette race a disparu sans qu'une autre ait fait son héritage direct. En présence d'une pareille énigme, il est nécessaire de continuer l'étude de la période des habitations lacustres et de ne rien perdre de vue. Qui sait si un jour une trouvaille inattendue ne viendra pas nous éclairer, ou tout au moins nous donner quelques indications plus exactes. En attendant, il sera utile de faire connaître les objets nouveaux ou ceux qui présentent des variétés d'autres déjà publiés.

Dans cette catégorie, entrent quelques pièces provenant de la station de Chindrieux (lac du Bourget), qui a fourni de riches récoltes en objets de bronze, pierre et poterie, dont un lot assez considérable m'a été soumis par son propriétaire, M. le prof. Dr Aug. Reverdin, de Genève. Parmi les objets de bronze, on remarque des couteaux, épingles de toutes les grandeurs, hameçons, rasoirs, aiguilles, instruments et surtout un poignard de 0^m,32 de longueur. La poterie présente l'image de toutes les époques, depuis le

travail le plus grossier et le plus informe jusqu'à la coupe la plus mince et la plus finement ornementée.

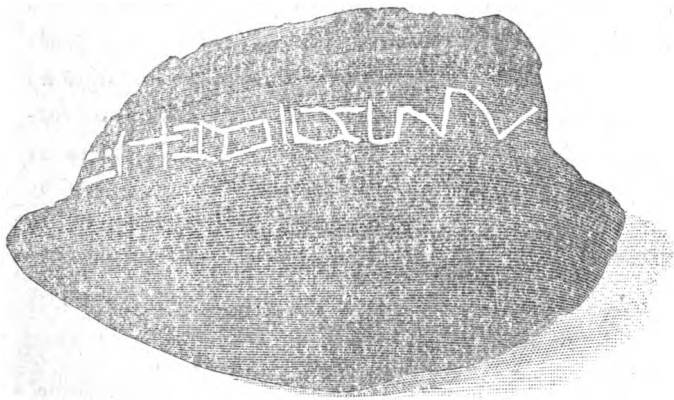
Parmi la poterie, il s'est trouvé un morceau provenant d'un grand plat, très bas, d'un grain fin, entremêlé de petits morceaux de quartz blanc et montrant du côté intérieur une riche ornementation en plaques et baguettes d'étain. On sait que les pièces à incrustation de ce métal sont assez rares et qu'on en a trouvé seulement dans peu de stations lacustres.

Deux champs circulaires d'ornementation, l'un supérieur, l'autre inférieur, séparés par trois cannelures parallèles, occupaient probablement tout le contour de cette pièce remarquable de poterie préhistorique. Tandis que, dans le champ, inférieur des lignes en zigzag sont coupées par d'autres verticales, le champ supérieur contient, entre des rangées de plaques triangulaires, reposant sur une série de lignes verticales, ce qui ressemble un peu à des constructions sur pilotis, de plus d'autres baguettes rangées sur une ligne verticale, en forme d'arbre. Par le long séjour dans l'eau et l'action du dépôt du lac souvent très agité, un grand nombre de ces plaques et baguettes en étain très fin se sont détachées, de sorte que l'ornementation primitive se montre aujourd'hui un peu irrégulière. Cet aspect a donné lieu à la supposition que le dessin présentait des huttes lacustres avec un paysage de sapins ¹, idée que je ne partage pas du tout. L'ornementation, au-

¹ *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*. Redigiert von Rud. VIRCHOW, 1889, p. 333. — M. Virchow, en faisant mention de ce morceau de poterie, ajoute que, d'après toutes les apparences, les incrustations représentaient un village lacustre. D'après la figure qui accompagne cette mention, on pourrait, en effet, croire à cette affirmation, mais ce dessin ne tient pas compte des parties manquantes et on peut se laisser induire en erreur par des parties déplaçées.

jourd'hui irrégulière, se présentait bien au commencement comme je viens de le décrire et comme je l'ai fait figurer ailleurs ¹.

Un morceau de poterie noire, très fine, appartenant certainement à la meilleure époque du bronze me semble présenter un intérêt tout à fait exceptionnel. Sur ce morceau, unique jusqu'à présent, on remarque, au-dessous de deux lignes creuses, une sorte d'ornement ayant absolument la forme d'une inscription (*voir la figure*). C'est une série de signes d'un caractère particulier, intentionnellement et



avec beaucoup de soin tracés dans ce petit vase et cela avant la cuisson et lorsque la masse était encore molle. Comme ce mystérieux ornement est de peu de profondeur et de la même couleur que la poterie, je l'ai rempli de craie, avant d'en faire tirer la photographie d'après laquelle la gravure a été exécutée; cela le fait ressortir, comme le montre la figure ci-dessus. Maintenant, se pose avant tout la question : Sommes-nous en présence d'un simple orne-

¹ *Antiqua. Unterhaltungsblatt für Freunde der Alterthumskunde. Special-Zeitschrift für Prähistorie und einschlägige Gebiete.* Strassburg, 1889, page 73, tab. XII.

ment ou d'une inscription ? Il est difficile de le dire, les points de comparaison manquant complètement. Par malheur, une partie seulement de cette « inscription » lacustre a été conservée, mais il faut espérer que, par un minutieux examen de la poterie préhistorique des musées et par de nouvelles découvertes, nous trouverons d'autres pièces semblables qui nous aideront à donner une explication à ces choses problématiques. Certains ornements, soit sur la poterie, soit sur les objets en bronze et d'autres, semblent avoir également eu leur signification déterminée ; sans nul doute, les sculptures monumentales que l'on trouve sur les pierres à écuelles ou sur des rochers, et appartenant peut-être au même peuple, ne peuvent être que des inscriptions symboliques, qui, une fois éclaircies, nous donneront certainement des renseignements extrêmement intéressants sur le peuple disparu.

B. REBER.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de M. Gabriel de Mortillet, l'éminent archéologue, les deux lettres que l'on va lire. Leur importance et l'intérêt qu'elles présentent pour notre contrée les désignaient pour la *Revue savoisienne*. L'auteur nous ayant autorisé à les publier, nous nous empressons de le faire. M. G. de Mortillet a été, on se le rappelle, conservateur du Musée d'Annecy, et remplit maintenant les mêmes fonctions au Musée préhistorique de Saint-Germain-en-Laye, près Paris. (*Réd.*)

I.

St-Germain-en-Laye (S.-et-O.)
1^{er} juin 1890.

Monsieur le Président et cher Collègue,

Lorsque j'avais l'honneur d'être conservateur du Musée d'Annecy, j'ai commencé une collection des coquilles de la

Savoie. Mon départ est venu interrompre cette œuvre presque dès le début. Permettez-moi de la reprendre et de la compléter autant que possible par l'intermédiaire de la Société Florimontane.

Sous le rapport malacologique, nulle région n'offre autant d'intérêt que la Savoie. Dans une circonscription bien déterminée, nous trouvons des altitudes fort diverses, s'échelonnant dans des directions différentes depuis 200 mètres, dernier contact du Rhône avec la Savoie, jusqu'à 4,810 mètres, sommet du mont Blanc. Le sol de l'ancien duché de Savoie est donc on ne peut plus favorable pour étudier l'action des altitudes, et par suite des influences climatériques sur les mollusques. Une collection des coquilles de la Savoie, avec des indications précises de localité, d'habitat et d'altitude, offre donc un très grand intérêt. C'est une collection de ce genre que je vous offre pour le Musée d'Annecy. J'ai le plaisir de vous adresser 332 paquets de coquilles qui, joints au noyau existant déjà dans le Musée, formeront une série des plus utiles pour la science. Elle renfermera les types que feu mon ami François Dumont et moi avons étudiés et décrits dans nos publications sur les mollusques de la Savoie. (*Histoire des Mollusques terrestres de la Savoie et du bassin du Léman*, in-8°, 1852, et *Catalogue critique et malacostatique des Mollusques de la Savoie et du bassin du Léman*, in-8°, 1857.)

Chaque espèce est représentée autant que possible par des individus recueillis dans les localités les plus diverses.

Aux coquilles provenant réellement de l'ancien duché de Savoie, j'en ai joint quelques-unes de localités tout à fait limitrophes. Ainsi, comme histoire naturelle, il est impossible de ne pas comprendre dans la Savoie le canton de Genève, y compris Fernex et Thoiry. A plus forte raison faut-il englober la Grande-Chartreuse, dont la faune doit

se retrouver dans le bassin d'Entremont qui est en majeure partie savoisien.

D'un autre côté, j'ai ajouté comme contraste quelques espèces de Suse qui, en ligne plane, ne se trouve qu'à 12 kilomètres de la frontière, mais à 1,500 mètres en contre-bas, ce qui donne un cachet tout particulier à la faune. On retrouve là des espèces italiennes qu'il est bon d'indiquer : c'est le point de jonction de la faune alpestre avec la faune méridionale. Nous aurions pu l'établir aussi par la vallée de l'Isère, du côté de Grenoble, mais, de ce côté, le phénomène est moins complet et par conséquent moins net.

Puisse cette collection stimuler les recherches et nous valoir d'intéressants et importants travaux.

Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de mon entier dévouement à l'Association Florimontane, et pour vous personnellement le témoignage de ma plus parfaite considération.

G. DE MORTILLET.

II.

St-Germain-en-Laye, 9 juin 1890.

Monsieur le Président,

Veillez, je vous prie, offrir de ma part à l'Association Florimontane une série de brochures concernant la Savoie et la Haute-Savoie, que j'ai l'honneur de vous adresser.

J'y joins un volume que je viens de publier chez Lemo-nier, éditeur à Paris : *Origines de la Chasse, de la Pêche et de la Domestication*, in-8°, orné de 148 figures dessinées par mon fils Adrien.

Dans cet ouvrage, après avoir exposé toutes les données fournies par les études préhistoriques, je cherche à les compléter au moyen de l'ethnographie comparée. Je m'efforce ensuite à relier ces données à celles fournies par les plus anciens documents historiques. Jusqu'à présent la pa-

lethnologie, à l'état de formation, s'était enfermée dans l'analyse. Je tente maintenant la synthèse. Puisse ce premier essai faire naître de nombreux travaux analogues.

Tout naturellement j'ai eu à citer plusieurs observations faites dans votre intéressant et admirable pays pendant que j'avais le plaisir de l'habiter.

A propos de l'élan, page 108, j'ai rappelé qu'il a laissé en Savoie le témoignage certain de son passage. Un frontal avec ses deux cornes a été recueilli dans une fente de rochers presque au sommet de Margéria, haute montagne des Bauges. Cette fente est une de ces érosions qui se sont produites dans les roches calcaires après la période glaciaire, érosion qu'on peut observer sans fatigue sur les Monts, près Chambéry, et d'une manière très brillante et très pittoresque au sommet du Parmelan, non loin d'Anecy. Cette tête d'élan est donc de l'époque actuelle.

Les débris de bœuf recueillis dans les stations lacustres du Bourget, page 425, m'ont permis de reconnaître que la race qui habitait la Savoie pendant l'âge du bronze a la plus grande analogie avec la race tarine. C'est un titre de noblesse fort important au point de vue agricole. Il prouve que la race tarine, si remarquable par ses précieuses qualités, n'est pas une de ces races d'origine nouvelle dont les caractères peuvent facilement s'altérer, n'étant pas profondément fixés par le temps. C'est au contraire une race persistante qu'on peut acquérir en toute sécurité.

Les mêmes stations lacustres du Bourget, page 435, nous ont montré que les Savoyens de l'âge du bronze fabriquaient déjà du fromage, et confirment le dire de Strabon que le laitage était un des principaux aliments des Celtes ou Gaulois.

Enfin, page 487, j'ai répété l'observation que j'avais déjà publiée dans la *Revue savoisienne*, concernant la

naturalisation de l'hélice chagrinée en Maurienne, par les religieuses de l'abbaye de Saint-Julien.

Ce volume, concernant exclusivement les animaux, sera suivi d'un autre consacré aux végétaux : *Origines de la Sylviculture, de l'Agriculture et de l'Horticulture*. Il y sera question des fruits et céréales des habitations lacustres de la Savoie. Je voudrais bien y joindre l'étude des bois employés comme pilotis. Aussi je sollicite le concours de tous nos collègues qui pourraient me fournir des échantillons.

Veuillez agréer, Monsieur et cher Président, l'assurance de mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

G. DE MORTILLET.

On verra ci-après l'article bibliographique que nous consacrons à l'important ouvrage annoncé dans cette seconde lettre. (Réd.)

BIBLIOGRAPHIE

Origines de la Chasse, de la Pêche et de l'Agriculture, par Gabriel DE MORTILLET. 1^{er} vol. : *Chasse, Pêche, Domestication*. — 1 vol. in-8°, Paris, Lecrosnier et Babé, 1890.

Les sciences qui ont fait de l'étude de l'homme sous toutes ses faces l'objet principal de leurs préoccupations ont joui dès leur avènement d'une faveur marquée auprès du public, et cela se comprend. Malheureusement, le plus souvent, les disciples ont été au-delà des enseignements des maîtres; les idées de ceux-ci, interprétées d'une façon trop absolue, et trop généralisées, en ont perdu leur véritable sens et leur portée primitive; c'est ce qui arrive

presque toujours pour les sciences plus ou moins spéculatives, où les théories et les hypothèses ont une grosse part.

La palethnologie, ou l'étude comparée de l'humanité dans ses états primitifs, avait subi le même sort ; d'abord édifiant des hypothèses, elle ne s'était lancée que plus tard dans l'étude exacte des faits et des documents précis que mettaient à sa portée des découvertes toujours plus nombreuses. La masse des lecteurs aime les théories et les explications *a priori* ; elle ne se rend qu'avec peine aux restrictions ou même aux démentis qu'une étude plus approfondie amène souvent avec elle. Il en résultait donc un certain malentendu entre savants et lecteurs, et il était grand temps de rétablir l'harmonie.

C'est pour atteindre ce but, sans parler des autres bienfaits de l'instruction, qu'on a fondé, de toutes parts et dans tous les domaines, des bibliothèques dites de vulgarisation ou de propagande, destinées à répandre dans la masse des personnes aimant à s'instruire les principales données de la science moderne ; et la science française, avec la clarté d'expression et l'exactitude qui constituent un de ses caractères les plus précieux, est entrée résolument dans cette voie nouvelle. C'est là un grand bonheur, et pour les savants eux-mêmes, et pour ceux à qui ils s'adressent, car ainsi s'établira toujours plus le grand courant de sympathie et d'harmonie entre toutes les branches et tous les degrés de la société cultivée ; le public verra toujours plus aussi que le but final de la science est de tendre au bien public, malgré les quelques obus qu'elle invente ; — comme la lance d'Achille, elle guérit les blessures qu'elle a faites.

Mais vulgariser n'est pas facile, quoi qu'il en semble. Il n'est pas toujours aisé d'être clair et de se faire comprendre. De plus, la science n'est pas faite ; elle se construit

tous les jours ; elle erre encore plus ou moins au milieu de doctrines, de tendances diverses et parfois opposées, et cela justement rebute beaucoup de personnes que leurs goûts porteraient à en gravir les sentiers plus ou moins arides. Il est évident qu'on ne peut initier le public à toutes les discussions, à toutes les hypothèses des savants — il s'en lasserait bientôt. Que faut-il donc faire ? Lui présenter, simplement et sans phrases, les faits positivement et réellement constatés, lui en expliquer les enchainements ; puis, si possible, en déduire la loi générale ; après quoi seulement la supposition ou, cas échéant, l'explication plus affirmative peut venir.

Malheureusement, ce grand œuvre de la propagation des lumières a trop souvent été entrepris par des esprits insuffisamment préparés qui, loin de saisir tout ce que la science a encore d'incertain, d'incomplet et d'inconnu, se sont crus appelés à une sorte de mission, d'apostolat en faveur de telle ou telle hypothèse, présentée alors comme une doctrine ou même comme un dogme infaillible, lesquels renier constituerait un sacrilège vis-à-vis de la science. Trop absolus à mon avis, de pareils ouvrages ne peuvent avoir qu'une influence regrettable. C'est ainsi que tant de vérités ont été faussées, tant de pures suppositions exagérées et données comme des certitudes, tant de faits mal interprétés ou mis hors de leur véritable portée.

Cela revient à dire que de pareilles tâches ne peuvent être confiées qu'aux mains d'hommes parfaitement compétents, d'autorités incontestées, d'esprits mûrs et réfléchis, qui ont sans doute leurs erreurs, qui se trompent quelquefois, mais qui ont pesé leurs opinions et scruté ce qu'ils avancent. Soyez sûrs que, pour nous venir de plus haut, les vérités qu'on nous enseignera ne s'égèreront

pas en route, mais qu'au contraire elles nous arriveront plus compactes, plus expliquées, plus mûries et plus digestibles, sans toutefois s'être privées du langage scientifique le plus indispensable et sans lequel il est impossible de parler science, tout comme on ne peut parler d'une profession sans en employer les termes techniques.

Il faut, en un mot, pour faire de bonne vulgarisation, des hommes possédant une science sûre, consciencieux dans ce qu'ils avancent, et sachant allier la précision dans le terme employé à une diction facile et agréable. Avec un pareil guide, nous sommes sûrs de ne pas nous perdre dans des détails inutiles, de ne pas assister à un vain étalage d'érudition, et nous lisons autre chose qu'un assemblage de redites banales; nous nous sentons *pincés*, entraînés, et bien que nous puissions différer peut-être d'opinions sur certains points de détail ou sur certaines appréciations, nous faisons cause commune avec l'auteur. A notre avis, les meilleurs livres dans ce domaine sont ceux qui, simples dans leurs allures, provoquent chez le lecteur la réflexion et l'éclosion de nouvelles idées.

*
* * *

La *Bibliothèque anthropologique*, dont fait partie l'ouvrage de M. de Mortillet, compte parmi nos meilleures séries d'ouvrages destinés au public. Tout en gardant un caractère nettement tendanciel et presque doctrinaire, puisqu'elle se rattache catégoriquement aux idées évolutionnistes, ses productions pourront être consultées avec le plus grand profit, parce qu'elles sont l'œuvre des premiers noms de la science française. On n'en admettra peut-être pas toutes les idées ni toutes les conclusions; ceci dépend dans une large mesure des tendances et des tempéraments personnels, ou des convictions du lecteur.

* * *

Le nouvel ouvrage que M. de Mortillet vient de publier aujourd'hui traite d'un sujet qui doit nous intéresser tous, car, en somme, il s'agit ici de l'origine même des sociétés humaines et de nos civilisations, à travers les étapes successives de notre alimentation matérielle. Dire ce que nos ancêtres ont mangé, c'est nous dire en quelque mesure comment ils ont vécu, puisque la question de notre nourriture est une des plus graves qui nous occupent, et par conséquent ce livre est destiné à nous expliquer beaucoup de choses. Nous allons l'examiner succinctement.

Une question se pose d'abord. L'homme fossile a-t-il existé ? Oui, car on peut considérer comme fossiles les débris humains recueillis dans les dépôts des périodes géologiques qui ont précédé la nôtre, et l'origine de notre espèce remonte au-delà des temps actuels ; de plus, nos ancêtres ont vécu côte à côte avec des espèces d'animaux fossiles actuellement disparues (mammouth, rhinocéros à narines cloisonnées, ours des cavernes, etc.). M. de Mortillet établit les divisions chronologiques correspondant à l'état actuel de la science, tout en conservant les anciennes dénominations plus générales d'âges de la pierre (taillée ou paléolithique ; polie ou néolithique), du bronze et du fer.

Comment l'homme se procurait-il sa nourriture ? D'abord par la *chasse* et la *pêche* ; ce ne fut que plus tard qu'il apprit à *domestiquer* les espèces qui lui parurent s'y approprier.

L'auteur trouve donc dans ce simple énoncé le sujet et le plan même de son livre, qui se divisera en trois parties : *Chasse, Pêche, Domestication.*

I. — CHASSE.

Paléolithique. — Nous voyons que pendant le paléolithique, la faune des mammifères a subi de grands changements, selon que nous considérons le climat chaud et humide de l'époque préglaciaire (chelléenne ou acheuléenne), ou les frimas des époques glaciaires (l'inférieure : époque moustérienne, la supérieure : magdalénienne), séparées par une étape interglaciaire plus tempérée, dite époque solutréenne. Nous posons ces noms dès maintenant, afin d'éviter par la suite de longues périphrases.

Les hommes de ces temps-là n'étaient pas si difficiles que de nos jours sous le rapport de l'hygiène publique et de la propreté ; leurs débris de cuisine étaient jetés pêle-mêle dans les grottes qui leur donnaient abri, et ils nous fournissent l'une des plus précieuses sources de renseignements sur l'alimentation humaine ; la simplification extrême, à cette époque, du service de voirie municipal est donc un bonheur pour l'archéologie préhistorique ; nous pouvons interroger de même les alluvions, fentes de rochers, etc.

Nous trouvons d'abord, au préglaciaire, le grand ours des cavernes, que remplace plus tard l'ours gris d'Amérique, chassé à son tour par notre ours brun d'Europe, venu longtemps après ; le grand félin des cavernes, plus grand que nos lions et nos tigres actuels (Nice en France, chelléen) ; le lion des cavernes (Doubs et Mayenne, chelléen) ; un léopard ou une panthère, puis nos carnassiers ordinaires. En fait de pachydermes, l'éléphant, auquel l'homme donnait la chasse, un hippopotame, plus grand que l'espèce actuelle, et un rhinocéros ; parmi les solipèdes, le cheval, gibier très recherché, dont la seule station de Solutré a fourni les éléments de près de 40,000 individus ; puis le gibier par excellence, les ruminants, soit l'aurochs, le bœuf

primitif, le bœuf ordinaire, cerfs, rennes, chevreuils, chamois ; enfin les rongeurs, castor, marmotte, lièvre, etc. ; soit en tout soixante-six espèces de mammifères et quarante-cinq d'oiseaux : une cuisine abondante et variée.

Si nous examinons les engins de chasse que l'homme avait alors à sa disposition, nous verrons à l'époque chel léenne ou préglaciaire le bâton ou la simple pierre, silex grossièrement éclaté, constituant des armes de main et non des armes de jet. Le moustérien, ou époque de la première extension des glaciers, n'a guère fourni d'armes de pierre. L'homme, dans ce rude climat, ayant dû chercher à se couvrir, a fabriqué spécialement des outils propres à préparer les peaux : grattoirs et râcloirs. L'époque de Solutré, ou interglaciaire, voit alors la lance, le javelot, le poignard en belles pointes de silex taillées en feuilles de laurier. Au magdalénien, ou seconde époque glaciaire, on trouve l'os et la corne utilisés, des sagaies et des harpons ; l'homme, déjà content de lui-même, se représente à son avantage dans des scènes de chasse, et perfectionne la préparation de ses vêtements de peaux : les râcloirs et les grattoirs sont plus abondants et mieux façonnés.

Elle fournirait matière aux plus intéressantes considérations philosophiques, cette contemplation de l'homme primitif, avec ses pauvres moyens de défense et de protection, aux prises avec les plus grands et les plus terribles animaux de la création. Comme si la destinée de l'humanité avait été de se développer et de se perfectionner péniblement, longuement, au travers de tous les obstacles semés sur sa route, obstacles dont l'effet final devait être d'aiguiser notre intelligence, notre entendement et notre perspicacité... Mais je préfère laisser le lecteur réfléchir à l'aise sur cet inépuisable sujet, qui m'entraînerait à de trop longues digressions.

Période néolithique et âge du bronze. — Le grand phénomène glaciaire auquel notre hémisphère a été exposé pendant la période paléolithique, en a profondément modifié la faune ; le climat, encore doux à l'époque chelléenne, s'est abaissé assez considérablement pour expulser les grands carnassiers et les pachydermes de haute taille. Nous arrivons donc au néolithique avec un tout autre bilan. Les stations typiques sont : pour le néolithique, Robenhausen près Zurich, Concise au lac de Neuchâtel ; pour l'âge du bronze, Meilen (Zurich), Nidau près Bienne, le Bourget (Savoie) ; Morges est de l'âge de transition, Larnaud (Jura) est de la belle époque.

La faune de ces deux époques est beaucoup plus pauvre que celle du paléolithique ; elle se rapproche plus de la nôtre : ours, aurochs, urus, élan, cerfs ; le renne a disparu, quoique César parle dans ses *Commentaires* d'une sorte d'animal fabuleux de la Germanie que quelques critiques ont voulu prendre pour le renne. Cette étrange bête aurait eu les membres faits tout d'une seule pièce sans articulations ! D'où M. de Mortillet conclut que le général romain a cru et raconté toutes les sornettes qu'on lui rapportait, et qu'on s'est probablement moqué de lui.

Les armes de ce temps étaient le casse-tête, des haches emmanchées, enjolivées et travaillées autant pour le plaisir des yeux que pour la commodité de la main ; des lances, des sagaies et des harpons, des flèches en silex — on a retrouvé même des arcs, — des poignards et des épées de bronze. Les pointes en silex sont très finement taillées, les éclats très réguliers et très petits, différant en cela beaucoup des grossières armes de la première époque.

L'homme du néolithique a eu des ennemis bien moins considérables et dangereux que ses devanciers, et cependant, chasseur par caractère, il se livrait avec passion à

cet exercice ; il était aidé en cela par le chien, qui fut le premier animal domestiqué et domestiqué exprès pour la chasse. Sans doute on se servait de pièges, quoique nous n'en retrouvions pas les débris. Il faudrait d'ailleurs, pour se faire une idée des genres de chasses de nos préhistoriques, étudier les mœurs des peuples sauvages. M. de Mortillet le fait en détail ; nous abrégeons ; il est évident que l'homme a employé la ruse là où il n'avait pas la force ; cela se voit encore.

Passant aux périodes historiques, M. de Mortillet étudie, d'après les fresques et les bas-reliefs des monuments, les chasses égyptiennes et assyriennes ; puis, d'après la littérature, les chasses grecques et romaines, toutes se faisant, surtout les deux premières, avec force apparat et beaucoup de gloire pour le roi — *nihil sub sole novi!* — On conclut de là que la chasse est aussi vieille que l'humanité et qu'elle se trouve dans la force des choses.

II. — PÊCHE.

Poissons. — Les os de poissons se conservant difficilement, leurs débris ne nous sont que rarement parvenus, surtout du paléolithique et nous ne pouvons nous faire une idée exacte de l'ensemble de leurs espèces. L'époque de la pierre polie est plus riche en débris ; nous en avons aussi des harpons, des filets et des hameçons ; les stations de la période du bronze ont de même fourni des filets, des fourchettes à flocher, des harpons et une énorme quantité de hameçons, revêtant toutes les formes actuelles.

L'auteur étudie ensuite les différents systèmes de pêche des sauvages, desquels il conclut aux méthodes de nos préhistoriques ; ce qui est vrai pour la chasse peut l'être aussi pour la pêche : ici aussi il doit y avoir analogie entre

les procédés de ces deux catégories de peuples enfants, et la méthode comparative trouve sa justification.

Coquilles édules ou comestibles. — On connaît les amas de débris de cuisine, appelés *kjoekkenmoeddings*, qu'on a trouvés en si grande abondance en Danemark ; ils datent de la fin de l'âge de la pierre et sont formés principalement de débris de coquilles marines, alimentation des habitants. On en a retrouvé de semblables en Irlande, en France et même au Japon. D'autres contiennent presque exclusivement des coquilles d'eau douce. (Voir, dans la *Revue savoisienne*, 1890, p. 63, l'article que j'ai publié sur ceux de l'Indo-Chine.)

Les Romains, fins gourmets, ont fort apprécié les huîtres et en avaient fait la culture.

Coquilles industrielles. — Plusieurs espèces de cypræa ou porcelaines, de pétoncles ont été utilisées comme parures sous forme de bracelets, colliers et coiffures. On en trouve à de grandes distances de leur province maritime d'origine, ce qui semblerait prouver, dès l'âge de la pierre, des relations commerciales étendues ou des voyages lointains ; les populations étaient peut-être nomades. De nos jours, les sauvages de l'Océanie et de l'Amérique ornent encore de coquillages leurs vêtements ou s'en confectionnent des parures ; quelques espèces robustes donnent la matière première d'armes et d'instruments.

Le néolithique de France a fourni des parures de *nacre*. L'antiquité connaissait les *perles* ; en Grèce, leur emploi date des conquêtes d'Alexandre. On connaît la préférence des Romains pour la *pourpre*, qu'ils tiraient d'une glande située dans la coquille des murex ; on trouve maintenant sur les côtes de Phénicie et de Grèce de grands amas de ces coquilles, toutes percées uniformément, à la place de la glande.

Le *corail* a aussi été employé par les Anciens, et même par les Gaulois d'avant la conquête romaine ; il en a été de même au premier âge du fer.

III. — DOMESTICATION.

C'est une croyance assez généralement répandue, et reproduite par quantité de traités sur la matière, que la domestication date du premier âge de l'humanité. M. de Mortillet s'élève contre cette idée, et montre que, durant toute la période paléolithique, soit de la pierre taillée, qui se rattache, comme nous l'avons dit, au grand phénomène glaciaire, l'homme n'a point connu les services des animaux domestiques ; tout au plus a-t-il pratiqué l'appriivoisement, qui est un état intermédiaire, pendant lequel l'animal privé retourne dès qu'il le peut à la liberté. La domestication date donc, d'après lui, seulement du néolithique et, comme on l'a vu plus haut, le premier animal domestique aurait été le chien, qui chassait avec son maître.

Si la domestication a commencé tard, elle paraît avoir maintenant épuisé ses sujets. M. de Mortillet nous informe, d'après J. Geoffroy Saint-Hilaire, que depuis trois siècles pas une seule nouvelle espèce n'a été domestiquée ; la dernière en date a été le dindon. On observe du reste de grandes différences dans la capacité de domestication, non seulement d'une espèce à l'autre, mais encore entre les individus d'une même espèce et même d'une même portée.

Nous allons maintenant passer en revue quelques-unes des principales espèces que l'homme a assujetties à son service, et, avec l'auteur, en rechercher la patrie d'origine.

Chien. — Il se trouve dans les débris de cuisine du Danemark, et domestiqué dès le néolithique. On en reconnaît plusieurs races ; les stations du lac du Bourget ont

fourni le dogue. Les races naturellement se multiplient quand nous arrivons aux temps historiques : l'Égypte avait le lévrier, l'Assyrie le molosse, tous deux parfaitement reconnaissables sur les monuments. La Grèce et Rome ont fait grand usage des chiens de chasse, de garde, d'appartement ; les sauvages en utilisent aussi. Le chien domestique doit provenir de plusieurs espèces sauvages vivant dans la contrée où on retrouve les premiers : du chacal principalement, puis peut-être du loup.

Chat. — Le chat domestique provient du chat sauvage de la vallée du Nil : *chat ganté*. Animal sacré pour les Égyptiens, puisqu'ils l'embaumaient, il fut beaucoup moins utilisé par les Grecs et les Romains, qui, contre les rongeurs, employaient la belette. Il ne s'est introduit dans la Grande-Bretagne que vers la fin du ix^e siècle ; il y était regardé comme un animal précieux, car une disposition spéciale du code du pays de Galles le prit sous sa protection.

Cochon. — Au paléolithique on n'a que le sanglier ; mais dès le néolithique on trouve en abondance le cochon des tourbières, *sus palustris*, qui existe encore à l'état domestique dans les Grisons. Connue de toute l'antiquité, il était regardé comme impur par les Égyptiens et par les Juifs. Il descend fort probablement du sanglier.

Cheval. — Non domestiqué au paléolithique, il est encore rare à l'époque de la pierre polie, mais plus fréquent pendant l'âge du bronze, où on en trouve deux races distinctes. Importé d'Asie en Égypte au xviii^e siècle avant notre ère, il y fut fort estimé. L'Asie paraît être la véritable patrie du cheval sauvage et de nos races domestiques.

Les anciens, même les Romains, ne ferraient pas leurs chevaux ; c'est du moins ce qu'affirme M. de Mortillet ; la question est encore fort discutée. Lorsque, ce qui devait

arriver souvent, le sabot de l'animal se déformait par accident ou par le service, on le chaussait de sandales de treillis, de cuir ou même de métal (hipposandales). On ne trouve la ferrure qu'à partir du ix^e ou x^e siècle de notre ère.

L'auteur discute ensuite longuement la forme et la dimension des mors de chevaux, dont on trouve dès l'époque du bronze de très élégants spécimens, de même que la manière d'atteler cet animal et de le monter.

Ane. — L'âne d'Afrique paraît être la souche de nos ânes domestiques. Tenu en grand honneur en Egypte avant l'introduction du cheval, il fut détrôné plus tard par ce dernier, tant l'humilité était sa destinée. De là il pénétre en Asie, puis en Grèce et en Italie, enfin dans l'Europe occidentale.

Chameau. — Le chameau proprement dit vient de l'Asie centrale (Bactriane, Turkestan actuel) ; le dromadaire au contraire, propre aux climats chauds, est originaire de l'Arabie, d'où il passa dans l'Asie-Mineure, et de là en Grèce et en Espagne ; il n'est plus sauvage nulle part. Quant au chameau, animal de régions plus froides, il fut employé à la guerre par les Perses, les Assyriens ; il aurait pénétré avec les Goths dans le bas Danube, dès le iv^e siècle ; et même les invasions l'auraient amené jusqu'en France : d'après les chroniques, c'est sur un chameau que Clotaire II fit promener dans les rangs de l'armée la reine Brunehaut.

Bœuf. — Nous voici arrivés à la pièce de résistance de nos étables et si nous n'avions voulu, avec M. de Mortillet, suivre dans cette énumération l'ordre zoologique, c'est par ce grave et respectable ruminant que nous aurions dû commencer. Notre bœuf est issu du *Taurus longifrons* du paléolithique, plus petit que l'aurochs et que

l'urus. Celui-ci est peut-être cependant la souche de quelques-unes de nos races domestiques.

Quoi qu'il en soit, dès l'époque néolithique, nous reconnaissons deux races de bœufs, comme le montre la palafitte de Concise au lac de Neuchâtel. L'une, la plus nombreuse, est de petite taille, et voisine de certaines petites races de la Suisse et des pays adjacents; l'autre, plus rare et plus grande, se rapproche des grands bœufs de la Hongrie et des Maremmes.

La lettre de M. de Mortillet donnée dans ce même numéro constate l'antiquité de notre race tarine, qui date de l'âge du bronze, et par conséquent la stabilité de ses caractères et de ses qualités. Les mêmes remarques s'appliquent à la race Mézenc, qui habite le Velay.

Il semble que si tôt qu'on a eu le bœuf et la vache, on ait eu le fromage. La palafitte néolithique de Robenhausen, près Zurich, a fourni des agitateurs pour crème, faits d'un tronc de sapin auquel on avait coupé les branches régulièrement autour de leur insertion, donc exactement semblables aux primitifs instruments de nos chalets. On a en outre retrouvé des jattes à fond criblé ou à parois trouées, ayant sans doute servi à faire égoutter le fromage.

Le laitage était un des principaux aliments des Gaulois.

Mouton. — Plus ancien en Turquie qu'en Egypte, il paraît descendre du mouflon d'Asie ou argali. Quant à la *chèvre*, elle provient de l'égagre de Crète et de Perse, peut-être mélangée de sang de bouquetin, qui encore maintenant s'accouple très bien avec nos chèvres.

Passant aux oiseaux, nous voyons que l'*oie* a été domestiquée en Egypte dès la plus haute antiquité. La *poule*, qui nous vient d'Asie, n'est entrée que plus tard à notre service. Quant au *canard*, dont les poteries de l'âge

du bronze offrent de nombreuses figurations, il descend en droite ligne du canard sauvage.

Les Egyptiens ont élevé l'*abeille*, et les Romains et Grecs la tenaient en si haute estime, qu'ils faisaient du miel un don céleste. Quant aux *escargots*, les Romains les prisèrent grandement ; pour ceux de notre époque, je renvoie aux lettres publiées ci-dessus. L'*huître* fut de même l'objet d'une culture en règle ; les riches Romains habitant loin des côtes de l'Océan avaient des parcs et des viviers à huîtres. Les habitants du Bosphore semailent les œufs d'huîtres, comme nous semons les céréales.

* * *

L'auteur, après une courte récapitulation des principaux faits examinés, passe au chapitre des conclusions pratiques. Tout ce qui se peut faire d'important en fait de domestication a été tenté ; il ne reste plus à réaliser, semble-t-il, que des améliorations de détail. M. de Mortillet voudrait voir ces améliorations opérées non plus, comme jusqu'à présent, d'une manière empirique, mais en appliquant logiquement les lois du transformisme. Et comme ces lois sont encore mal connues, et qu'il s'agit d'abord de les établir, l'auteur réclame la création, en France et à Paris, d'une école pratique de transformisme et d'évolution.

* * *

Tel est, en bref résumé, le contenu de l'important ouvrage de M. de Mortillet ; important, en effet, car ce livre nous déroule tout un côté de l'évolution humaine. Il est vraiment étonnant de voir par combien de phases l'humanité a dû passer ou passe encore pour arriver à se procurer avec commodité une nourriture abondante et variée. Il y

a, de l'époque de la pierre taillée aux civilisations de la Grèce et de Rome, un progrès continu, dont les étapes sont encore aujourd'hui marquées par les différentes races actuelles. Le plan est logique et bien suivi ; la méthode est nette ; chaque chose est à sa place. Les faits et les détails abondent ; certaines questions, comme l'histoire du cheval, sont étudiées avec la dernière minutie. Tout est présenté clairement, expliqué par de nombreuses figures bien exécutées, et dans un style concis, coupé, même haché, qui rappelle un peu par-ci par-là Michélet. Les remarques fines font parfois une heureuse diversion à la sévérité toute scientifique des détails. En un mot, j'ai eu du plaisir à le lire, et j'y ai appris une infinité de choses.

Je me permettrai seulement une simple réflexion. A plusieurs reprises, et même très souvent, M. de Mortillet lance quelque trait aigu ou quelque mordante saillie à l'adresse des livres bibliques. Qu'il ait le droit de penser ce qu'il veut des données qu'ils renferment, c'est ce que nul ne contestera. Mais, quand il s'agit de s'adresser au grand public, où toutes les convictions peuvent être représentées, et non plus à un auditoire spécial de savants, il nous semblerait préférable de traiter ces délicates questions à un point de vue plus objectif. Le livre de M. de Mortillet aurait eu tout autant d'autorité, et aurait même procuré à beaucoup de lecteurs un plaisir plus grand, s'il avait glissé plus légèrement sur les croyances ou les pratiques religieuses. On sait que la conviction dans ce domaine devient souvent de la passion, et qu'y toucher est toujours chose difficile, à supposer que cela soit nécessaire.

Je me hâte cependant de dire que, dans ma conviction intime, tout cela n'ôte rien à la valeur des conclusions de

M. de Mortillet, toutes sérieusement appuyées, et discutées avant d'être livrées au lecteur. Elles ont toute l'importance de rigoureuses déductions des faits observés. Nous souhaitons à ce premier volume le meilleur accueil de la part du public, et nous attendons impatiemment le second, qui est sous presse.

Gustave MAILLARD.

Philippe GODET. — **Histoire littéraire de la Suisse française. 1890.**

(Suite et fin.)

L'annexion de Genève à la France (1798-1813) a laissé des souvenirs d'un autre caractère. On peut dire même que le mécontentement a été jusqu'à l'injustice, et que, pour ramener au vrai l'opinion qui est courante dans notre ville à ce sujet ¹, il faut plaider les circonstances atténuantes, et faire toucher au doigt le grand bienfait que Genève a reçu alors de la France.

L'histoire politique de Genève au XVIII^e siècle est pleine de troubles et de discorde. Quelques-unes de ces agitations offrent de l'intérêt pour l'histoire littéraire. Les *Lettres de la Montagne*, de Jean-Jacques Rousseau, beaucoup de lettres de la correspondance de Voltaire et son poème de la *Guerre de Genève*, ne peuvent être bien compris si l'on n'est pas au courant des querelles et des luttes dont les Genevois avaient la passion, et qui impatientaient ou divertissaient leurs voisins. Mais ces périodes de désordre, à mesure qu'on avança dans le siècle, se firent de plus en

¹ M. Galiffe, dans le second volume de son intéressant ouvrage : *D'un siècle à l'autre* (Paris, lib. Fischbacher, 1878), est celui de nos historiens qui a parlé avec le plus d'impartialité de l'époque où Genève était réunie à la République ou à l'Empire français.

plus rapprochées et violentes, et tout fut bouleversé à la fin. Pendant quatre-vingt-dix ans, on voit les partis lutter avec une ténacité lassante, leurs chefs tour à tour condamnés à l'exil, et quelquefois des familles en foule abandonner la terre natale; tantôt la ville est bloquée; tantôt le pillage est organisé; la guerre civile ensanglante nos rues; à plus d'une reprise, l'étranger doit intervenir dans nos affaires et ramener la paix chez nous.

Mais le calme intérieur qui régna sous la domination étrangère, fut comme un lac tranquille où l'esprit genevois, fleuve limoneux et troublé, laissa reposer ses eaux. Tous les éléments boueux eurent le temps de tomber au fond; la limpidité reparut à la surface et réjouit les yeux et les cœurs. Et ce bienfait ne fut pas celui d'un jour; il s'étendit sur le cours d'une génération tout entière. Les survivants du XVIII^e siècle, de 1815 à 1840, ont achevé leur vie au sein d'une longue paix. Ce bonheur, ils le devaient à la France.

« Me voici dans cette ville, où je me suis tant ennuyée depuis dix ans », écrivait de Genève M^{me} de Staël (dans une lettre adressée en 1811 à M^{me} Récamier). Les Genevois et leurs voisins de Vaud et de Neuchâtel ne s'ennuyaient point avec elle, et le château de Coppet était pour eux un centre brillant, où ils aimaient à se rencontrer avec les Français et les autres étrangers que Corinne attirait au bord de notre lac. Ces brillantes conversations entretenaient un vif mouvement d'esprit. Si les lettres de Sismondi, qu'on a publiées çà et là dans ces trente dernières années, sont les écrits du grave historien qui se lisent aujourd'hui avec le plus de plaisir, on peut dire que le privilège qu'il a eu de beaucoup causer avec M^{me} de Staël y est pour quelque chose; elle aurait pu dire, elle qui savait le latin : *fungor vice cotis*,

Nous approchons du terme. Vinet et Tœpffer ont illustré la période suivante. La vie modeste de ces hommes de bien s'est passée au pays, et Sainte-Beuve a droit à beaucoup de reconnaissance pour les avoir fait connaître au grand public qui prend son mot d'ordre à Paris. Les éditeurs de Vinet ont publié nombre de volumes ; sa correspondance mérite une attention particulière ; preuve en soit ce passage où Vinet touche à une question au sujet de laquelle Suisses et Français ont été longtemps en délicatesse ; c'est une lettre écrite de Bâle, quelques semaines après la révolution de Juillet :

« L'admiration pour cet événement a été si grande dans nos contrées, qu'elle vous étonnerait, vous qui les connaissez, et à qui n'a pu échapper la tendance libérale des esprits dans ce pays-ci. Il s'est connu, à cette occasion, que les hommes civilisés d'Europe n'ont qu'une patrie, et qu'un grand intérêt ou plutôt une grande affection les unit d'un bout du continent à l'autre. Cependant il y a eu un moment où de nouveau nous nous sommes sentis Suisses : c'est lorsque nous avons vu rentrer dans nos murs les débris de cette garde suisse qui n'a pas eu le bonheur de finir par un 10 août. Nous aurions voulu convoquer la Diète helvétique, et faire défiler devant elle, à sa confusion, ces soldats sans armes et presque sans habits, qui paraîtraient bien allégés, en vérité, si on ne les voyait pas chargés des outrages et de la haine d'une nation qui les chassait depuis si longtemps. Il y a une justice sur les peuples comme sur les particuliers. Mais j'avoue que ce pénible sentiment s'absorbe peu à peu dans l'impression que nous recevons du magnifique spectacle que vous nous avez procuré ; et l'idée d'assister au début d'une des grandes ères de l'humanité donne à tout ce qui se passe le caractère du sublime. »

Les quatre années de 1845 à 1848 furent désastreuses.

Une mort prématurée emporta Tœpffer en juin 1846, et Vinet en mai 1847. Février 1845, octobre 1846 et mars 1848 sont les dates de trois révolutions qui éclatèrent dans les cantons de la Suisse romande, et à la suite desquelles les partis vainqueurs traitèrent en ennemies les trois Académies de Lausanne, Genève et Neuchâtel. Sainte-Beuve, qui envisageait ces bouleversements en littérateur et non pas en homme politique, a porté sur le premier d'entre eux un jugement qui peut s'appliquer aux autres, et qu'il faut citer :

« Le canton de Vaud, heureux et florissant, qui était un modèle d'ordre, de bien-être, de culture intellectuelle et morale, a été brusquement bouleversé. C'a été le triomphe brutal de la force et des cupidités grossières mises en lieu et place de l'esprit, du droit et de la liberté. Quelques hommes plus éclairés, et d'autant plus infidèles, je ne dirai pas à leur conscience, mais à leur intelligence, menaient à l'assaut la plèbe aveugle. Par un juste instinct, la violence s'attaqua d'abord à ce qu'il y avait de plus moral et de plus intellectuel. Le corps des pasteurs et le corps académique furent les premiers frappés. M. Vinet a vu son cher pays en proie aux violents, la culture de quinze années détruite en un jour, ses meilleurs amis dispersés. »

Nous avons trouvé tout à l'heure Vinet trop optimiste en 1830, assurément. On peut adresser à Sainte-Beuve un reproche inverse. Les gouvernements qui furent renversés étaient impopulaires, et nos républiques sont démocratiques : la conclusion se tire d'elle-même, ce qui ne justifie point, d'ailleurs, les mesures brutales qui furent prises par les radicaux arrivés au pouvoir, mesures dont les conséquences nuisibles se sont longtemps prolongées.

Quoi qu'il en soit, ces années ferment une période, M. Philippe Godet n'a pas poussé plus loin son *Histoire*

littéraire de la Suisse française. Un livre comme le sien était appelé depuis longtemps par les vœux de ceux qui s'intéressent au passé de notre pays, et l'idée de l'écrire était venue à plusieurs personnes à la fois. M. Virgile Rossel, professeur à la Faculté de droit de Berne, a commencé une publication analogue. Moi-même, j'avais roulé vaguement dans mon esprit quelque projet de ce genre. C'est pour cela que, dans les pages qui précèdent, j'ai utilisé quelques-unes de mes notes pour parler librement du sujet, sans me coller au livre de M. Philippe Godet ; c'est aussi ce qui me donne quelque droit à en dire tout le bien que j'en pense. Cet ouvrage est le fruit d'une longue réflexion, l'auteur y a pensé bien des années avant de se décider à l'écrire ; et, le moment venu, la rédaction en a été menée avec un élan, avec un entrain qui se communique au lecteur. Le sujet est restreint ; il a été embrassé dans ses justes limites et bien vu dans tous ses détails. La division des chapitres, où il fallait combiner l'ordre chronologique et l'ordre géographique, est excellente, et donne à elle seule une vue nette de l'ensemble. Toutes les recherches nécessaires ont été faites avec soin ; les chapitres du livre ont été communiqués en manuscrit à quelques vieux amis qui comptent parmi les meilleurs érudits de notre Suisse romande : MM. Charles Berthoud, Félix Bovet, Herminjard.

En dehors de l'Etat français, il n'y a que trois pays de langue française qui offrent assez de surface pour qu'une littérature originale trouve un terrain favorable et puisse se développer : le Canada, la Belgique wallonne et la Suisse romande.

Je crois à l'avenir du Canada. Les colons de race française, qui y furent laissés au temps de Louis XV et de Voltaire, se sont admirablement tirés d'affaire ; ils ont couru au plus pressé, qui était de peupler le pays, et ils y ont réussi ; ils sont aujourd'hui plus nombreux que les habitants

d'une des anciennes provinces françaises, la Champagne ou le Dauphiné, par exemple ; et la perspective d'un accroissement presque illimité n'est pas illusoire. Mais les littérateurs de ce pays n'ont pas fait parler d'eux jusqu'à présent.

Je salue les écrivains belges de nos jours ; et je sais qu'au moyen âge les trouvères leurs prédécesseurs florissaient déjà, quand notre pays n'avait rien à leur opposer ; mais au ^{xvi}^e siècle, au ^{xviii}^e, dans la première moitié de celui-ci, je crois que nous avons l'avantage. Depuis le ^{xv}^e siècle, notre développement littéraire, malgré un peu de faiblesse au ^{xvii}^e, est ininterrompu.

Autrefois, la vie littéraire de la France n'était pas concentrée à Paris. Montaigne et saint François de Sales n'y ont fait que des séjours. Rabelais trouvait à Lyon une heureuse retraite et des amis (*Dite Lugdunum, penates sunt tibi ubi, placidaque sedes*). Au-dessous de ces noms illustres, la province française, qui a tant de villes heureuses au milieu de pays fertiles, pourrait citer beaucoup de noms de savants et de poètes, au temps de la Renaissance et ensuite jusqu'à Louis XIII. Mais depuis deux cent cinquante ans, il est établi que la province est un pays d'exil :

On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

Les points d'appui qui ont permis à la Suisse romande de résister à l'étouffement, les forces qui y ont entretenu une vie intellectuelle originale, sont au nombre de trois : l'indépendance politique et les mâles vertus qui en sont la condition et la conséquence ; — l'esprit protestant, qui engendre l'habitude de penser par soi-même ; — enfin les sciences de la nature, qui ont donné un aliment aux esprits, juste au moment où les idées théologiques cessaient d'être pour eux l'objet d'un intérêt suprême.

Eugène RITTER.

VARIA

ARCHÉOLOGIE. — « Un ouvrier terrassier a trouvé, le 29 septembre, à Aigueblanche, au lieu dit Plan-du-Truit, deux casseroles en argent massif, ornées de sculptures telles que têtes de serpents, têtes de chevaux et d'animaux de toutes sortes.

« Ces casseroles étaient emboîtées l'une dans l'autre. Celle de l'intérieur est encore neuve, et l'autre est un peu ternie. »
(*Industriel savoisien.*)

Nous désirerions vivement avoir quelques renseignements sur cette intéressante trouvaille, assez rare en son genre dans notre région. Espérons du moins que ces objets seront devenus la propriété d'une de nos collections locales, où les savants spécialistes pourront les étudier à loisir. Nous nous ferons un plaisir de communiquer aux lecteurs de la *Revue* le résultat de leur examen, s'il vient à notre connaissance.
(*Réd.*)

BOTANIQUE : *Edehweiss*. — Le Dr Bouvier, dans sa *Flore des Alpes de la Suisse et de la Savoie*, 2^e édition, p. 347, cite, comme localités savoisiennes où se trouve cette curieuse plante, le mont Trélod et le mont Cenis. On peut ajouter à cette liste le flanc sud-est, couvert de lapiaz urgoniens, de Tête-Ronde ou la Vouille, croupe arrondie qui court du col de la Golèze jusqu'au dessus du col de Couz, près Samoëns. Nous en avons recueilli cet été (17 août) sur un espace très restreint (100 mètres carrés environ) une trentaine de fleurs. Le gisement pouvait être à l'altitude de 2,000 mètres. Des indications sur d'autres localités seront accueillies avec plaisir.
(*Réd.*)

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

15^e ANNÉE. — BULLETIN N^o 6. — JUIN 1890.

BAROMÈTRE. — Les pressions se rapprochent de la normale. On a : 724,5 à Annecy, 684,1 à Leschaux, 709,5 à Mélan. Maxima le 15 à Annecy, le 8 à Leschaux et le 15 à Mélan. Minima le 1^{er} à Annecy, le 30 à Leschaux et à Mélan. Excursion du mercure : 9,7 à Annecy, 9,5 à Leschaux et 10,2 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Légèrement inférieure à la normale, malgré de violents coups de soleil dans la première et la dernière décades du mois. Moyenne à Annecy du maxima 24°4, du minima 10°, à 9 h. du matin 16°9. Moyenne générale : à Douvaine 17°3, à Chamonix 13°6, à Mélan 15°, à Bonneville 18°6, à Leschaux 14°5, à Talloires 18°.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 17°5, du sol à Annecy 0^m,30 de profondeur 17°.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de juin : les	2	9	16	23	30	
Thermomètre.... {	maxima..	8°9	13°8	16°4	10°9	21°2
	minima..	1°5	1°5	0°9	4°	2°
Baromètre à 0°	625,1	633°8	630,3	632,3	623,4	

A cette station, la température atteint son maximum 16°4 le 10 juin à 2 h. du soir et son minimum 0°9 à 2 h. du matin le 16. Le baromètre monte à 634 le 22 et le 25, il descend à 623 le 12, avec une excursion totale de 11^m/m pendant le mois. Son mouvement d'ascension quotidien se manifeste régulièrement de 8 à 10 h. du matin, sauf les 10, 11 et 12, 27, 28 et 29, caractérisés par des ondulations orageuses sur les graphiques de l'enregistreur.

PLUIE. — Trois périodes pluvieuses, du 10 au 13, du 18 au 22 et du 27 au 30, donnant une grande précipitation d'eau. Le maximum est sur le bassin du lac d'Annecy, où la station de Leschaux enregistre 215^m/m en 13 jours ; le minimum à Bonneville avec 109^m/m en 10 jours. Le Semnoz a reçu 350^m/m provenant en partie des derniers jours de mai. Hauteur moyenne du lac d'Annecy 0^m,74, en baisse de 0^m,02 sur le mois précédent, du lac Léman 0^m,86, en hausse de 0^m,15.

ORAGES. — Au Biot les 10, 12, 28 et 29 ; à Thonon les 5, 10, 12, 27, 28 (foudre à Bellevaux, Vacheresse et Vailly) et le 29 ; à Dou-

vaine les 26, 27 et 28 ; à Chamonix les 22, 26 et 28 ; à Sallanches les 10, 12 et 28 ; à Mélan les 10, 11, 12, 26, 27 et 28 ; à Bonneville les 5, 12, 27 (foudre au Petit-Bornand) et le 28 ; à Cruseilles le 28 ; à Seythenex les 9, 22 et 27 ; à Talloires le 10 ; à Leschaux les 5, 11, 17, 22 (deux orages, foudre au Semnoz) et le 28 ; à Annecy les 11, 12, 22, 27 et 28 ; à Rumilly les 12 et 21 (foudre à Saint-André). — A Bonneville, pendant l'orage du 27, on observe un éclair ascendant : il part de la route à 2 kilomètres de la ville et monte au nuage.

REMARQUES PARTICULIÈRES. — Le 16, gelée blanche dans la plaine de Pontchy, près de Bonneville ; même phénomène au Semnoz le 16 et le 30 juin. — Le 19, à 6 h. du soir, brouillard très épais au col de Leschaux. — Le 23 à Bonneville, les abeilles de la plaine montent à la montagne où les prés fleurissent. — Le 26, chaleur excessive dans l'après-midi, le thermomètre au soleil marque 58° à Bonneville. — Les pluies torrentielles de la fin du mois élèvent le niveau de l'Arve à 2^m,80 à Sallanches et à 2^m,23 à Bonneville ; le lac Léman lui-même subit une crue de 0^m,30 et celui d'Annecy de 0^m,26. — Au 30 juin, il n'y avait encore aucune trace de mildiou à Bonneville, mais depuis le 27, le ver appelé *cochylis* avait fait son apparition sur les grappes défluries.

BULLETIN N° 7. — JUILLET 1890.

BAROMÈTRE. — Les pressions sont légèrement au-dessus de la normale. On a : 723,1 à Annecy, 682,6 à Leschaux, 708,2 à Mélan. Maxima le 23 à Annecy, le 22 à Leschaux et à Mélan. Minima le 1 aux trois stations. Excursion du mercure : 12,9 à Annecy, 11,1 à Leschaux et 12,1 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Inférieure à la normale, malgré le beau temps de la dernière quinzaine. Moyenne à Annecy du maxima 24°1, du minima 11°8, à 9 h. du matin 18°4. Moyenne générale : à Douvaine 18°6, à Chamonix 14°, à Mélan 16°8, à Bonneville 10°, à Leschaux 13°3, à Talloires 18°4.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 18°7, du sol à 0^m,30 de profondeur 18°4.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de juillet : les	7	14	21	28
Thermomètre.... { maxima.	13°6	14°7	22°2	15°8
{ minima.	4°	2°	3°	3°1
Baromètre à 0°	628,4	629,3	628,2	630,1

A cette station, la température atteint son maximum 22°2 le 17 à 6 h. du soir et son minimum 4° le 7 entre 3 h. et 7 h. du matin. Le baromètre est à son minimum 624 le 1^{er} juillet et à son maximum 634 le 31, avec une excursion totale de 13 millimètres. Vingt-trois jours sur trente-et-un, le mouvement diurne de 8 h. du matin est apparent. Il y a des oscillations orageuses le 1^{er}, le 5 et le 12.

PLUIE. — Deux grosses averses dans la première décade, peu de pluie le reste du mois. Le maximum est aux Gets (465^{m/m} en 8 jours pluvieux), le minimum à Rumilly (54^{m/m} en 8 jours également). Le Semnoz enregistre 175^{m/m}. Hauteur moyenne du lac d'Annecy 0^m,75, en hausse de 0^m,04 sur le mois précédent, du lac Léman 4^m,05 en hausse de 0^m,19.

ORAGES. — A Douvaine les 4, 10, 15, 18 et 29 ; au Biot le 23 ; à Chamonix le 29 ; à Sallanches le 12 et le 30 ; à Mélan le 4 et le 28 ; à Bonneville, le 4 ; à Cruseilles le 30 (foudre à Copponex) ; à Leschaux le 5 et le 10 ; à Annecy le 1^{er} et le 29. — Sous l'influence des fortes averses du 5, l'Arve atteint la cote 2^m,25 à Sallanches et 4^m,40 à Bonneville ; il y a une crue de 0^m,14 sur le lac d'Annecy et de 0^m,06 sur le lac Léman.

REMARQUES PARTICULIÈRES. — Les moissons un peu tardives cette année se font le 17 à Rumilly, le 22 à Bonneville, le 25 à Talloires, le 28 à Douvaine. — Le seigle est récolté le 8 à Rumilly, le 20 à Talloires, le 30 à Seythenex, il montre seulement ses épis le 15 au col des Gets. — Les vignes très éprouvées par les mauvais temps du 28 juin au 18 juillet se remettent grâce à la période de chaleur et de soleil qui commence le 21, et les taches de chlorose observées dans plusieurs d'entre elles tendent à disparaître. A la date du 27 on ne signale pas encore le mildiou à Bonneville.

BULLETIN N° 8. — AOUT 1890.

BAROMÈTRE. — Les pressions sont encore inférieures à la normale. On a : 722,5 à Annecy, 682,4 à Leschaux, 707,6 à Mélan. Maxima le 22 à Annecy, à Leschaux et à Mélan. Minima le 13 à Annecy et à Leschaux et le 25 à Mélan. Excursion du mercure : 9,8 à Annecy, 8,4 à Leschaux et 12,4 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Également inférieure à la normale. Moyenne à Annecy du maxima 25°2, du minima 12°4, à 9 h. du matin 17°3. Moyenne générale : à Douvaine 18°9, à Chamonix 15°8, à Mélan 17°2, à Bonneville 16°6, à Leschaux 17°2, à Talloires 10°.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 20°3, du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 18°6.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois d'août les	4	11	18	25
Thermomètre. { maxima..	21°1	20°5	21°	22°6
{ minima..	6°2	4°5	5°	0°8
Baromètre à 0°.....	629	630,7	629,7	620,7

A cette station, la température atteint son maximum 22°6 le 18 août et son minimum 0°8 le 25. Le baromètre a son maximum 635,2 le 22 et son minimum 620,2 le 25 août, présentant une excursion de 15^m/m dans le courant du mois.

PLUIE. — Mois très pluvieux : c'est celui qui a donné le plus de pluie à Thonon, depuis douze années que des observations sont faites dans cette ville ou dans celle d'Evian. Le maximum est néanmoins à Annecy (299^m/m en 19 jours) et le minimum au Biot (155^m/m en 23 jours). Pluie au Semnoz 186^m/m⁵. — Hauteur moyenne du lac d'Annecy 0^m,58, du lac Léman 0^m,99. Plusieurs seiches sont enregistrées par le limnographe de Thonon les 19 et 20 août, l'une d'elles atteint 134^m/m d'amplitude.

ORAGES. — Les 22 et 23 au Biot ; les 12 (grêle), 13, 18, 23 et 24 à Douvaine ; le 12 à Chamonix ; les 14 et 23 à Sallanches ; les 2, 13, 14, 24 et 27 à Mélan ; les 11, 13 (grêle), 18, 23, 24 et 27 à Bonneville ; les 11, 12 (foudre), 13 (foudre à Cranves-Sales, Esery, Fillinges et à Reignier), 24 et 27 à Annemasse ; les 11, 13 (foudre à Villy-le-Pelloux) et 18 à Cruseilles ; le 11 à Seythenex ; les 4 (grêle au Semnoz), 12, 13 (grêle), 20, 23 et 24 à Leschaux ; les 11, 12, 14 (grêle), 18, 19, 20, 23 et 24 à Annecy. — Encore un éclair ascendant à Bonneville pendant l'orage du 24. Pareil fait avait été signalé en juin.

REMARQUES PARTICULIÈRES. — L'Arve est grosse pendant les pluies de la fin du mois ; le 24, la neige tombe sur le Môle ; le 31, elle prend pied à Chamonix, au-dessus du chalet du Rocher. — Le 23, gelée blanche au Semnoz. — Le 26, triple arc-en-ciel à Leschaux, vers 6 h. du soir. — A Rumilly, le tabac semé dans la deuxième semaine de juin est récolté dans la dernière semaine d'août. — Le mildiou sévit cruellement sur les vignes non sulfatées à partir du milieu du mois.

Le Secrétaire de la Commission, E. TISSOT.

SOMMAIRE :

Séances des 30 juillet, 29 octobre et 10 décembre.

Liste des dons faits au Musée et à la Bibliothèque.

PILLET Louis. Quelques procès au XVIII^e siècle, en Savoie : Les deux prieurs Despine.

MAILLARD Gustave. Le nécrologe de Talloires.

FENOUILLET F. Le Journalier d'Antoine de Boège de Conflens.

MARTEAUX P.-Ch. Les Grottes du Lac d'Annecy.

PASCALEIN E. Le général Bonaparte à Chambéry, en 1797.

Correspondance.

Bulletin de la Commission de Météorologie.

Table des matières pour 1890.

AVIS.

*Les séances de la Société auront lieu désormais
le premier mercredi de chaque mois.*

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 30 juillet 1890.

PRÉSIDENTENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 4 heures 1/2. Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT annonce le décès de l'abbé MONTAGNOUX, professeur au collège de Mélan, près Taninges, qui s'était acquis une certaine notoriété par ses travaux scientifiques.

Communication est donnée du programme définitif du Congrès des sociétés savantes savoisiennes qui se tiendra au mois d'août à Chambéry. La presse l'a, du reste, déjà reproduit.

(REVUE SAVOISIENNE).

16

COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES

M. TISSOT, ingénieur, a recherché l'origine de la *Clémence*, de Genève, dont il avait été question dans une réunion précédente. C'est l'antipape Clément VII qui a donné cette cloche à la cathédrale de Genève. On l'appela d'abord la *Clémentine*, puis la *Clémence*. Elle pesait 101 quintaux. (Voir *Etudes sur les Evêques de Genève pendant le schisme d'Occident*, par M. l'abbé Gonthier.)

LE MÊME remet à la Société, de la part de M. Boltzhau-ser, professeur à Turin, un mémoire intitulé *Le Linee equitermiche in Italia*, faisant suite à l'ouvrage que nous avons déjà reçu du même savant en 1887 et dans lequel notre éminent confrère poursuit ses études météorologiques de la Péninsule.

M. ADOLPHE BELLY a envoyé à la Société une note sur l'origine de la célébration de la Fête des Morts, d'où il résulterait que cette institution est due à l'ordre de Cîteaux, et que l'abbaye de Talloires, qui en dépendait, aurait été une des premières à la célébrer, en 1019.

M. MAILLARD, conservateur du Musée, présente une belle lampe à trois becs, en cuivre poli, style renaissance, que M. Camille Dunant, notre président, vient de donner au Musée pour grossir le noyau de la collection historique ou rétrospective.

LE MÊME fait circuler l'important envoi d'objets d'histoire naturelle et d'antiquités que fait au Musée M. Joachim-Maurice Dunoyer, de Faverges, qui habite le Vénézuéla depuis plus de vingt ans. Une note paraîtra à ce sujet dans la *Revue*.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 5 h. 1/2.

Le Secrétaire : Gustave MAILLARD.

Séance du 29 octobre 1890.

PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 4 heures. Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

M. le D^r THONION dépose sur le bureau, de la part de M. le D^r GOSSE, conservateur du Musée archéologique de Genève :

1^o Pour la bibliothèque de la Société, un bel album grand in-folio contenant huit planches de photographies, représentant environ cent cinquante des principaux objets trouvés dans le lit du Rhône, lors des travaux entrepris pour la correction de ce fleuve à l'intérieur de la ville ; ces pièces appartiennent à tous les âges, de l'époque préhistorique à notre siècle. Un texte concis explique les trouvailles ;

2^o Pour le Musée de la ville, le moulage en carton pâte d'une curieuse plaque de bronze, gravée au repoussé, et représentant probablement un sujet allégorique, mais dans un style nettement oriental : un lion terrasse un taureau couvert des bandelettes du sacrifice ; autour, d'autres animaux courants dans lesquels on reconnaît un tigre, un sanglier et un âne (?). L'original de ce moulage a fait partie de la trouvaille de Lyaud, près Thonon, qui a fourni entre autres plusieurs pièces d'un mobilier de général romain ; il figure maintenant dans les galeries du Louvre.

La Société se montre vivement touchée de l'intérêt que M. Gosse, son membre correspondant, continue à lui témoigner et lui fait transmettre par le secrétaire ses plus chauds remerciements.

COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES

M. DUCIS dit que, dans une excursion récente, il a visité, sur une longueur de près de cent mètres, les ruines du château du Châtelard, sur Yenne, où est né Claude, fils de Bernardin de Granier et d'Antonie du Châtelard, en 1548. Il a même recueilli diverses notes sur cette famille dans les registres paroissiaux.

LE MÊME a pu retrouver les vestiges de la voie romaine de Saint-Genix d'Aoste à travers Champagnieux jusqu'à la Balme près d'Yenne, par une suite de murs, de constructions antiques, de tronçons taillés dans le roc, etc.

De la station d'*Etanna*, Etain, au nord d'Yenne, dont il a vu les ruines, perdues aujourd'hui dans les débordements du Rhône, un embranchement se dirigeait vers *Lemencum*, Lémenc de Chambéry, par le *Mons Thuates*, aujourd'hui Monthoux, près le mont du Chat.

Il rappelle que, au bas du plateau de Vence, d'où vient l'inscription *Deo Vintio* de Seyssel, se trouvent les mas d'Arbigny et de Conjoux, riches également en antiquités. Le nom latin de ce dernier, *Conjunctum*, serait la traduction du celtique *Condate*, station romaine de Seyssel, au confluent du Fier et du Rhône. Cette station recevait là l'embranchement du Val de Fier, dont les tronçons taillés dans le roc, avec ornières pour le *currus* romain, sont encore admirées aujourd'hui. La grande voie continuait sur la gauche des Usses pour arriver à Frangy et Chaumont, et ne pouvait monter à Bassy, comme l'a prétendu M. H. C., car elle y aurait été sans issue régulière.

M. THONION a visité la petite maisonnette qu'il croit avoir servi jadis de prieuré, située près des Tours de Saint-Jacques, à Allèves, et nous parle des deux primitives statues de saints qu'on peut encore y voir.

LE MÊME se plaint des ravages que cause à nos cyclamens la récolte continuelle, dans la belle saison, des jolies feuilles de cette plante ; il se demande si l'arrêté préfectoral qui interdit l'arrachage des bulbes ne pourrait pas aussi s'étendre au reste de la plante, afin que la protection que l'on cherche à exercer soit vraiment efficace.

La Société abonde dans ce sens et pense qu'une circulaire imprimée, obligeamment distribuée dans les hôtels alpins ou dans les chalets, pourrait déjà obtenir quelque résultat, mais qu'il faut dans cette entreprise le concours de chacun.

M. DUNANT nous parle d'un hardi projet ; il ne s'agirait de rien moins que d'une entreprise particulière qui construirait un funiculaire de Chamonix sur les flancs sévères du Géant des Alpes ; ce projet, après avoir visé d'abord le chalet de Pierre pointue, doit maintenant, sur l'avis de notre président, tendre plutôt au Montanvers. Un autre projet émanant de la même source tendrait à relier par un tramway Chamonix et Martigny ; celui-ci se trouve en compétition avec d'autres tentatives, entre autres avec les intentions bien arrêtées du Paris-Lyon-Méditerranée. De quelque initiative qu'elle vienne, l'exécution de ce dernier projet ne peut avoir que d'excellents résultats pour notre contrée et nous devons nous en réjouir.

M. MAILLARD entretient la Société du Musée historique d'Annecy qu'il est en train d'organiser dans une de nos galeries, en réunissant tout ce qu'il peut recueillir d'objets anciens ayant été en usage dans notre contrée. Cette sorte de petit Musée Carnavalet ou Cluny, bien modeste, pourrait s'agrandir assez convenablement, comme cela s'est fait dans d'autres villes ; mais il faudrait le concours de tous.

La séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire, Gustave MAILLARD.

Séance du 10 décembre 1890.

PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 4 heures 1/2. Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

La Société décide de fixer ses séances, pour l'avenir, au premier mercredi de chaque mois.

Revenant à un vœu émis dans la séance précédente, concernant les plantes rares de notre contrée (Edelweiss, Cyclamen, etc.), la Société décide de faire les démarches nécessaires pour obtenir de M. le Préfet de la Haute-Savoie qu'il prenne un arrêté en due forme, défendant la dévastation de ces précieux représentants de la flore régionale.

La Société décide en outre de notifier dans les programmes de ses concours l'exclusion absolue de tout sujet dont l'auteur se placerait sur le terrain politique ou religieux, ceci en vue de rester fidèle à un des principes fondamentaux de l'association.

COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES

M. TISSOT, ingénieur, présente une liste très longue et très intéressante de noms de localités ou de simples lieux dits du pays, classés par familles selon leur signification ou leur étymologie probable. M. Tissot promet de publier ce travail dans la *Revue*.

M. le chanoine DUCIS, archiviste, résume en substance le récit du voyage que fit l'historien Besson, à Rome et dans les principales villes de l'Italie, accompagné de la Société dont il était le président. Ce récit fait connaître

l'historien comme homme privé, sous un jour tout nouveau, et révèle un côté assez inattendu de son caractère.

M. MAILLARD présente au nom de M. Marteaux, professeur au lycée d'Annecy, les objets recueillis par ce dernier dans les grottes du bord du lac. (Voir aux mémoires.) M. Marteaux, qui assiste à la séance, donne quelques explications complémentaires et reçoit les vives félicitations de l'assemblée sur l'intérêt éclairé qu'il porte à l'histoire de notre région et sur le cadeau précieux qu'il vient de faire au musée d'Annecy.

La séance est levée à 6 heures 1/2.

Le Secrétaire, Gustave MAILLARD.

PRINCIPAUX DONS FAITS AU MUSÉE

depuis le mois de juillet 1890.

MM.

J.-M. Dunoyer, de Faverges. Une série d'objets d'histoire naturelle et d'antiquités de Vénézuéla (Amérique du Sud).

Gex, instituteur aux Houches. Trois monnaies diverses.

C. Dunant. Une lampe à trois becs, cuivre, ancienne.

Poncet, ingénieur. Un lot de spongiaires divers de Grèce ; un lot de produits volcaniques de Santorin.

Chapelle frères, de Paris. Une série de la fabrication de la gomme laque.

Brachon, receveur à Oran. Objets et monnaies du Maroc.

Salabert, peintre. Un portrait au pastel ; deux tableaux à l'huile : *Vues du lac d'Annecy*.

G. de Mortillet. Série de coquilles de la Savoie.

Gualdi, médecin. Pointe de lance en fer (grotte du Chapeau).

Thévoz, de Genève. Une série de reproductions de gravures d'après des procédés divers ; deux clichés pour zincographie.

D^r Gosse, de Genève. Moulage d'une plaque de bronze ornée de sujets au repoussé.

Marteaux, professeur à Annecy. Ses récoltes archéologiques aux environs d'Annecy.

Maillard, conservateur du Musée. Sa récolte de fossiles et roches de la Haute-Savoie de 1889 et 1890, à l'appui de sa Carte géologique dressée pour le Service des mines.

DONS FAITS A LA BIBLIOTHÈQUE.

D'Arcollières, président de l'Acad. de Savoie. *Allocution* ; 4 br.

D^r Hollande. *Géologie des montagnes de Sulens et des Annes* ; 4 br.

Vuy J. *Encore Adhémar Fabri* ; 4 br.

Tochon P. Un recueil complet de ses publications.

Ducis C.-A., archiviste. *Les Allobroges et les Ceutrons*, réponse ; 4 br. — *L'époque de Saint Bernard de Menthon* ; 4 br. — *La rue Ducis, les familles Ducis et de Granier* ; 4 br. — *Les Mandrin en Savoie* ; 4 br.

Société de lecture de Genève. Rapport et règlement.

DuBois-Melly. *Exercice des derniers droits féodaux dans l'ancienne république de Genève* ; 4 br.

L'abbé Mailland Joseph. *Les Savoyards et Saint-Louis-des-Français* ; 4 br.

Mortillet (Gabriel de). *Origines de la chasse, de la pêche et de l'agriculture* ; 4 vol.

Tavernier Hipp. *Mieussy* ; 4 vol.

Boltzhauser. *Le Linee equitermiche in Italia. — Determinazione teorica della temperatura in Italia* ; 2 br.

Société royale de botanique de Belgique. *Tables générales du Bulletin* ; 4 br.

Revue britannique. *Tables générales*.

Smithsonian Institution. *Rapports annuels* : 86, 2^e partie ; 87, 1^{re} et 2^e partie.

Société des lettres, arts et sciences de l'Aveyron. *Essai sur la flore du Sud-Ouest de la France*.

QUELQUES PROCÈS AU XVIII^e SIÈCLE, EN SAVOIE

LES DEUX PRIEURS DESPINE

(Suite et fin.)

II. — R^d JACQUES DESPINE.

Jacques Despine, le sixième fils de Claude-François, était né en 1730. A l'âge de 32 ans, par la protection de son frère aîné, il obtint du Saint-Siège, en commende, le prieuré de Saint-Béron. Les bulles avaient été fulminées le 17 décembre 1763. Comme le lendemain était un dimanche, il crut convenable d'attendre au surlendemain, 19 décembre, pour se faire mettre en possession du bénéfice par R^d Ferrand, curé de Saint-Béron.

Moins scrupuleux, son compétiteur, R^d Basin, chanoine de Belley, l'avait devancé ; il s'était mis en possession le dimanche 18 décembre. R^d Despine dut l'attaquer au possessoire devant le Sénat de Savoie.

Il était bien notoire que le prieuré de Saint-Béron dépendait de l'abbaye d'Ainay, de Lyon, de l'ordre de Cîteaux. En l'an 1152, une bulle du pape Eugène III, moine cistercien de Cluny, désignait déjà ce prieuré (*Sancti Benigni*), avec celui de Saint-Franc et celui de Bellevaux en Chablais, comme relevant d'Ainay.

Or, c'était l'abbé d'Ainay, M^{sr} Lazare-Victor de Jarente (alors évêque de Belley), qui avait nommé le chanoine Basin au prieuré de Saint-Béron, dès le 2 août 1763, jour même de la mort de son prédécesseur, R^{ev}dis^{sim}e de Chaumont, évêque de Genève. Institué le 3 août, il avait obtenu d'abord des lettres de naturalisation, nécessaires pour pos-

séder un bénéfice en Savoie, puis prêté serment de fidélité, présenté requête au Sénat, qui, ayant constaté la régularité de ses pièces, l'avait autorisé à se mettre en possession le 17 décembre, ce qu'il avait fait, sans perdre un instant, le dimanche 18 décembre 1763.

A tous ces titres, R^d Despine n'opposait qu'un mot : M^{sr} de Jarente n'avait aucun droit sur le prieuré de Saint-Béron, qui était une commende à la nomination du Saint-Siège. Il avait vaqué *in curiâ*, par le fait de la mort du précédent commendataire, évêque. Le pape seul avait eu droit d'en disposer.

Toute la contestation entre les deux concurrents se réduisait à un point de fait : si le prieuré de Saint-Béron était resté régulier, comme il l'était en 1152, il pouvait être donné *en commende*, à la nomination du pape ; mais, s'il était devenu séculier, il ne pouvait plus être possédé *qu'en titre*, à la nomination de l'abbé.

Pour prouver qu'il était séculier, R^d Basin produisait un titre qui semblait sans réplique : c'est une bulle du pape Innocent XI, du 4 des ides de décembre 1684, qui avait sécularisé l'abbaye d'Ainay avec toutes ses dépendances. Cette bulle est assez curieuse pour que nous devions en donner ici au moins un extrait.

La bulle constate d'abord les abus qui se sont introduits dans l'antique abbaye d'Ainay et l'impossibilité de les réformer... « *Ob firmatam nimîâ vetustate relaxationem, omnes conatus usque et usque frustranei semper cessarint, nullaque spes, tum vitæ monasticæ, tum religiosæ communitatis supersit... et secularis ecclesia potiùs quam regularis utiliter et commodior efficeretur si monasterium ipsum ac regularis ejus status, omniaque et singulæ dignitates, portiones monachales, officia et beneficia, nec non monachi et personæ regulares in eo*

degentes et ab eo dependentes in capite et in membris ad statum secularem reducerentur... »

Par ces motifs, le pape délègue l'official de l'évêque de Mâcon pour, avec le consentement du roi Louis XIV, du chapitre et du peuple de Lyon, supprimer et éteindre, dans le monastère d'Ainay et dans toutes ses dépendances, le caractère régulier...

« Auctoritate nostra perpetuò supprimas et extinguas, ac ipsius monasterii ecclesiam conventualem, et dignitatem abbatialem, portiones monachales et officia claustralia, ac monachos illa ad præsens obtinentes, nec non prioratus (non tamen conventuales), membra, loca et beneficia hujusmodi ad statum ecclesiæ secularis et collegiatæ... perpetuò reducas et immutes... »

Depuis cette révolution opérée par la bulle de 1684, R^d Basin soutenait, avec toute apparence de raison, que le prieuré de Saint-Béron, comme la maison-mère d'Ainay, était devenu séculier. Il en concluait qu'il ne pouvait plus être donné *en commendé* ; que la collation faite *en titre* par l'abbé était seule régulière.

M^{sr} de Jarente, abbé d'Ainay, devenu évêque de Marseille, était intervenu au procès pour appuyer les conclusions de son prieur.

Mais R^d Despine n'était pas homme à se laisser ébranler ni par la présence d'un évêque, ni même par les bulles d'un pape. Ces bulles, disait-il, avaient bien été agréées par le roi de France, par le chapitre et le peuple de Lyon, mais Saint-Béron est en Savoie ; jamais ces bulles n'avaient été entérinées par le Sénat de Savoie, ni reçues par les rois de Sardaigne... Elles étaient donc non avenues pour Saint-Béron.

Il semblait étrange à la vérité que le monastère de Saint-Martin d'Ainay qui avait cessé d'exister en 1684,

où il n'y avait plus ni religieux, ni abbé, fût considéré comme régulier en deçà de la frontière. Il y avait là une fiction par trop hardie, que les juges hésitaient à admettre.

Aussi, après trois ans de débats, le 16 janvier 1767, un arrêt définitif débouta R^d Jacques Despine de sa demande :

Arrêt enfin, je perds ma cause avec dépens,

comme dit Chicaneau,

Un arrêt du Sénat ne suffisait pas pour décourager un plaideur aussi obstiné et, disons-le, aussi habile que R^d Despine. Il se pourvut en révision et obtint des lettres patentes du 20 janvier 1768 ; une nouvelle instance commence, qui durera encore trois ans.

Dans cette instance en révision, il présenta un argument dont l'effet fut prodigieux sur l'esprit des juges : il avait découvert un arrêt du Grand Conseil du roi de France, rendu dans des circonstances identiques, et où la France avait tenu pour non avenue une sécularisation d'abbaye opérée à Turin. Il s'agissait d'un prieuré de Notre-Dame-de-Sinard, situé en Dauphiné, dépendant de la prévôté de Saint-Martin d'Oulx, en Piémont. La prévôté avait été sécularisée par bulle papale, régulièrement promulguée dans les Etats sardes, mais sans l'assentiment du roi de France. Le Grand Conseil n'en avait tenu aucun compte et avait considéré le prieuré de Sinard comme resté régulier en France. Par réciprocité, le Sénat de Savoie devait tenir Saint-Béron comme prieuré régulier, sous peine de compromettre, d'humilier la dignité du roi de Sardaigne !!

Il ajouta que telle avait été la pratique suivie pour les prédécesseurs de R^d Despine. Par bulles du 8 des ides d'août 1664, le Pape a déjà conféré le prieuré de Saint-Béron, *en commende*, à Octavien Chabod, prêtre séculier,

qui l'a possédé jusqu'en 1713. R^d Philippe de Provana, et après lui R^d Jean-Thomas de Provana, son oncle, l'ont obtenu au même titre. Le Pape expliquait dans les bulles qu'il était seul en possession de nommer à ce bénéfice (*quatednus dictus prioratus in commendam assumi consuevit*).

Ce n'est qu'en 1734, à la mort de R^d Provana, l'oncle, qu'il y avait eu erreur, ou plutôt surprise. L'abbé d'Ainay, cachant soigneusement les précédents, avait nommé *en titre* R^d de Chaumont ; le Sénat de Savoie (mal informé) l'avait autorisé à prendre possession en vertu de cette nomination illégale ; il ne le perdit qu'en 1741, par le fait de sa nomination à l'évêché de Genève.

Alors mieux informé de son droit, il s'adressa au Saint-Siège et en obtint un bref qui l'autorisait à tenir le bénéfice *en commende*, comme ses prédécesseurs : *quem episcopus, dit le bref, in commendam ex concessione et dispensatione apostolicis obtinet*.

Ainsi le précédent de R^{me} de Chaumont ne pouvait être invoqué, puisque il était ambigu et favorable aux deux thèses contraires. D'ailleurs R^d Despine appelait comme d'abus des actes de 1734 à 1741.

Il serait trop long de reproduire ici les arguments en droit et les précédents en fait qu'opposaient de leur côté R^d Basin et M^{er} de Jarente, assistés de deux des plus habiles avocats du barreau de Chambéry, M^{es} Piccollet et Marin.

R^d Despine, assisté de M^{es} Perret et Gariod, y répliquait par de longs mémoires également imprimés.

Les procureurs des parties rédigeaient un rapport volumineux, qui ne contient pas moins de 157 pages, grand *in-folio*.

Enfin, après trois ans de débats sur la révision, R^d Des-

pine obtient plein succès. Par arrêt du 10 mars 1770, le Sénat entérine les lettres patentes de révision, déclare nulles et abusives les lettres d'institution données par l'évêque de Belley à R^d de Chaumont et à R^d Basin, de même que la fulmination faite à Lyon des bulles de 1684, en tant qu'on pourrait en induire que le bénéfice de Saint-Béron aurait été sécularisé sans l'observation des formalités prescrites et usitées en Savoie; déboute les R^{ds} défendeurs de leurs conclusions respectives et maintient R^d Despine dans la possession du prieuré de Saint-Béron...

Salteur, premier président. — Adami, rapporteur.

Louis PILLET.

LE NÉCROLOGE DE TALLOIRES

Le numéro de novembre 1890 de l'*Ancien Forez* contient un article sur le *Nécrologe de Talloires*. L'abbé Ulysse Chevalier, correspondant de l'Institut, cite ce registre dans le *Bulletin d'histoire ecclésiastique du diocèse de Valence, Gap, etc.*

Ce manuscrit, qui pourrait être d'un grand intérêt pour l'histoire de notre contrée, a été acquis en 1858 par le Musée britannique de Londres et est ainsi malheureusement à peu près perdu pour nos historiens.

G. M.

LE JOURNALIER
SOIT LIVRE DE COMPTE
d'ANTOINE DE BOËGE DE CONFLENS,
Docteur ès-droits,
Premier Syndic d'Annecy et Baillif du Genevois.

NOTICE & EXTRAITS

par F. FENOUILLET.

(Tiré des archives du château de Pelly à Desingy.)

Il existe, dans les archives du château de Pelly, à Desingy, de nombreux titres et actes relatifs à plusieurs maisons nobles de la Savoie, notamment aux familles de Pelly, de Boège, de Maillans, d'Angeville, de la Fléchère, de Mouxy, de Savoiroux, etc.

Parmi ces documents, il en est un, le *Journalier ou Livre de comptes* d'Antoine de Boège, d'Annecy, qui m'a paru digne de voir le jour, parce qu'il présente un tableau curieux des mœurs et usages de nos ancêtres, et qu'il montre par le menu quel était le genre de vie de la bourgeoisie et de la noblesse de robe il y a deux siècles et demi.

Mais, pour bien faire comprendre le caractère et la portée du dit *Journalier*, il est nécessaire de dire en quelques mots ce qu'était son auteur.

Antoine de Boège, dit le seigneur de Conflens, fut un des personnages les plus considérables d'Annecy au commencement du XVII^e siècle. Bourgeois et membre du Conseil de ville, il exerça pendant plusieurs années les fonctions importantes de premier syndic, notamment en 1600.

Ce fut lui que le Conseil envoya cette année-là à Cham-

béry auprès du duc de Savoie, Charles-Emmanuel, pour obtenir de ce prince la confirmation et l'extension des franchises de la ville ¹. Une pièce — Compte de gestion des syndics — donne les détails de ce voyage. (Voir ci-après.)

Antoine de Boège était en même temps juge ordinaire des terres féodales de Thorens, Duingt et Conflens, pour Philippe de Lorraine, duc de Mercœur, et Marie de Luxembourg, sa femme, seigneur de ces terres. Nous avons le *Livre de compte* spécial qu'il tenait en cette qualité. Ce registre va de 1601 à 1604.

En 1620, il fut nommé bailli du duché de Genevois par le duc de Nemours, Henri de Savoie. Il occupa cette charge jusqu'à sa mort, survenue en 1636. A l'occasion de cette nomination, il donna un festin, le 6 janvier 1621, à saint François de Sales, à tout le Conseil de Genevois et à la Cour des comptes.

Antoine de Boège fut contemporain et ami de saint François de Sales, du célèbre Antoine Favre, de Louis de Sales, d'Emmanuel de Pingon et de cette pléiade d'esprits distingués qu'Annecy renfermait à cette époque. Peut-être fit-il partie de l'Académie Florimontane.

Il possédait à Annecy deux maisons que l'on peut appeler *historiques*, situées toutes les deux dans la rue des Fours ou de Saint-François et attenant au couvent des Cordeliers (évêché actuel). Elles ont fait place à d'autres. L'une, vaste et flanquée d'une tour, était appelée de la *Monnaie*, parce qu'elle avait servi de bureau à cette Administration sous les familles de Arbicis et Exchaquet ². Antoine de Boège y faisait sa résidence. L'autre, plus petite, fut occupée au siècle suivant par M^{me} de Warens, qui

¹ M. Jules Philippe, dans *Annecy et ses environs*, mentionne cette confirmation des franchises d'Annecy.

² Note de M. Ducis.

l'avait louée de Thomas de Boège, petit-fils de l'auteur du *Journalier* dont nous nous occupons. C'est là qu'elle donnait l'hospitalité à Jean-Jacques Rousseau, qui y fut témoin d'un prodige attribué par lui-même à l'évêque, M^{sr} de Bernex.

Antoine de Boège appartenait à une des plus anciennes familles nobles de la Savoie. On trouve la mention de divers membres de cette famille dans des actes des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles (de Bodio, de Boëgio).

Elle possédait originairement la seigneurie de Boège, passée depuis aux Montvuagnard. A partir du XVI^e siècle, les de Boège firent leur séjour ordinaire à Annecy et à Sillingy. Ils possédaient des terres à Beaufort, à Hauteluce, à Conflens, à la Chapelle-Rambaud, à Nonglard, à la Balme, à Mons et à Chêne en Semine (château de Leschaux), aux Barrattes, aux Fins d'Annecy, à la Prairie, etc.

Antoine était fils d'Amed de Boège et de Pernette de Conflens. Il avait deux frères ¹ : Jacques, mort célibataire à Sillingy, en 1623, et Claude-Antoine, qui habitait à Cluses, chez sa femme, Claudine-Louyse Martin, et qui épousa ensuite Philiberte d'Ogier.

Antoine épousa Françoise Crassus, sœur du sénateur Crassus, de Chambéry, et veuve de M. de la Pesse, dont elle avait deux enfants : François de la Pesse et une fille qui épousa Barthélemy Floccard, collatéral, puis président à la Cour des comptes de Genevois ².

Antoine de Boège n'eut pas d'enfant de Françoise Crassus, qui mourut en 1624 ; il se remaria avec Jehanne-Aymée de Mouxy, dont il eut un fils posthume, Claude-Antoine, en 1637.

¹ M. de Foras, dans son *Armorial*, n'en mentionne qu'un.

² Celui qui, à la mort de saint François de Sales, hérita, dit-on, de la moitié de son chapelet.

La lignée se continua par Thomas, Ignace et Jacques. Ce dernier n'eut de Jacqueline de la Fléchère, sa femme, que des filles, dont deux seulement se marièrent : Anne-Marie-Josephite, qui épousa, en 1750, M. de Mouxy de Charrière, de Thusy, et Claudine-Pauline, qui épousa, en 1753, Claude-François de Pelly, de Desingy. Ainsi s'explique la présence des papiers de la famille de Boège au château de Pelly.

EXTRAITS 1.

I.

Le premier livre, qui va de 1601 à 1604, porte cet en-tête :

« *Hospitet actiones n̄ras Christus quarum
scopus est.*

« JOURNALIER POUR MOY ANTOINE DE BOÈGE DIT DE CONFLENS, JUGE ORDINAIRE DE DUING, THORENS ET CONFLENS POUR TRESHAUTS ET ILLUSTRES PRINCE ET PRINCESSE PHILIPPE-EMMANUEL DE LORRAINE ET MARIE DE LUXEMBOURG DUC ET DUCHESSE DE MERCŒUR ET PENTHIÈRE MARIÉS SEIGNEURS DESD. TERRES. SERUANT LE PRÉSENT JOURNALIER DE MEMOYRE POUR RENDRE RAISON A QUI IL APPARTIENDRA DE LA NÉGOTIATION ET MANIEMENT DES AFFAIRES CONCERNANT LESDICTES TERRES POUR LE SERVICE DE LEURS EXCELLENCES A COMPTER DE L'ANNÉE 1601.

« Le premier Jour dud. mois pour bonnes Estraines J'ay receu ung paquet de Lettres par les mains du Sr Trésorier de Moyron de la part de Mond. Seigneur le Duc de Mer-

¹ Le *Journalier* en question forme un gros cahier de 0^m,41 sur 0^m,15 renfermant plus de 100 feuillets. Il était relié en parchemin, mais la couverture a été enlevée.

cœur Adressant au S^r de Bossy conseiller et Agent de Leurs
Exc. en l'absence duquel j'ai reçu led. paquet et payé dix
sols de Roy pour le port d'yceluy, ci 1 fl. 3 sols.

.
« Le 21^e Francois Peronet de Fauerges demeurant au
Villart de Veysenaz ma dict que certaine femme nommée
Claude fille de Claudon Chenal mariée aud. lieu du Villart
avec vng nommé francoys Barret mainmortable du Sg^r de
Duing est décédée sans enfants des enuiron vng mois en ça
et qu'une partie de ses biens ont esté saysis par M^r Des-
fresne fermier de l'Isle pour le Seigneur de Talloires.

.
« *Du mois de feburier.*

« Le 6^e Francois Folliet et Claude Boncin fermiers de
Conflens se sont adressés a moy en l'absence du S^r de
Bossy pour protester de la non Jouissance du Revenu dud.
Conflens A cause des guerres Dont ils ont pris Acte em ma
présence et fait leurs protestes entre les mains de M^r Hum-
bert Hyvert no^e le susd. Jour.

« Le 13^e J'ay escrit au procu^r Cloistre à Chambéry pour
scavoir si l'on pourroit poursuyvre la vuydange du proces
des 40 pairs de blé par devant les S^{rs} tenant le Conseil
Souverain pour le Roy aud. Chambéry, et ce a cas qu'il
m'en aduertisse.

.
« *1602. Januier.*

« Le 22^e Januier la ferme de Duing a esté misee et ex-
pédiée à la chandoile estaincte à François Passin bour-
geois d'Annessy pour le prix de 1520 f.f. et douze escus
d'or sol d'espingles.

« Le dict Jour la ferme de Thorens a esté pareillt misee
et encherie Jusques a la somme de neuf cents florins et
douze escus d'or sol d'espingles pour Madame et a esté

ledit enchérisseur M. Jacques Soudan, auquel on a donné acte de sa mise en attendant la volonté de Monseigneur et Madame de Mercœur ¹.

.
« Le 4^e Jour de May J'ai fait porter à Chambéry par mon serviteur le Livre des Nobles à cause de Duing pour le produire contre M^e Guill. Floccard poursuivant la vuydange du procès des 40 pairs de bled, lequel livre j'ay remis au S^r proc^r Cloistre ensemble le sac du procès pour le faire voir au S^r De Cousiaz pour s'en rafreschir la memoire aux fins d'Instruire le Sénat etant le sac sur le Bureau.

.
« Le 22^e j'ai heu aduis du S^r de Sales que l'on faisoit grand degast de bois aux forest de Thorens et le même Jour Jay donné Commission particuliere au Curial Encrenaz pour Informer sur lesdicts degast.

« Le X^e J'ai escript à M. de Bossy par la voye du S^r Cheuallier de Boisy et luy ay enuoye l'exploict faict contre Follietz et Boncin a requ^{te} de Madame de Locatel pour le payement de la cense annuelle de 80 f.f. deue par Madame de Mercœur ². »

« *Benedictus Deus in omnibus
operibus suis.*

Scopus Vitæ Christus.

« JOURNALIER POUR 1603.

.
« Le 10^e J'ai enuoyé à Paris pardeuers Madame la Du-

¹ Ceci prouve que le duc de Mercœur avait gardé ses terres et ses forêts de Thorens, bien qu'il eût vendu le château à la famille de Sales.

² Philippe de Lorraine, duc de Mercœur, venait de mourir. Saint François de Sales avait prononcé son éloge funèbre, à Paris, en présence de Henri IV. Chose curieuse : le *Journalier* ne parle pas de cette mort.

chesse vng messagier nommé François Barreau avec vng paquet portant aduis de la reprinse du procès de la Seigr^{ie} de Conflens avec la poursuyte de Domp Amed de Savoye aux fins de renvoyer le sac et pieces qu'auoyent esté emportés par le Sr de Bossy a son partement de ce pais Pour lequel voyage J'ai payé 66 flor.

« Le 29^e Je suys allé à Vertier avec vng homme de pied pour bailler a ferme le port, peage, Messellerie, Curialité, fourt, prez et aultres droicts seigneuriaux despendant de Duing. Vaqué 3 iours a cheual a raison de 7 fl. et demy par Jour. 22.—6.

« Le 9^e d'April, J'ai enuoyé à Thurin un Messagier exprès, nommé Pierre Rongier pour porter vng paquet de Lettres à Monseigneur l'Euesque de Geneve avec certains memoyres concernant le procès de Conflens contre le Seigr Domp Amed de Sauoye aux fins d'en parler a S. Altesse. Auquel messagier J'ay remis 3 ducats pour ses peines, cy. 20 flor. »
.

II.

Le Journalier *personnel* commence à 1620 et va jusqu'à mai 1628. Il débute ainsi :

« *Hospitet actiones nostras Christus Jesus et deducet nos ad vitam eternam. Intercedente Beata Dei Genitrice Maria, cum tota cœlesti curia. Amen.*

« ESTAT DE LA RECEPTE ET DESPENSE PAR MOY A DEVOIR FAIRE, DIEU AYDANT, PENDANT LE COURS DE LA P^NTE ANNÉE 1620. QUE DIEU FASSE PROSPERER ET VEULIE CONDUIRE A BONNE FIN A SON HONNEUR ET GLOIRE. AINSI SOYT-IL,

« *Januier.*

« Pour les estraines que J'ay baillées a diverses personnes, livré six florins ¹.

« A la veuve du sieur Branlier, notre fournier, pour le dernier terme du fournage de l'année passée, six florins.

« *Item*, pour l'achept de la vollalie du festin que j'ay fait le 6 de ce mois à Monseigneur *François de Sales*, Euesque de Geneue, Aux Seigrs Président, Collateraux du Conseil ², Chambre des comptes et aultres officiers de Monseigneur de Nemours ³ pour les droicts de la chappelle et veriffication des Patentes par moy obtenues de mond. Seigr de l'Etat et office de Baillif en son duché de Genevois, tant pour perdrix, chapons, coqz d'Inde, Levraux, pigeons et pollets, Grives et aultres sortes de vollallies, compte avoir déboursé 45 florins.

« *Item*, pour le Mouthon, bœuf et veau pris en la bocherie pour led^t festin livré 12 fl. et demy.

« *Item*, pour le sucre, dattes, orenge, capres, especeries et aultres semblables marchandises, Tant pour faire l'hypocras que pour l'entrée et sortie de table, huict florins.

« *Item*, pour la patisserie, liuré à M. Bernard Paris seize florins.

« *Item*, à M^r Truytard tant pour ce qu'a esté en sa boutique que pour ses peines d'avoir appresté les viandes durant trois Jours, livré unze florins.

« *Item*, pour deux douzaines de Miches boulengères, 2 fl.

« *Item*, pour l'achept de deux grands sacs de charbon, 3 fl.

¹ Le florin valait 12 sols de Savoie et quinze de France.

² Le Conseil de Genevois, tribunal supérieur de toute la province.

³ Henri de Savoie, duc de Nemours, d'une branche cadette, qui possédait le Genevois en apanage.

« *Item*, pour la despense des voyages qu'Amed Duclouz mon serviteur a faicts tant à Cluses, Conflens que Beaufort pour recouver quelque gibbier faisants et gellinottes, liuré six florins.

.
« *Item*, pour la despense par moy faicte le 27 de ce moys en l'achept de la vollallie du festin que j'ay faict au S^r de Riddes, Seigr de Jaillet, Baillif du Faucigny à Messieurs Myuce^t et de Chavanel, Auditeurs des Comptes en la Chambre de Genevois, pour ne s'estre pas trouvés en l'autre festin faict aux aultres officiers de Monseigr, compte avoir deliuré dixhuict florins.

« *Item*, à Bernard Paris, pour la patisserie, liuré cinq florins.

« *Feburier.*

« Prem^t, à M^r Charles Brifaud, livré huict florins pour la garniture de chapeaux, deux calottes de taffetas et facon d'vng capichon pour la pluye que d'vne paire de pendants de uelours figuré qu'il ha garni avec la ceinture.

« A M. André Armenjon, deux florins pour avoir acomodé ung de mes casaquins de sargette de Nismes et mes gamachons ou surbottes de bureau.

« A Martin Perrissod, notre bochier livré quinze florins pour la chair fresche qu'il nous a fourny pendant ce moys.

« Le 25^e, livré un ducaton ¹ pour l'achept d'une aulne de toile prime ² pour faire des Rabaz et pour la facon de six et autant de manchettes, 3 florins.

« *Mars.*

.
« *Item*, pour la façon de trois bas de chausses.

¹ Le ducaton valait trois livres dix sols.

² Prime, fine, féminin de *prin* ou *prim*, mince, fin.

« *Item*, au Roddier pour avoir raccommodé les deux roues de la charrette, deux flor.

« *Item*, pour une paire de gangs laine et un aulne 1/3 de ribbans pour attaches de solliers, 30 sols.

.
« Le 20^e Sep^{bre} Noble François Flocard *optimè spei adolescens*, fils aîné de noble et Spectable Bartholomé Flocard, Conseillier de Monseigr le Duc de Genevois et Nemours et Collatéral en son Conseil de Genevois mon beau-fils, est parti de ceste ville avec le S^r Delean son cousin et aultres escholiers esleus et envoyés à Louvain par M.^{rs} les administrateurs du College de ceste ville pour estudier aux facultés supérieures au College de Sauoie fondé aud^t Louvain par Mons^r l'Ambassadeur Chapuys. Dieu fasse la grace aud^t Flocard et aux aultres de bien estudier à son honneur et gloire et pour le service de leur patrie. Auquel Flocard j'ay donné un Croizat pour valeur de huict flor. et demy.

« Le 23^e pour 15 livres de fromage que j'ai achepté à trois sols la livre, monte à 45 sols.

« Le Jendy 29^e du mois, Jacques Veron, mon vieux serviteur et pensionnaire est decédé dans le couvent de S^t François en ceste ville ou il s'était retiré en disant : Je veulx morir là-dedans. Le lendemain nous l'avons faict soubterrer en l'eglise dudict Couvent deuant l'autel de S^t Claude. Ayant déboursé 21 flor. argent Tant pour quatre torches et deux cierges de Cyre blanche pesant deux livres et demy que pour les messes et prières accoustumées pour le remede de son ame, pour les sonneurs et porteurs du corps et aultres menues despenses. *Anima eius requiescat in pace. Amen.*

« Le 5^e nov^{bre} liuré cinq flor. et demy pour une paire de solliers pour la Laurence Combet notre chambrière.

« Le 9^e j'ay receu de Mr De la Pesse mon Beau-fils 122 flor. en tant moins de ce qu'il me doibt d'argent presté des qu'il est reuenu des Estudes et Vniversité de Valence.

« Le 15^e Tant pour une petite pièce de velours cramaisy pour faire vng bonnet de nuict Que pour la facon et garniture de *ternettes* d'argent, liuré a Mr Brifaud sept flor. et demy.

« Le 18^e pour le port de cinq charges de vin que j'ay faicts apporter de Monts par les mulets de S^{te} Claire avec notre cheual de charrette qui en aurait apporté vne, liuré au muletier deux flor. pour son vin et aux Dames du Couvent, soit à leur Père Confesseur, 10 flor.

« *Item*, pour la facon de deux Rancs de toile de lin liuré vng croizat.

« Plus, pour demy aulne de toile déliée pour faire des manchettes et pour deux paires d'attache de Rabats, 3 fl.

« *Item*, pour espices, beurre frais, œufz et poisson que lon a achepté durant le moys et aultres menues despenses, 6 fl.

.
« Fin de la recepte et despense de 1620. Par la grace de Dieu et l'intercession de la Glorieuse Vierge sa Mère, laquelle je supplie me vouloir tousiours conduire et assister en toutes mes actions et *eas dirigere in viam salutis eternæ. Amen.*

« Ci commence la Recepte et despense de l'année 1621. *Cui Dominus det bonum initium, melius medium et optimum finem, intercedente semper beata et Gloriosa Dei Genitrice Maria, cum totâ cœlesti curia. Amen.*

.
« Le 4^e décembre, receu douze flor. de la vente du cuyr de la vache que lon a tué.

« Le 7^e liuré 17 fl. pour l'achept de 33 liures de suif

pour faire des chandoiles, y comprenant la Journée de celui qui les a faict.

« Pour 4 iournées de charpentier Tant pour refaire le couvert de la maison de la Monnoye, 3 fl.

« Le 13^e pour 4 coppes de chaulx pour refaire le portail de la maison de la Monnoye, liuré 6 fl. 8 sols a raison de 20 sols la coppe.

« Le 1^{er} du moys de may, pour le priffaict de la restauration du grand portail de la maison de la Monnoye, J'ai baillé à Jehan Masson Milanois, liuré 50 fl. ¹

« *Item*, le 13^e jour de vendredy, Damoy^{le} Janne de Menthon veufve de Noble et Spectable Sr Antoine de Conflens mon oncle, et en secondes nopces de feu M^r De Passier, second Président au Sénat de Sauoye est décédée dans l'Abbaye de St Catherine du Mont sus Annessy et a été enterree en l'Eglise du Lieu au deuant du Grand Autel, avec Dame Claudine de Menthon sa sœur, Vivant Abbessse de lad^e Abbaye. Par le décès de laquelle les pensions et légats à elle faicts par led. Sr de Conflens, Revenant a 1400 fl. annuels sont extaints et a moy acquises comme son heritier vniuersel Dieu leur fasse paix et doint sa gloire éternelle a tous. *Amen*.

« Le 25^e ma Maistresse ² a vendu en gros vng tonneau de vin blanc tenant environ cinq sommées a raison de 22 fl. la sommée.

.

« Le 20 estant deretour de Conflens, j'ay trouvé que ma

¹ Ce portail faisait dans la rue une saillie de plus de deux mètres en avant de l'alignement du palais épiscopal; la démolition en fut ordonnée le 16 mai 1840, et M. Sauthier-Thyrion fit transporter à Veyrier, à l'entrée de sa villa, tous les ornements qui figuraient sur le portail et qui avaient été les témoins du séjour de M^{me} de Warens et de Jean-Jacques Rousseau à Annecy. (A. METZGER, *La Conversion de M^{me} de Warens*.)

² Qualification donnée à la dame ou mère de famille,

Maistresse avoit pris huit fl. dans ma bourse pour s'en servir aux besoins du mesnage.

« Le 5 aoust j'ay reçu quinze mille six cent soixante-six flor. huit sol a moy deus par noble et puissant Loys de Sales Baron de Thorens ¹ et dont il m'estoit obligé par acte receu par M^e Jacques Duret not. Annessy le 14 7^{bre} 1618.

« Le mesme iour, led. S^r de Thorens s'est cédulé enuers moy de la somme de 1363 flor. pour reste et entier payement de l'argent à luy preste, provenant de la vente par moy faite des moulins situés derrière le monastère de S^{te} Claire d'Annessy, acquis de Monseigr le Duc de Genevois et de Nemours par feu noble Antoine de Conflens mon oncle. Laquelle Reuente a esté faite en faveur du monastère des Dames de la Visitation nouvellement fondé en cest ville.

« Le 22^e, Receu vingt vng flor. de M^r Boniface Braisaz locataire de la petite maison ² pour le second terme du louage d'y celle.

« *Item*, pour trois barres de fert pesant chescune 9 liures une liure de plomb pour les poser en la fenestre dessus de la petite maison du costé de la court et pour raccommoder la serrure de la poterne qu'est au cuing de la Tour de la Maison de la Monnoye.

« *Item*, pour l'achept de 4 aulnes de gaze pour enuoyer à ma belle-sœur de Cluses pour mettre autour de son pain bénict quelle doibt offrir dimanche prochain, liure 6 flor. dont je luy ay faict un présent.

« *Item*, pour 25 liures de sel pour saler le porceau que mon frère de Cillingy noble Jacques de Boëge m'a enuoyé, et pour les espices pour les bodins et saulcisses, liuré 7 flor.

¹ Frère de saint François.

² Louée plus tard par M^{me} de Warens.

« *Item*, pour une callotte rouge a oreilles, payé ung flor.

« Le 29^e j'ay baillé en rente constituée à M^r Boniface de Thiollaz de Chaulmont la somme de 1500 flor.

« *Item*, pour faire raccommoder les serrures de ma grange de Nostre Dame de Pitié, cinq flor.

« Le 25^e la Jeanne Francoyse Mermin de Thonon a esté affermée par ma Maistresse pour fille de chambre au gaige de seize flor. par an, solliers et linge accoustumé.

.
« Cy commence le Recepte et despense de l'année 1625, en laquelle echoit le Grand Jubilé de Rome.

« Le 25^e janvier, pour la facon de 3 Rancs 1/2 de toile médiocre payé 6 fl. 6 sols.

« Le 20^e pour la facon et peinture de quatre grands escussons des armoiries de Boège, de Conflens et d'Eschaquet ecartilés ensemblement fait sur toyle en détrempe pour affiger à la sale de ma maison d'Annessy appelée la Monnoye, payé 14 flor. oultre la toyle que j'ay fourny.

« Au même painctre, nommé Jean Dufour de S^t Jean de Maurienne, habitant Annessy, livré 5 fl. pour avoir dépaint les armoiries de Damoysselle Françoisse Crassus, ma femme avec les miennes escartellées comme dessus sur un linceul pour servir de Ciel au lict neuf que j'ay achepté pour parer la maison le Jour que nous debuons offrir le pain bénict ceste année, a notre tour, Dieu aydant.

« Le 4 apuril, j'ay tenu sur les sacrés fonds de baptesme en l'Eglise de S^t Maurice de ceste ville avec Damoy^{le} Anne de Mandallaz, femme du S^r Arpiaud, Juge-Maje du Genevois une fille a noble Ducrest, S^r De la Ravoire de Cru-seillie et à Damoy^{le} Paulme sa femme, mes cousin et cousine.

.
« Le 3^e d'octobre, J'ay reçu de nobles Philibert et An-

toine de Pingon, frères, habitant Annessy, 490 fl. pour la cense annuelle et perpétuelle a moy deüe par lesdits S^{rs} de Pingon, assigné sur les fonds et revenus qu'ils prennent sur les Greffes du Conseil et Judicature-Maje du Genevois.

« Le 10^e de novembre (1626) vigile de S^t Martin, Jour de Mardi enuiron le soleil couchant, mon frère Noble Jacques de Boëge, habitant a Cillingie est décédé, sans tester, après avoir receu les sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction avec grande déuotion, Ayant esté ensepulturé le Jeudy suyuant aupres de feu Noble Amed de Boege notre pere commung dans nostre chappelle fondée par nos predecesseurs sous le vocable de S^t Blaise en l'Eglise de Cillingie.

« Pour deux douzeines de flambeaux d'une liure et demy la piece et 4 cierges mediocres de cyre blanche, oultre les flambeaux fournys par Noble Jehan Loys Bally mon nepueu, a raison de 34 sols la liure.

« *Item*, pour la facon de 28 Escussons tant grands que petits.

« *Item*, pour si grandes Messes et offertoirs le Jour de la Sepulture, liuré 12 flor.

« *Item*, pour la despense au disner du Jour de la sépulture tant en pain blanc bolengé, chair de bœuf, Mouthon et vollallie, payé 10 fl.

« Le 18^e de ce moys, l'on a faict laulmosne générale ordonnée par feu mon frère, de pain et febues et ung sol d'argent a chesque pauvre. S'étant trouués au nombre de sept cents et tant. Si que j'aurois deliuré enuiron soixante flor. et six coppes et demy de bled, moitié froment et moitié seigle et si quarts de febves.

« *Item*, J'ay fait present au S^r Dupuyet, Medecin de mon frere, d'ung porceau gras de ceux de la maison, pour

n'avoir pas voulu prendre d'argent, pour ses peines et vacations. »

.

Je m'arrête, parce qu'il faut savoir se borner. Il y aurait mille autres articles à citer.

* * *

Voici, pour terminer, le compte du voyage fait à Chambéry pour la Confirmation des Franchises d'Annecy, en 1600. (Compte de Gestion des deniers de la ville pour l'an 1600, en qualité de premier syndic.)

« Du 25 Apuril 1600.

« Premièrement, pour la disnée chez Turchon dud. Jour pour le comptable et son homme de pied, 3 florins.

« Pour la couchée à Aix, n'estant pu plus oultre à cause du mauvais temps, payé quatre fl. cy. 4 —

« Du 26^e.

« Pour l'achept de deux grandes boytes, l'une de dragées musquées et l'autre de confitures seiches avec un flacon de Maluoisie donné à Monsr le premier Président du Senat de la part de la Ville Aux fins de luy estre fauorable en la confirmation de ses franchises et Ampliation des Articles Jointcs a la Requête présentée à S. A. pour ce regard. Ayant Le tout esté ranuoyé à l'Aduis dud. S^r Président par Decret de Sad. Altesse. Et par ce compte auoir desboursé 22 flor.

« Au fils du S^r de Montpellaz liuré 20 fl. pour les causes contenues dans le Recepissé par luy signé.

« Pour deux flacons de Vin blanc et Cleret enuoyé au S^r Chauens pour souvenance des affaires de la Ville payé 16 sols. 1 fl. — 4 s.

« Pour les despenses faictes au logis durant 4 jours que

J'aurois seiourné aud. Chambery avec un homme de pied pour faire signer la confirmation des franchises et ampliation des Articles accordés suyvant ma Commission. Compte auoir desboursé 30 fl. scavoir 22 pour moy et mon cheval, et le reste pour l'homme de pied et pour le vin des serveurs du logis.

« Pour la disnée chez Turchon au retour de Chambéry 3 flor.

« Pour la ferrure du cheual, à Chambéry, payé deux florins. »

.

*
* *

Nous avons aussi un testament, fait en 1608 (révoqué depuis), par lequel Antoine de Boège donnait sa maison à l'Evêque, fondait cinq bourses au Collège d'Annecy ; 100 florins aux Clarisses, 500 à l'hôpital, un pré aux Cordeliers, etc. Les témoins sont : R^d Fois de Lornay, doyen du chapitre ; noble Fois Duvyens ; Jⁿ-B^{te} Garbillon, Marvin, présid. et administ^r du Collège ; Barthél. Floccard, maître auditeur en la Chambre des Comptes ; Fois Viollon, s^r de la Pesse et Georges Myucet, tous bourgeois d'Annessy. Le notaire était *Vassal*.

LES GROTTES DU LAC D'ANNECY

M. P.-Ch. Marteaux, professeur au Lycée d'Annecy, s'est, depuis son arrivée dans notre ville, activement occupé de l'archéologie de la région. Compulsant d'abord les nombreux articles parus sur ce sujet dans la *Revue savoisienne*, il a ensuite exécuté des fouilles assidues dans les grottes de la montagne de Veyrier, nous offrant de déposer au Musée d'Annecy les objets qu'il pourrait recueillir. M. Marteaux a tenu sa promesse, ce dont il n'y avait pas lieu de douter : il nous a

remis pour le Musée plus de deux cents objets ou fragments recueillis par lui dans les deux grottes des *Sarrasins* et de la *Cheminée*. Ceux-ci ont tous été étudiés et comparés avec ceux de nos collections archéologiques. Sur notre demande, il a en outre bien voulu consigner dans une notice, sous forme de lettre au conservateur du Musée, le résultat de ses importantes investigations et les conclusions qu'il en tire. Nous le remercions chaleureusement pour l'intérêt qu'il porte à l'histoire de notre région, ainsi que pour la bonne volonté généreuse qu'il nous a témoignée, et nous lui laissons la parole. (Réd.)

Monsieur le Rédacteur,

En donnant au Musée de la ville les quelques menus objets que j'ai pu recueillir dans les grottes des *Sarrasins* et de la *Cheminée*, j'ai cru bon de vous adresser en même temps une courte relation de mes fouilles.

Je renvoie, pour tous renseignements préliminaires, à l'ouvrage de L. Revon *La Savoie avant les Romains*.

Bornale des Sarrasins. — Cette grotte s'ouvre à l'ouest. Le sol du sentier qui serpente entre le singulier rocher en forme de langue et la muraille septentrionale ne m'a fourni que des fragments de poterie de toutes sortes et une monnaie fruste de Gallien. — (A. En abordant la plate-forme, j'ai creusé au pied de cette même muraille et j'ai mis à découvert, à une profondeur de dix centimètres environ, un foyer gallo-romain entouré de pierres noircies et formé de cendres, de charbons, d'os de bœuf, de cochon, d'oiseaux et de nombreux grains de blé calcinés. J'ai trouvé dans ce foyer plusieurs débris de poterie, entre autres un fragment de vase en pierre ollaire dont l'intérieur est encore recouvert d'une croûte charbonneuse, résultat de cuisson. En longeant la même muraille, j'ai découvert, près de ce foyer, une tuile romaine à rebord et deux épingles, l'une en os, joliment tournée, l'autre en bronze. — (B. En tirant vers l'excavation due aux fouilles que vous avez fait

exécuter l'année précédente, j'ai recueilli, entre deux énormes pierres, à la même profondeur, une courte épingle en bronze à extrémité recourbée, mais brisée, et un fragment de verre très fin. — (C. Au pied de la paroi orientale, je n'ai eu presque qu'à ramasser plusieurs fragments d'un même vase vernissé rouge avec taches décoratives et une monnaie de Postume, au revers : *Con(cordia) equitum*, très fréquent dans les trésors des Fins. — (D. Enfin, en longeant cette même paroi, j'ai déterré, sous des pierres formant foyer, à une profondeur de huit centimètres, un fragment de bracelet grossier en bronze, un débris de vase en pierre ollaire et des poteries mal cuites. La pierre qui cachait ce bronze est un gros morceau de grès grossier qui semble même avoir été poli sur une face.

J'ai recueilli ainsi près de quarante fragments appartenant à des poteries différentes, depuis la poterie rouge romaine ou verte du moyen âge jusqu'à la poterie à gros grains siliceux, mal cuite, épaisse d'un centimètre, et que l'on appelle, mais souvent à tort, préhistorique.

Grotte de la Cheminée. — Cette grotte, qui s'ouvre à l'ouest, dans le rocher dit « Chapeau du Gendarme », a été, au contraire de l'opinion de Revon, très fréquentée, surtout par les Gallo-Romains. L'intérieur du sol est comme criblé de foyers épais et l'on rencontre partout des traces de cendres et de charbons. — (A. Au fond, à droite, au pied de la muraille sud-est, j'avais remarqué un amas de détritiques que les gouttières de la voûte avaient transformé en boue noirâtre. Après quelques coups de pioche, j'ai retiré de nombreuses cendres, des charbons, des os de cochon, d'oiseaux et d'autres en quantité dont je n'ai pu déterminer la provenance et dont j'ai dû laisser la plus grande partie; puis des grains de blé calcinés, quelques fragments de tuile et de brique, des débris de vase ollaire

et de grossières poteries romaines, des clous de fer, un clou d'argent, une rondelle de bronze trouée et enfin cinq monnaies romaines appartenant aux règnes de Marc-Aurèle (revers : la Santé tend une patère à un serpent roulé autour d'un autel. Cohen), de Claude II (rev. : *AT*, mis pour *Aet (ernitas) Aug(usti)*), de Gallien (rev. : *Liberelitas Augusti*) ; en plus, une monnaie fruste et une monnaie savoyarde de Charles-Emmanuel. — (B. Au milieu de la grotte, j'ai défoncé le sol jusqu'à un mètre de profondeur. Là, j'ai mis à découvert un vaste foyer circulaire, d'une épaisseur de cendres et de charbons de plusieurs centimètres, nettement délimité, d'une part par le tuf calcaire qui d'un côté affleure presque à la surface, de l'autre, par deux rangées de pierres régulièrement entassées en forme de mur. Quand celles-ci furent enlevées, je dus déblayer une masse de débris calcaires concassés, suintant l'humidité, et entre lesquels se trouvaient de nombreux vides : ce qui me fait supposer que le sol de la grotte présentait à cet endroit une cavité qui aurait ensuite été artificiellement comblée avec des pierres et du bois. Aux alentours de ce foyer et à diverses profondeurs, j'ai trouvé des débris de poteries romaines la plupart grossières, plusieurs fonds de vases, un fragment de tuile, des os de cochon et d'oiseaux, de menus objets en bronze, tels que bouton, crochet, poinçon, bracelet, fils, un os taillé en cheville et même un minuscule fragment de toile incrusté dans la patine d'une monnaie de Gallien. Voici la liste des monnaies avec les revers les plus lisibles : Gordien le Pieux (3), revers : PM. TR. PL. III. COS II PP — *Securitas publica* ; Gallien (2), rev. : *Lætitia Augusti* ; Postume (2), rev. : *Fides equitum* (?) ; Salonina (1), rev. : *Fecunditas Augustæ* ; enfin, à fleur de terre, une monnaie de Savoie.

Conclusion. — Bien que les objets en bronze et en os

trouvés à la Bornale aient un caractère lacustre, bien qu'on y ait également recueilli des poteries fort grossières, cependant j'ai lieu de supposer tous ces débris, pris en bloc, contemporains, c'est-à-dire gallo-romains ; d'abord, parce que les types des objets de la vie usuelle se conservent singulièrement à travers les âges, surtout quand les peuples nouveaux, comme cela s'est produit tant de fois sur notre sol, s'infiltrèrent dans la masse des vaincus sans les détruire et héritent de leur civilisation ; ensuite, parce que la grossièreté d'un vase, loin de prouver son antiquité, peut simplement résulter d'un procédé voulu de fabrication, s'il est vrai que ces poteries épaisses et mal cuites ne servaient guère qu'à contenir les grains et les matières sèches ; enfin, parce que tous ces débris, même dans le sol vierge, ont été trouvés ensemble, l'épingle de bronze avec la tuile romaine, le vase grossier près du vase ollaire, ce dernier si fréquent dans les ruines des bains de Menthon.

Du reste, si les lacustres de Veyrier ou d'Annecy avaient logé dans ces grottes, pourquoi n'y auraient-ils pas laissé un fragment de meule, une hache ou quelque autre chose de semblable ? J'imagine difficilement encore qu'ils auraient quitté pour des trous humides et d'accès dangereux leurs huttes sur pilotis où ils se trouvaient si bien en sûreté.

Je pense donc que les deux grottes en question ont été visitées et même habitées par des Gallo-Romains, probablement par des paysans de Menthon ou des Fins, qui les auraient aménagées intérieurement et auraient creusé les couchettes, les rainures des portes, les entailles des poutrelles. Il n'y a rien d'étonnant qu'à la fin du III^e siècle, quand les Francs et les Burgondes commençaient leurs incursions, des paysans affolés aient cherché refuge dans ces trous minés par les eaux tertiaires. En Lorraine, lors de

l'invasion des Huns, les habitants d'un village toulinois ont de même vécu plusieurs jours dans des grottes du voisinage. Ne fallait-il pas du reste un cas d'extrême nécessité pour obliger une Gallo-Romaine à suivre la corniche peu rassurante qui conduit à la Bornale où nous avons retrouvé des épingles à cheveux ?

Enfin, s'il est vrai, comme le rapporte l'historien Dessaix, que les Sarrazins se soient réfugiés dans les Bauges après leur expulsion de la Provence, c'est de leur occupation que je daterais certaines entailles de la Bornale manifestement plus récentes, des clous de fer, un fragment de charnière, de la poterie vernissée verte et à pâte grise dure, et ce mur dont il apparaît des soubassements sur une longueur de vingt mètres. Ce seraient les restes d'une tour de guet comme ils en ont tant accroché aux contreforts des montagnes des Maures et d'où ils pouvaient surveiller à la fois l'entrée des Bauges et la plaine des Fins.

Agréez, Monsieur le Conservateur, mes salutations empressées avec mes sincères remerciements pour les renseignements que vous m'avez à plusieurs reprises si obligeamment fournis.

P.-Ch. MARTEAUX.

Annecy, novembre 1890.

LE GÉNÉRAL BONAPARTE A CHAMBÉRY

EN 1797

On connaît assez peu, en général, le passage de Bonaparte à Chambéry, en 1797, après sa première et glorieuse campagne d'Italie. Il en existe cependant une relation officielle due à Palluel, secrétaire de l'administration centrale

du Mont-Blanc : elle fut imprimée, chez les Gorrin, à trois mille exemplaires, et distribuée aux autorités constituées de la République et du département, ainsi qu'aux municipalités. Il ne serait pas, apparemment, impossible d'en retrouver une trace dans les bibliothèques ou les archives des principales localités savoisiennes.

BUONAPARTE (Palluel l'appelle constamment ainsi dans sa relation) venait alors de créer, au sud des Alpes, la république Cisalpine. Il avait imposé à l'Autriche le traité de Campo-Formio, et il était envoyé, à titre de plénipotentiaire, au congrès de Rastadt, pour en tirer toutes les conséquences : on n'avait plus qu'un seul ennemi à combattre, Georges III, roi d'Angleterre. Au dedans, le général avait participé, par l'un de ses lieutenants, Augereau, au coup d'Etat du 18 fructidor, an VI (4 septembre 1797), qui sauva ou prétendit sauver le régime républicain.

Ce fut le 25 brumaire, an VI (16 novembre 1797) que se répandit, à Chambéry, le bruit de la prochaine arrivée du « héros pacificateur ». L'administration centrale du Mont-Blanc et la municipalité se réunissaient aussitôt pour en conférer. Le directeur des postes confirmait la nouvelle du passage du général, mais il en ignorait le jour.

On décida que des canons placés « à des distances combinées », sur la route de Montmélian, annonceraient aux Chambériens l'approche du « héros italique ».

On commençait, en même temps, les préparatifs d'une réception digne de lui. A l'extérieur de la ville, à l'entrée du « faubourg Jean-Jacques », — ci-devant faubourg de Montmélian — s'élevait un arc-de-triomphe, en verdure, d'une architecture simple et modeste. Dans le centre, deux trophées représentaient la *Victoire* et la *Paix*. Au-dessus du couronnement, se dressait une renommée avec cette inscription :

A BUONAPARTE.

De ce jeune héros admirons le courage.
Il humilia Rome, il détruira Carthage.

Au surplus, l'enthousiasme des particuliers venait en aide aux autorités. D'un bout à l'autre de la ville, on tressait, on suspendait des guirlandes de laurier et de chêne. On imaginait des emblèmes, des inscriptions, des *devises*. « Chacun fait la sienne, dit Palluel ; le patriotisme supplée au génie. »

Citons quelques-unes de ces inscriptions.

Un citoyen, assez peu perspicace, il est vrai, s'écriait :

Salut au héros d'Italie !
Qui, mieux que lui, mérite les honneurs ?
L'ancien César subjuguait sa patrie,
Et le nouveau subjuguait tous les cœurs.

Un autre prédisait la défaite des Anglais :

Il prépare à George un 10 août sur l'Océan.

Un ancien terroriste, sans doute, affichait cette réminiscence révolutionnaire :

Il n'y a ni *ho* ni *ha*,
Ça va et ça ira !

Un autre remontait jusqu'à l'antiquité :

Il honora la mémoire de Virgile !

Oubliant qu'un acte de violence engendre souvent d'autres actes de violence, un citoyen suspendait en public une cage renfermant un oiseau, avec ces mots :

Républicains, sans le 18 fructidor, votre sort serait le mien !

Deux ans après, le coup d'Etat du 18 brumaire, conséquence indirecte et pourtant légitime du 18 fructidor, devait lui infliger un cruel démenti.

L'ardeur de la population se soutenait, malgré une pluie abondante tombée dans la nuit du 18 au 19 novembre, et

dans la matinée du jour suivant. On remplaçait les guirlandes abattues par la tempête. On rétablissait les inscriptions effacées ou emportées au loin. Enfin, le 20 novembre, un courrier apportait l'assurance que le général arriverait le lendemain.

Le 30 brumaire (21 novembre 1797), à l'heure de midi, deux coups de canon retentissaient, en effet. A l'instant, troupes de la garnison et gardes nationaux prennent les armes ; administrateurs du département, officiers municipaux, fonctionnaires de tous ordres se dirigent vers l'arc-de-triomphe, précédés d'un corps de musique, accompagnés d'une multitude immense.

Il y eut néanmoins déception. Deux heures s'écoulent vainement dans l'attente : c'est que les canonniers du poste le plus voisin de la ville avaient pris pour un signal le jeu d'une mine dans les environs. On se consolait toutefois de cette déconvenue : les troupes mettaient leurs armes en faisceaux ; les autorités et la foule se retiraient, attendant, pour revenir, un nouveau signal.

Il ne se faisait entendre qu'à six heures et demie du soir, alors que la nuit avait, depuis longtemps, envahi la ville. Spontanément, les rues et les maisons s'illuminent. Les administrateurs et les fonctionnaires reprennent leurs places du matin. Au milieu des détonations de l'artillerie, des applaudissements et des acclamations populaires, Buonaparte apparaît enfin, pressé, entouré de toutes parts. On le conduit sous l'arc-de triomphe.

Là, le président de l'administration centrale, Emery, lui adresse une brève et quelque peu emphatique allocution :

« Héros, dit-il, dont le génie est devenu celui de la liberté, reçois nos félicitations et nos vœux reconnaissants. De deux grandes républiques, l'une te doit son salut, et

l'autre sa naissance. Bientôt l'histoire te proclamera le pacificateur de l'Europe, le bienfaiteur de l'humanité. Heureux le département qui reçoit, le premier, BUONAPARTE sur son sol. Fiers de cet avantage inappréciable, les habitants du Mont-Blanc marqueront soigneusement dans leurs fastes cette auguste journée. Permets que je te présente en leur nom l'accolade fraternelle. »

Immédiatement, l'accolade fraternelle lui est donnée, au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

Le cortège se forme pour mener Buonaparte à l'hôtel qui doit le recevoir. La musique le précède et joue : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* Sur le passage, les applaudissements redoublent ; à toutes les fenêtres, on se presse pour voir le général.

Arrivé dans son appartement, il reçoit les officiers de l'armée et de la garde nationale, et, avec ces derniers, trente-huit cavaliers venus de Grenoble pour assister au « passage du héros italique ». Des citoyennes et des enfants lui apportent aussi des couronnes civiques. De là, il se rend au balcon attendant à la maison : il est accueilli par les acclamations de la foule assemblée.

Un repas avait été préparé par les soins des officiers municipaux et des administrateurs du département. Aux côtés du général, sont placés deux de ses frères d'armes blessés naguère à l'armée d'Italie. Sur la table, se dresse une pyramide décorée des drapeaux des républiques cisalpine et française.

Parmi les toast portés, rappelons les suivants :

« Au fondateur de la Cisalpine ! »

« Au héros italique ! »

« A BUONAPARTE à Londres ! »

Buonaparte accorde, du reste, peu d'instantanés au repas. Il se retire seul, un moment, dans sa chambre, expédie

quelques affaires d'ordre militaire, et, à onze heures du soir, quitte Chambéry. « Le bien de la patrie, dit Palluel, l'appelait promptement à Rastadt. »

Son départ est annoncé par de nouvelles détonations d'artillerie. La musique et la garde nationale forment une triple haie, de chaque côté de sa voiture. Des chœurs républicains le précèdent ou le suivent dans tous les quartiers qu'il traverse. De toutes parts, on n'entend que les cris de : *Vive la République ! Vive à jamais BUONAPARTE !*

Le lendemain — 22 novembre 1797 — les administrateurs du Mont-Blanc se réunissaient pour approuver le « procès-verbal » dont nous esquissons ici une succincte analyse.

Ils décidaient qu'il en serait adressé au général une copie manuscrite, en témoignage des sentiments des habitants du Mont-Blanc, et en « hommage à ses vertus et à ses bienfaits ». Ils invitaient, en même temps, les artistes à présenter, dans la décade, le projet d'un monument commémoratif en granit, lequel serait érigé à l'aide de souscriptions volontaires.

Ce dessein a-t-il été réalisé ?

Il importe, ce semble, de remarquer ici, avant tout, l'attitude des populations courant au devant de Bonaparte avec un entrain qui explique comment, un jour, il rétablira, à son profit, d'abord le pouvoir absolu, puis la monarchie. Sans nul doute, on désirerait qu'en cette occasion, il jouât un rôle moins effacé. Si Palluel n'a rapporté de lui nul mot, nulle parole, c'est que cet habile et rusé ambitieux se bornait à quelques phrases banales, s'attachant à ménager les hommes de tous les partis, ne se compromettant avec personne, travaillant silencieusement et sûrement à sa grandeur future.

E. PASCALEIN.

CORRESPONDANCE

Evian-les-Bains, 12 novembre 1890.

Monsieur et cher collègue,

Répondant à un désir exprimé dans le dernier numéro de la *Revue savoisienne*, à l'article : *Botanique*, je m'empresse de vous faire connaître que l'*Edelweiss* habite les flancs Sud-Est du Mont-Chauffé, canton d'Abondance. Messieurs Boccard, de la Chapelle, les premiers qui aient reconnu cette plante, ne l'ont rencontrée qu'en deux places différentes et à partir de l'altitude de 1,700^m. Cette année-ci, encore, divers excursionnistes ont rapporté du Mont-Chauffé une assez grande quantité d'*Edelweiss*, cette fleur amie de nos régions alpestres.

Du chef-lieu d'Abondance jusqu'à la station de cette espèce, la distance est de 3 heures environ.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de mes meilleurs sentiments de confraternité.

Albert DUPLAN.

Nous remercions vivement M. Duplan pour son obligeante communication. (Réd.).

* * *

D'autre part les objets trouvés à Aigueblanche (Savoie), dont parlait le dernier numéro de la *Revue*, ont fait le sujet d'un mémoire de M. Borrel, architecte, lu en séance del'Académie de la Val d'Isère, à Moutiers, le 11 novembre 1890. Cette compagnie entendait aussi, dans la même séance, la lecture d'un mémoire de M. Rullier, notaire à Albertville, sur les limites de l'ancien pays des Ceutrons.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

15^e ANNÉE. — BULLETIN N° 9. — SEPTEMBRE 1890.

BAROMÈTRE. — Les pressions très élevées, sont de : 727,4 à Annecy, 686,6 à Leschaux, 711,9 à Mélan. Maxima le 27 aux trois stations. Minima le 22 à Annecy et à Leschaux et le 1^{er} à Mélan. Excursion du mercure : 11,3 à Annecy, 10,1 à Leschaux et 10,7 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Elle est encore de plus d'un degré inférieure à la normale. Moyenne à Annecy du maxima 20°9, du minima 8°1, à 9 h. du matin 13°2. Moyenne générale : à Douvaine 13°9, à Chamonix 11°2, à Mélan 10°, à Bonneville 13°5 (à 9 h.), à Leschaux 13°7, à Talloires 10°.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 16°6, du sol à Annecy 0^m,30 de profondeur 15°2.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de septembre : les	4	8	15	22	29
Thermomètre.... { maxima..	13°6	10°9	13°6	12°9	14°8
{ minima..	—1°	—0°9	6°	5°9	4°
Baromètre à 0°	626,1	629°8	628,8	628,3	634,9

A cette station, la température atteint son maximum 15°8 le 30 et son minimum —1° le 1^{er} septembre. Le maximum barométrique est de 638 le 27 et le minimum de 626 le 1^{er}, avec une excursion de 12^m/m dans tout le mois. Il y a des trépidations orageuses le 1^{er}, les 19, 20, 21, 22 et 23 qui ont été des jours de pluie. Tout le reste du mois, la ligne tracée par l'enregistreur marque la vague habituelle de 8 à 10 h. du matin dont l'amplitude est déjà de 2 millimètres.

PLUIE. — Mois sec du 1^{er} au 19. Le pluviomètre donne un maximum de 109^m/m en 5 jours à Bonneville et un minimum de 66^m/m en 7 jours à Leschaux. Pluie au Semnoz 201^m/m. — Hauteur moyenne du lac d'Annecy 0^m,74, du lac Léman 0^m,97.

ORAGES. — Le 23 à Annecy, le 24 à Sallanches et à Rumilly.

REMARQUES PARTICULIÈRES. — A Chamonix, vent chaud pendant la nuit du 19 au 20. — Les hirondelles quittent Seythenex le 15, Sallanches le 23, Annecy le 26 et Rumilly le 30 septembre. — A Bonneville, le 3, départ presque général des caillies et des petits oiseaux tels que pinsons, mésanges et chardonnerets ; le 16, passage de rois de caillies (râles des genêts) ; le 21, vols d'étourneaux. Il pousse beaucoup de champignons pendant ce mois.

Le Secrétaire de la Commission, E. Tissor.

TABLE DES MATIÈRES POUR 1890

ARCHÉOLOGIE

	Pages.
MAILLARD G. Le préhistorique au Cambodge. . .	63
— Trouaille archéologique d'Aigueblanche. . .	228, 274
MARTEAUX. Les Grottes du lac d'Annecy. . .	263
MORTILLET G. Lettre sur le livre : <i>Origines de la chasse, de la pêche et de la domestication</i> . .	204
PAYOT Venance. Bassins en forme d'écuelles de la vallée de Chamonix.	68
— Notice historique et préhistorique sur la chaîne du mont Blanc et la vallée de Chamonix . . .	138
REBER B. Notice sur un bloc erratique appelé <i>La Plate</i> , situé au mont Salève	195
— Objets lacustres du lac du Bourget.	198

BIBLIOGRAPHIE

MAILLARD G. <i>Société savoisienne d'histoire et d'archéologie</i> , tome XXVIII	37
— <i>Mémorial de la Société d'histoire et d'archéo- logie de Genève</i> (50 premières années). . . .	38
— <i>Plantes de la Haute-Maurienne</i> , par M. Saint- Lager	38
— <i>Origines de la chasse, de la pêche et de la domestication</i> , par G. de Mortillet	206
RITTER Eug. <i>Histoire littéraire de la Suisse fran- çaise</i> , par Philippe Godet	141, 222

BIOGRAPHIE

MAILLARD G. Causerie sur saint Vincent de Paul .	150
MIQUET F. Deux autographes de Berthollet précédés de quelques détails inédits le concernant . . .	24

— Deux artistes Savoyards : Jean Bonier, peintre, et F. Dépollier aîné, graveur en taille douce . .	72
RITTER Eug. Lettres de Sainte-Beuve à Jules Phi- lippe	31
— Voltaire et M ^{re} Biord	49
— Un mot d'Antoine Froment	187
TISSOT Eug. Les Savoyards en Egypte : L.-E. Caffé .	53
VUY J. A propos de saint François de Sales. Une lé- gende apocryphe	178

CHRONIQUE SAVOISIENNE

ACADÉMIE DE SAVOIE, séance du 30 janvier. Flori- monde de Beaufort	37
---	----

GÉOGRAPHIE & DESCRIPTIONS

DUCIS C.-A. Le lac d'Annecy d'après Delbène . .	58
---	----

HISTOIRE

DUCIS C.-A. Les Allobroges et les Ceutrons . .	4, 44
— L'époque de saint Bernard de Menthon . . .	156
FENOUILLET. Journal d'Antoine de Boège de Con- flens	247
MAILLARD G. Le nécrologe de Talloires . . .	246
PASCALEIN. Bonaparte à Chambéry	268
PILLET Louis. Quelques procès au XVIII ^e siècle en Savoie ; I. Les deux prieurs Despine	169
— II. Révérend Jacques Despine	241
RITTER Eug. Deux poètes en Savoie : Goethe et An- dré Chénier	28

HISTOIRE NATURELLE

DELEBECQUE A. Note sur les sondages du lac Léman	193
DUPLAN M. L'Edelweiss, correspondance . . .	274
MAILLARD G. Edelweiss	228
MORTILLET G. de. Lettre sur son envoi de coquilles de la Savoie, fait en don au Musée d'Annecy . .	202

PAYOT Venance. Variations périodiques des glaciers de la chaîne du mont Blanc	80, 131
--	---------

IMPRIMERIE & ARTS QUI S'Y RATTACHENT

CONSTANTIN A. Prix de copie, de reliure et d'enlu- minure au xvi ^e siècle	13
---	----

LITTÉRATURE

DUCIS C.-A. Onomatologie	86
------------------------------------	----

MÉTÉOROLOGIE

TISSOT. Bull. de la Commission météorologique	39, 40, 87, 88, 151, 152, 229-232, 275
— Résumé des observations météorologiques faites à Annecy et dans le département de la Haute-Sa- voie en 1889	123, 189

POÉSIE

(Travaux des lauréats du concours de 1889.)

BOMEL Henri. La Veilleuse	118
— Le Berceau	120
BORDEAUX Henri. Légende d'Ecosse	103
GRANIER Camille. La Plainte	108

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Liste des membres effectifs et correspondants . . .	III
Dons faits à la Société et au Musée	2, 43, 93, 239
Concours de poésie, programme	3
Lauréats des concours de 1889	102
Séance du 20 décembre 1889 :	
Allocation du PRÉSIDENT à propos de la démission de M. Constantin comme secrétaire	4
Nomination de M. CONSTANTIN comme secrétaire honoraire	4
Renouvellement du Bureau et des Comités de la <i>Revue</i>	4
Académie de Stockholm; demande d'échange	2

Séance du 1^{er} février 1890 :

Lettre de M. Michel REYON sur les travaux de son père aux Fins.	41
Mode de publication de la <i>Revue</i> ; procès-verbaux. . . .	41
Communication de M. DUCIS sur les obsèques d'Anne d'Est. — Sur les archives de la famille de Loche	42
Communication de M. SERAND sur la constitution de l'Académie Florimontane	43

Séance du 14 mars 1890 :

Décès de M. GALIFFE, historien genevois.	89
Admission de M. RIGAUX comme membre effectif	89
Classement du château d'Annecy comme monument historique	89
Diplômes de la Société. Vœux de MM. SERAND et MIQUET .	89
Communication de M. TISSOT sur L.-E. Caffé, voyageur .	90
Communication de M. SERAND sur le Journalier d'Antoine de Boège de Conflens	90
Communication de M. MAILLARD sur les dons de tableaux, pastels et gravures faits au Musée par M. Salabert. . .	90

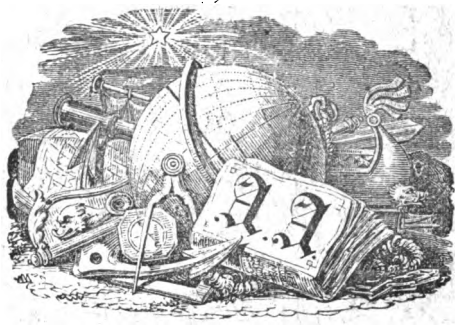
Séance du 10 mai 1890 :

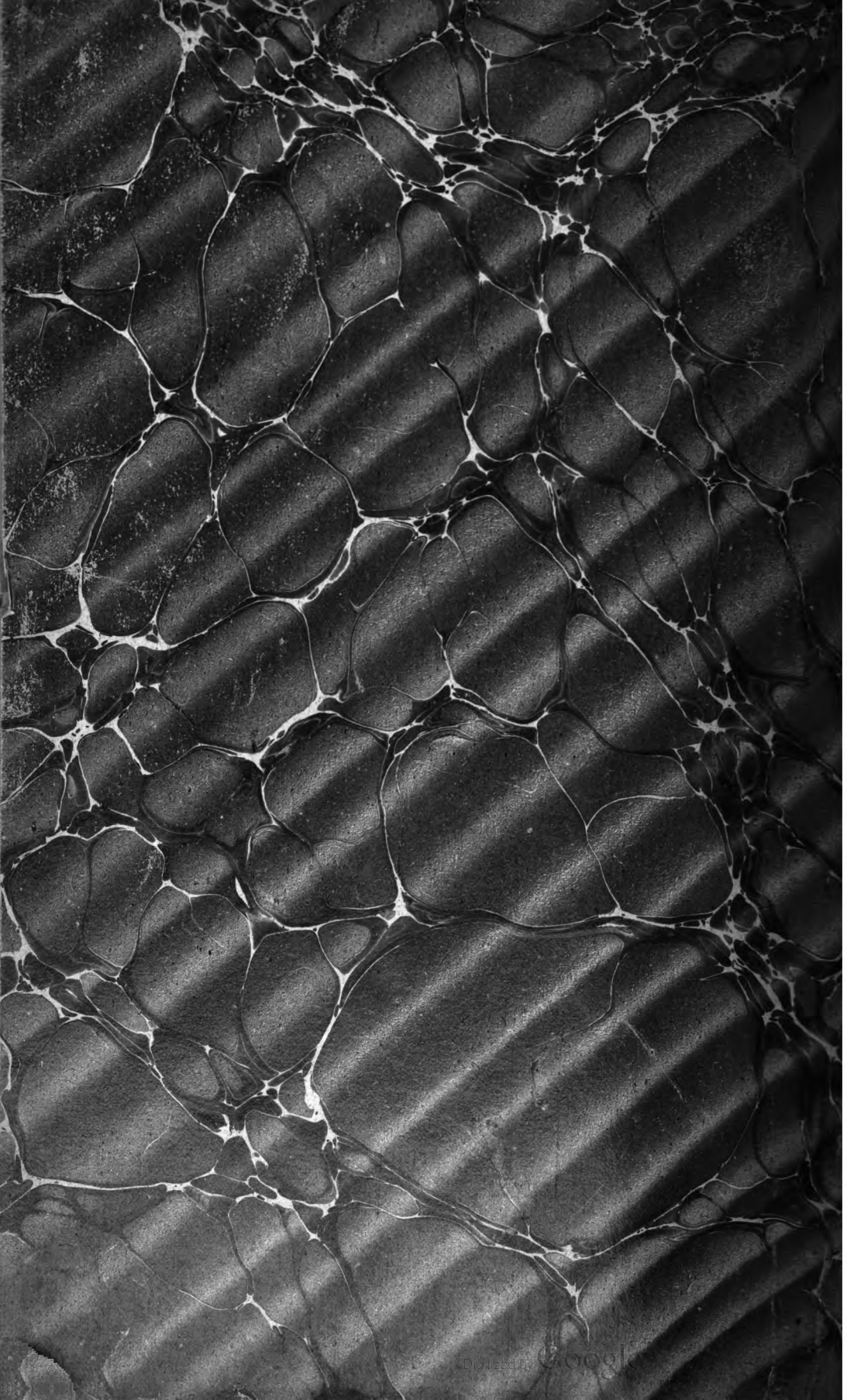
Communication. par M. SERAND, d'une lettre de M. G. de Mortillet	90
Communication de M. DUCIS sur la transformation de plusieurs noms de cours d'eau	91
— Sur l'oraison funèbre prononcée par M. Biord à l'occasion du service funèbre pour Louis XV célébré à Turin en 1774.	91
Communication de M. DUBOULOZ sur un livre de prières orné de miniatures représentant des villes ou monuments de la Savoie	92
Communication de M. MIQUET sur des gravures exécutées par M. Dépollier, graveur. (V. aux mémoires)	92
Rapport du jury d'histoire pour 1889	93
Rapport du jury de poésie pour 1889	97

Séance du 28 juin 1890 :

Admission de MM. BOCH et Alb. CROLLARD comme membres effectifs.	153
---	-----

Décès de MM. F. GERMAIN et baron A. RAVERAT	153
Lettres de M. G. DE MORTILLET sur des points de science . .	153
Communication de M. DUCIS sur les voies romaines du Fau- cigny	153
— Sur la famille des comtes de Genève et son origine . .	154
Communication de M. SERAND sur les principales marques de la très illustre Maison de Genève... en l'église de N.-D. d'Annecy	155
Communication de M. NANCHE sur une défense fossile de sanglier.	155
Séance du 30 juillet 1890 :	
Annonce du décès de M. l'abbé MONTAGNOUX	233
Communication de M. TISSOT sur <i>la Clémence</i> , de Genève .	234
— Sur un livre de M. Boltzhauser	234
Communication de M. BELLY sur la fête des Morts. . . .	234
Communication de M. MAILLARD ; présentation d'objets divers	234
Séance du 29 octobre :	
Dons faits à la Société et au Musée par M. GOSSE, de Genève	235
Communication de M. DUCIS sur des voies romaines de la Savoie	236
Communication de M. THONION sur des statuettes de saints .	236
— Sur la dévastation des cyclamens	237
Communication de M. DUNANT sur des projets de voies fer- rées intéressant l'excursionisme en Savoie	237
Communication de M. MAILLARD sur le musée historique d'Annecy	237
Séance du 10 décembre 1890 :	
Fixation du jour des séances	238
Addition d'une clause restrictive au programme des concours	238
Protection des plantes rares de la région	238
Communication de M. TISSOT sur les noms de localités de la Savoie	238
Communication de M. DUCIS sur l'historien Besson. . . .	238
Communication de M. MAILLARD sur les trouvailles archéolo- giques de M. Marteaux.	239







Widener Library



3 2044 105 522 247